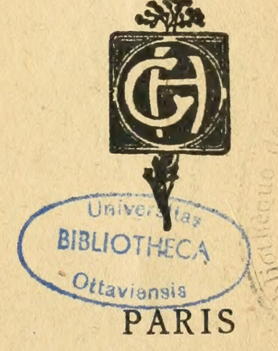

U d'/of OTTAWA
39003003998498

MARYAN

LA PUPILLE DU COLONEL

NOUVELLE ÉDITION





PARIS

LIBRAIRIE HENRI GAUTIER

GAUTIER ET LANGUEREAU, ÉDITEURS

55, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 55

1919

LA PUPILLE DU COLONEL

CHAPITRE PREMIER

Une journée superbe...

C'était le 28 juillet.

Je précise la date, parce qu'elle devait marquer dans la vie de Geneviève de Dourliac... Le monde, le vaste monde s'ouvrait devant elle....

Quand je dis vaste, c'est au figuré; ce qu'elle en vit, lorsque les lourds battants de la porte du couvent s'écartèrent, ce fut la rue étroite et tortueuse, bordée de hautes maisons maussades, et l'omnibus de son beau-frère, sur lequel on avait déjà chargé sa malle. Mais l'omnibus et ses deux postiers bai-brun représentaient justement l'au-delà du vieil enclos, de la petite ville, de l'existence non pas sans douceur, mais monotone et bornée.

Geneviève ou Véfa, comme la nommaient

familièrement ses amies, ne savait pas dissimuler ses impressions. Elle riait et pleurait à la fois; elle regrettait bien les Mères et ses compagnes, mais elle était contente de commencer à vivre pour son compte...

Elle s'installa dans l'omnibus. Sa robe de pensionnaire lui sembla plus fanée et plus étriquée sur les coussins de maroquin vert. Elle se parut à elle-même plus petite, seule dans cette élégante voiture, et elle éprouva une certaine confusion quand le domestique vint tête nue à la portière, demander si Mademoiselle était prête à partir.

Mademoiselle était prête.

Elle envoya un dernier baiser à la tourière, se pencha à la portière pour voir jusqu'au bout de la rue les vieilles murailles grises, puis ses larmes s'arrêtèrent d'elles-mêmes. Elle fit alors un tampon de son mouchoir, souffla dessus, car il était mouillé de pleurs, et se l'appliqua deux ou trois fois sur les yeux, à la manière des pensionnaires.

La voiture était douce, et différait singulièrement des carrioles suspendues dans lesquelles les élèves du couvent s'entassaient pour aller en partie, les jours de grand congé. Le mouvement

rapide était délicieux. On dépassa les rangées de maisons, puis les petites villas du faubourg, et Véfa aspira avec délices l'air de la campagne opulente, toute dorée sous le ciel bleu et le brillant soleil.

Les blés étaient coupés, mais çà et là des gerbes lourdes se dressaient en files dans les champs. Des coquelicots et de grandes pâquerettes repoussaient dans le chaume ; aux haies, les ronces se piquaient de mûres semblables à des perles de jais, et dans le lointain, sur les collines, des masses de bois d'un vert foncé donnaient une impression de fraîcheur.

Véfa aurait voulu descendre, cueillir les mûres, et les pâquerettes, et les épis oubliés sur les sillons. Elle avait des visions riantes, des jours ouverts sur sa nouvelle existence. Habiter la campagne l'été, Paris l'hiver, mener, pour le moment, la vie de château, différait très agréablement du régime de la pension. Enfin, elle était profondément heureuse de revoir sa sœur Isabelle et son petit neveu...

Car elle ne le connaissait pas, ce cher bébé tant aimé d'avance... Un petit froid la mordit au cœur en pensant que depuis trois ans elle n'était pas allée en vacances... Isabelle voyageait... Oh!

il est naturel qu'un jeune mari n'aime pas une étrangère dans l'intimité de la lune de miel, et pour Georges Rallière, elle n'était pas autre chose qu'une étrangère. Cependant, elle aurait été si discrète! Elle aurait joui si doucement, en silence, de cette belle nature, de ces pays nouveaux, heureuse de se sentir près de son unique sœur!...

Le trajet était long, de la ville au château de Georges. Sans savoir comment, Véfa se plongea dans le passé et revécut sa vie...

D'abord, l'inoubliable charme de la maison de son grand-père, si animée dans le milieu militaire qui avait toujours été familier à elle et à sa sœur. Elle était encore très jeune quand elle avait perdu ses parents. Avec le temps, la douleur de leur perte s'était changée en mélancolie pour sa grand'mère. Mme de Dourliac était arrivée à parler d'eux sans pleurer, avec une espèce de douceur, les rendant familiers à ses petites-filles par les souvenirs qu'elle aimait à évoquer. Isabelle et Geneviève étaient vraiment les filles du régiment : Geneviève, une bambine qu'on comblait de bonbons, Isabelle, une jeune fille jolie dont tous les lieutenants et les sous-lieutenants étaient amoureux. Le général de

Dourliac aimait à recevoir; il y avait toujours des uniformes dans le vieux salon confortable, et sa femme était la grâce même, encore jolie sous les ondes légères de ses cheveux blancs...

Puis cette catastrophe, la chute de cheval du général, la fin soudaine de tout; — la pauvre grand'mère déclinant et s'en allant l'hiver d'après, et les deux jeunes filles restant seules, pauvres, abandonnées, rejetées comme de la monnaie qui n'a pas cours, de l'un à l'autre de leurs parents éloignés...

Dans le sombre tableau de ces jours de deuil, Véfa revoyait une figure frappante, se détachant sur un fond troublé avec une netteté de médaille : le colonel Lespy, l'ami, le frère d'armes de son grand-père, et son subrogé-tuteur... Il était venu aux funérailles; chacun remarquait sa haute stature, son allure extra-militaire... Elle apprit qu'il ne quittait jamais son uniforme, que personne ne l'avait vu porter de vêtements civils depuis le jour où il entra au Prytanée... Elle se souvenait, comme si cela datait de la veille, de la conversation que sa grand'mère eut avec lui...

— Mon ami, dit Mme de Dourliac, je suis frappée à mort...

Elle ne savait pas que sa pauvre petite Véfa l'entendait; mais, quoique l'enfant pleurât tout bas, elle ne croyait pas à ces terribles paroles...

— Aymard et moi, reprit la grand'mère, nous ne nous étions jamais quittés, et nous ne pouvons rester séparés longtemps, voyez-vous... Je demanderais à Dieu de me réunir à lui tout de suite, si ce n'étaient les enfants... Aymard vous les a recommandées...

Et ses pauvres yeux cernés s'attachèrent anxieusement sur le visage contracté du colonel.

— J'espère de toute mon âme que vos pressentiments ne se réaliseront pas, Madame, et que vous serez gardée à vos petites-filles, auprès desquelles personne, hélas ! ne pourrait vous remplacer... Cependant, si une promesse sincère vous inspire quelque sécurité, tout ce que peut le dévouement, je le ferai pour elles...

— La tutelle de Véfa est confiée, comme vous le savez, à ma belle-sœur, qui est religieuse. Isabelle vient d'atteindre sa majorité, mais elle habiterait avec sa sœur près de leur tante. Cependant, si un malheur arrivait à celle-ci, mes filles n'auraient plus que vous...

— Alors je les emmènerais chez moi ! dit-il

énergiquement. Ma sœur est une bonne créature, pleine de tendresse... Et il serait bien étonnant qu'elles ne trouvassent pas de jeunes officiers, de braves cœurs pour les rendre heureuses !

— Elles ont si peu de chose! dit Mme de Dourliac en soupirant.

Elle regardait son vieil ami avec une impression indéfinissable. Plus tard, Véfa comprit ce qu'elle éprouvait alors : une religieuse retirée du monde et un vieux soldat, c'étaient les seuls êtres qu'elle pût donner à ses enfants pour appui...

Depuis, Véfa n'avait pas revu son subrogé-tuteur. Leur tante les prit auprès d'elle après la mort de leur aïeule... Aucun des lieutenants ne se trouva assez riche pour épouser la jolie Isabelle; mais Georges Rallière, qu'elle avait refusé, revint lui offrir son cœur et sa grosse fortune, et cette fois elle ne dit pas non.

On ne racontait pas tout à Véfa; mais elle découvrit sans beaucoup de peine que sa tante n'aimait pas Georges, peut-être parce qu'elle ne lui trouvait pas de sentiments religieux, et que le colonel fit des observations énergiques. Isabelle dit alors à sa sœur que leur vieil ami

poussait le culte de l'armée jusqu'à la folie, et qu'il était simplement vexé de la voir épouser un civil. En tout cas elle était majeure, et elle exprima sa volonté d'une manière absolue...

Véfa se rappelait l'espèce d'angoisse qu'elle avait éprouvée au moment de ce mariage... Isabelle lui semblait si froide ! Une fois, elle l'avait surprise pleurant, mais n'avait pu deviner le secret de ces larmes....

Elle revit en imagination son beau-frère... Un bon garçon, pensait-elle, pas très beau, du moins à son goût, quoiqu'il fût grand, avec des traits réguliers, et très bien habillé... Mais il parlait trop de ses affaires et de son argent... Elle assista à leur mariage, où le colonel Lespy n'était pas. Depuis, elle n'avait vu Isabelle qu'une fois... Elle ne la connaissait vraiment plus... Elle dévorait de petits billets affectueux qui avaient généralement pour objet de lui annoncer des cadeaux... C'est ainsi qu'elle avait reçu, en outre de monceaux de chocolat et de bonbons, sa bague de turquoises, sa broche émaillée, et un bracelet qu'elle portait en ce moment pour la première fois, puisqu'on ne permet pas les bijoux au couvent, et qui, par parenthèse, contrastaient assez drôlement avec

l'uniforme dont elle était encore revêtue...

Mais elle avait dix-huit ans. On ne pouvait la laisser plus longtemps à la charge de sa tante... Justement, M. Rallière venait d'acheter un château dans ce pays, et c'est là qu'ils l'appelaient...

Son cœur commençait à battre très fort. Trois ans!... Sa sœur lui faisait décidément l'effet d'une inconnue. Ses nouvelles affections, sa vie mondaine, sa maternité ne l'avaient-elles pas changée? Et Georges, qu'elle n'avait fait qu'entrevoir, aurait-elle de lui une impression plus agréable?... Il parlait trop fort, portait des vêtements trop clairs et des cravates trop voyantes...

La pensée du bébé était son refuge. Elle aimait tant les enfants! Au couvent, les petites s'accrochaient à ses jupes... Elle demanderait à Isabelle de s'occuper de lui...

Voici, à droite de la route, une grille monumentale, dont les fleurons dorés brillent au soleil. Une jolie maison de garde la flanque d'un côté. Véfa se dit qu'elle s'en contenterait bien, de ce cottage tapissé de roses, et orné d'une petite poivrière... L'omnibus roule maintenant dans une avenue qui lui arrache un cri d'admiration. Il y a trois rangées de hêtres énormes,

dont les troncs d'un gris clair, élancés comme des colonnes, se perdent dans des masses de feuillage léger. Au-dessus de sa tête, c'est une voûte de verdure, une voûte mouvante qui réfléchit sur le sol des lacis délicats. Les troncs portent des noms profondément gravés, des lettres qui ont grandi avec les arbres... Ceux que ces noms appelaient sont, sans doute, depuis longtemps disparus...

La jeune fille se penche avidement, croyant voir, comme perspective, un château féodal, ou tout au moins un vieux manoir drapé de lierre, majestueux ou pittoresque. Hélas! elle est déçue : c'est une grande bâtisse toute neuve, toute blanche, qui termine l'allée séculaire, une maison qui a d'ailleurs des prétentions au nom de château, et qui les justifie par ses deux pavillons en saillie, ses hauts toits d'ardoise, la terrasse fleurie qu'entoure une balustrade, et à laquelle on accède par deux larges rampes.

Autour s'étendent des corbeilles un peu trop savamment tracées, et derrière, le parc prolonge à perte de vue ses massifs, ses méandres, ses pelouses, ses groupes de beaux vieux arbres.

Mais une immense, affreuse confusion vient dominer toutes les autres impressions de Véfa ;

Isabelle et Georges ne sont pas seuls. Il y a des messieurs et des dames sur la terrasse ; on regarde curieusement l'omnibus, et elle a sa robe de pensionnaire, et elle n'aura pas sa sœur toute à elle, et il lui faut refouler toutes ces émotions qui lui serrent le cœur et font revivre le passé !..

L'omnibus contourne la terrasse et va se diriger vers l'autre façade de la maison... Véfa respire, et se dissimule pour éviter ces regards qui semblent percer les parois... Mais la voix de stentor de son beau-frère retentit :

— Arrêtez ! Faites-la descendre ici !

La voiture stationne au pied d'une des rampes, et Georges se précipite au-devant de sa belle-sœur. Il a un complet beige très clair, une cravate bleue avec un fer à cheval en or ; Véfa le trouve engraissé, et se sent toute petite quand il lui tend sa grosse main, sur laquelle il y a un énorme diamant.

— Bienvenue, petite sœur !... Elle a l'air d'une nonnette avec sa robe étriquée et sa mince jaquette trop courte ! Hein ! que dites-vous de Belvoir et de ce terrain?... Çà vaut mieux que vos grilles?

Il lui donne deux gros baisers bruyants, et la précède le long de la rampe aux balustres tapis-

sés de roses... Elle se sent mourir de honte sous les yeux rieurs qui l'examinent... Mais voici Isabelle qui s'avance... Véfa la devine plus qu'elle ne la reconnaît... Elle est jolie, oh ! ravissante, mais si *arrangée* ! Ses cheveux, jadis d'un blond cendré comme ceux de sa sœur, ont une teinte rouge et chaude ; une ombre noire souligne ses paupières, et elle poudre ses joues, qui étaient si fraîches...

Elles se regardent un instant, déroutées toutes deux ; puis Mme Rallière embrasse brusquement Véfa et l'entraîne.

— J'emmène Geneviève, dit-elle, parlant à on mari par-dessus son épaule. Elle est tout ffarouchée, et vraiment pas présentable...

Véfa est partagée entre le soulagement d'échapper aux regards de ces inconnus, la joie de revoir sa chère Isabelle, qui lui coupe la respiration, et je ne sais quelle désagréable idée qu'elle est affreuse, et que sa sœur a honte d'elle... Sa jupe noire se précipite dans le sillage de la robe vieux bleu qui serpente à travers les massifs. Elles tournent l'angle de la maison. Véfa respire en se voyant à l'abri de tous ces yeux moqueurs, et la jeune femme la fait entrer dans un hall rempli de palmiers, où il y a une

table chargée de journaux et de raquettes, des sièges en bambou, et au fond, un escalier très large, éclairé par un vitrail colorié, et se séparant au premier en une double rampe.

— Viens vite, j'ai hâte de te montrer ta chambre, dit Isabelle.

Son sourire la rend tout à fait à Véfa, et évoque une foule de petits souvenirs. Sans qu'elle sache comment, Véfa la revoit arrangeant des fleurs dans le salon de sa grand'mère, versant du thé aux jeunes officiers, puis en toilette de bal, une robe de tulle blanc dont la traîne ondoyait au milieu des uniformes... O magie d'un sourire !

Elles montent si vite que la jeune fille est essoufflée quand elle arrive au second étage... Sa chambre est un rêve, toute tendue de cretonne rose à semis de marguerites, avec des meubles laqués blancs, un petit bureau délicieux, et une natte rose et blanche sur le parquet.

— Isa, c'est trop joli !...

— A la bonne heure ! je te retrouve dans ton sourire ! Tu es jolie, ma petite, ou tu le redeviendras quand tu seras un peu moins fagotée...

Elle lui ôte son chapeau et enlève son peigne.

— Quelle toison d'or pâle !... Tu auras l'air

d'une petite figurine de Saxe, quand on t'aura habillée... Tu as ton sosie là-bas, dans mon petit salon, — tu sais, l'ancêtre en bergère Watteau qui me vient de chez grand'mère?... Tiens, viens voir une surprise...

Elle l'entraîne dans un joli cabinet de toilette, elle tire un rideau, et Véfa aperçoit des jupes et des blouses.

— C'est pour toi, on les a faites avec la complicité de la Sœur robière, qui a donné tes mesures... Les blousons, cela va toujours... Habille-toi vite, on va dîner dans une heure...

N'importe quelle pensionnaire eût éprouvé un ravissement, en voyant ces jolies toilettes. Véfa est contente, elle est reconnaissante; mais elle a aussi besoin d'autre chose.

— Comme tu es bonne, ma grande sœur chérie! Je suis si heureuse de te revoir!

— Oui, il y a si longtemps!... Nous n'avons pas vécu ensemble depuis mon mariage...

— Mais avant, c'était si bon! Oh! Isa, te souviens-tu du salon, qui n'était pas un lieu de cérémonie, mais qu'on habitait du matin au soir, où grand'mère avait son métier, moi ma poupée, où le lieutenant de Sailly dessinait sur

ton album, où la fleur du régiment défilait le jeudi?...

Quelque chose d'ému passe dans les yeux d'Isabelle.

— Çà, ma petite Geneviève, c'était le bon vieux temps...

Un soupir frappe l'oreille de Véfa, très léger, mais un peu triste.

— Isabelle, c'était bon; mais ton présent, à toi, est meilleur encore, puisque tu as un mari et un enfant !... Oh ! ne puis-je voir Bébé?

— Je te l'enverrai dès qu'il rentrera...

Véfa avait rêvé que Bébé serait là, quand elle descendrait de voiture.

— Bébé est un amour, dit Isabelle, souriant. Oui, ma chérie, je suis très gâtée... Tu t'amuseras ici, je suppose; nous menons une vie pleine d'entrain... Ce n'est pas le même genre qu'autrefois...

Elle s'arrête, regarde la jeune fille, et semble tout à coup réfléchir.

— Voyons, il est temps de t'habiller. Tu n'as pas besoin de femme de chambre, n'est-ce pas? Les femmes sont sur les dents, à cause de nos hôtes, et il sera beaucoup plus commode que

tu gardes tes bonnes petites habitudes d'indépendance personnelle... Cela ne te vexe pas?

— Moi!

Véfa rit de tout son cœur à l'idée de ne pouvoir se passer de femme de chambre.

— J'aime beaucoup mieux m'habiller seule, je t'assure...

— Attends, je vais te coiffer, pour t'apprendre

Elle fourrage dans la malle de Geneviève, prend les brosses, soulève les cheveux de la jeune fille entre ses doigts, puis se ravise.

— Non, je ne veux pas te faire trop chic... J'aime mieux que tu restes simple et distinguée, — que ma sœur ne ressemble pas aux jeunes filles que je vois... Pas de frisons, décidément... Tords ces lourds cheveux... lourds à porter, mais si légers à voir!... Mets cette jupe blanche et cette blouse rose... Je retourne vers mes hôtes... Bébé ne tardera pas à te faire sa visite...

Elle embrasse sa sœur, et tout à coup s'attendrit :

— Ma jolie petite sœur !... Ce n'est pas ma faute si je ne t'ai pas vue plus souvent... Mais,

maintenant, tu es à moi, et je te veux heureuse...

Elle l'embrasse encore, presque violemment, et la quitte avec un petit signe et un sourire...

CHAPITRE II

Bébé, qui, quelques instants plus tard, vient faire la connaissance de sa jeune tante, est un bel enfant de dix-huit à vingt mois, qui commence à parler, mais qui est un peu dérouté dans son éducation par les deux langues qu'on lui enseigne. L'influence de la *nurse* anglaise tend cependant à dominer, et il appelle Véfa *Aunty* avec une parfaite bonne grâce. De ses études linguistiques, il a cependant retiré un mot préféré : « Veux pas ! » C'est un succès, pour Véfa, qu'il ne l'applique pas aux baisers dont elle le couvre. Elle s'était figuré qu'il ressemblait

à sa mère, et est un peu déçue de lui voir en germe la structure lourde de Georges, sa fraîcheur trop vive, sa voix décidée. Cependant, il a les yeux des Dourliac...

C'est l'heure de son dîner, et la nurse est une horloge faite femme. Elle emmène donc le petit homme dès que Véfa lui a eu remis son modeste cadeau de bienvenue, et la jeune fille achève alors de s'habiller...

Dans le cabinet de toilette, il y a une psyché... Depuis des siècles elle ne s'était pas vue tout entière... Elle fait vraiment connaissance avec la nouvelle Véfa qui surgit devant elle dans l'éclat de sa robe neuve, et cherche à se former sur son compte une opinion impartiale...

Donc, dans la haute psyché, elle voit une petite créature mince, souple, délicate, mais non pas maladive ni frêle, avec une forêt de cheveux blonds, des yeux d'un brun clair et un teint éblouissant, qui s'amuse à saluer, à sourire; et le résultat de son examen, c'est qu'elle n'a plus peur d'aller retrouver les gens d'en bas.

Mais aussi la toilette fait une différence, comme dit Bob Acres...

On frappa à la porte. Une femme de chambre, ayant un tablier brodé à bavette, et sur la tête

un petit chou de mousseline, parut sur le seuil, et enveloppa Geneviève d'un regard scrutateur,

— Si Mademoiselle veut bien descendre ?... La seconde cloche a sonné.

— Je ne saurai pas retrouver mon chemin.

— Je vais conduire Mademoiselle...

Elle précéda Véfa dans l'escalier, traversa le hall, et fit un signe à un domestique en livrée qui se tenait près du perron.

Très empressé, il ouvrit une porte, et tint soulevée une portière de soie.

Et Véfa fit son entrée dans le monde...

Vraiment, c'était assez imposant. Les portières, drapées avec art, laissaient voir un grand salon après le petit qu'elle traversait, et une demi-douzaine d'invités la regardaient avec la même curiosité qu'à l'arrivée.

— La chrysalide s'est faite papillon, dit une voix d'homme tout près d'elle.

Elle fronça les sourcils... Elle avait l'instinctive horreur des choses rebattues et des phrases toutes faites qui circulent dans la conversation. Celui qui répétait avec complaisance cette comparaison surannée était un homme d'environ trente-cinq ans, grand, fort, tout à fait dans le genre de Georges Rallière, sauf qu'au

lieu de cheveux châtains, il avait des cheveux et des yeux très noirs... C'était ce qu'on appelle vulgairement un bel homme, ayant d'ailleurs l'air content de lui, l'estomac bombant sous sa chemise empesée, et légèrement endimanché dans son smoking.

— Vous en verrez bien d'autres ! dit Georges avec un rire qui glaça Véfa. Ma femme s'amusera à habiller cette petite pensionnaire... Je lui ai donné carte blanche... Et nous verrons ma jeune belle-sœur dépouiller avant peu la réserve... effarouchée du couvent...

Véfa se sentit devenir de glace, et se raidit pour donner tort à Georges.

Cependant Isabelle la présentait à tout ce monde... Cela variait selon les gens... « Ma sœur, Mlle de Dourliac... Ma sœur Geneviève... Ma chère petite Véfa... » Ceci plus rarement.

Véfa ne savait trop que répondre aux choses aimables ou banales qu'on lui disait. Elle ne se ressaisit tout à fait que lorsqu'on fut à table. Pendant ce premier moment de silence qui accompagne généralement le potage, elle regarda autour d'elle, et essaya de s'établir dans sa nouvelle situation.

D'abord, le cadre... Il l'éblouit. C'était très

différent de la salle à manger de son grand-père, du vieux dressoir d'acajou, des plats d'argent armoriés, mais élimés.

La salle à manger de Belvoir était immense, avec deux baies ouvertes sur le jardin, des buffets Louis XV, laqués, chargés d'argenterie que ne semblait pas avoir diminuée le riche service répandu sur la table. Tout était flambant neuf. Il y avait des recherches inconnues jusqu'alors à la jeune fille, avec je ne sais quel étalage qui l'étonnait un peu dans la maison d'Isabelle.

Les hommes étaient en smoking, les femmes en robes ouvertes. Mme Rallière était ravissante, en bleu faïence avec de vieilles guipures rousses et des roses soufre. Il y avait une dame que Véfa crut d'abord très jeune, et ses deux filles frisées, pomponnées, excentriques, étourdissantes; puis une jeune femme qu'elle trouva délicieuse malgré sa toilette extravagante, à qui elle avait été présentée comme à la vicomtesse de Bourieux. Les hommes étaient plus nombreux. Il y avait le père des deux jeunes filles, un petit homme maigre, silencieux, qui, ayant l'habitude de remuer les lèvres, semblait poursuivre des calculs et poser de tête des mul-

tiplications ; un jeune homme pâle et blond, qui avait probablement la spécialité de faire des mots, car, bien que Véfa ne comprît pas ses allusions à des personnes et à des choses qui lui étaient inconnues, on riait bruyamment de ce qu'il disait. Un homme mince, au nez recourbé et aux brillants yeux noirs, lui parut un vrai type d'Israélite. Elle se figura que l'extrémité de ses doigts se recourbait à l'instar de son nez, et que sa manière même de prendre son pain avait quelque chose de caractéristique. Il est vrai qu'on le lui avait présenté sous le nom de Lévy, ce qui diminuait le mérite de ses observations. Un vieillard un peu lourd, ayant un air d'importance, visait à paraître jeune. Ses rares cheveux étaient ramassés sur son crâne avec un art consommé ; il portait un monocle, et avait une fleur à sa boutonnière. Enfin, le personnage le plus en vue était évidemment le gros homme brun qui avait si spirituellement comparé Véfa à une chrysalide. Bien que son âge ne lui conférât pas le privilège d'être placé près de la maîtresse de la maison, il était l'objet d'une considération spéciale. La jeune fille se demanda ce qu'il pouvait être : diplomate, magistrat, avocat, notaire?

Sa conversation, cependant, la persuada promptement qu'il ne possédait ni éloquence, ni esprit, ni finesse ; elle se composait de lambeaux de phrases recueillis dans la routine et l'ornière, qu'il extrayait des profondeurs de sa mémoire pour les placer avec plus ou moins d'à-propos. Il était assis entre elle et la jolie vicomtesse; mais elle fut de sa part l'objet d'une attention dont elle ne lui sut d'ailleurs nul gré.

— On me dit, Mademoiselle, que vous avez passé plus de trois longues années au couvent? C'est un crime, un crime de lèse-société, de la part de Mme votre sœur, d'avoir enseveli derrière des grilles tant de jeunesse et de charme!

— Mais la jeunesse trouve au couvent un excellent terrain... Nous y étions fort gaies, je vous assure.

— Parce que vous avez, sans nul doute, un heureux caractère... Avez-vous des projets pour cet été?

— Je n'ai pas à former de projets ; je ne sais ce que décidera ma sœur.

— Délicieuse souplesse! murmura-t-il prenant à témoin son autre voisine. C'est charmant, la jeunesse... « O jeunesse, printemps de la vie! O printemps, jeunesse de l'année!... »

— C'est plus joli en italien, dit Mme de Bourieux avec malice.

— Je répondrai comme dans la leçon de chant intercalée dans je ne sais plus quel opéra : « Je ne sais pas l'italien! »

Véfa se demanda pourquoi il avait besoin de faire d'une réponse si simple une citation, surtout aussi ridiculement incomplète. Il reprit :

— Avez-vous beaucoup voyagé, Mademoiselle?

— Non, Monsieur, pas du tout.

— J'espère que mon ami Rallière vous initiera à cette jouissance... Les voyages, je ne sais plus qui l'a dit, sont la partie frivole de la vie des gens sérieux, et la partie sérieuse de la vie des gens frivoles... Je dois vous ranger dans la première catégorie, au moment où vous terminez de graves études... Moi, je vais tous les ans à Aix-les-Bains.

— Ce doit être délicieux, le lac du Bourget...

— « O lac! t'en souvient-il?... » Oui, il est bien desservi : des bateaux passables... On peut déjeuner à bord... Le Casino est le modèle du genre, la Villa des Fleurs extra chic, les troupes toujours excellentes... On y joue toutes les nouveautés...

Il s'interrompit tout à coup, et dressa l'oreille comme un cheval de combat. La conversation roulait sur des affaires auxquelles Véfa ne comprenait, du reste, rien du tout. Hausse, baisse, fin courant, krach, c'étaient pour elle des mots inconnus. Mais son voisin se jeta tête baissée dans cette mêlée. S'il existe en cette matière un genre d'éloquence spéciale, il y était passé maître. Les mots lui venaient, pressés, faciles ; il semblait jongler avec les millions ; on l'écoutait avec intérêt, attention, respect, il faisait loi; dès lors, il fut perdu pour ses voisines. La vicomtesse se renversa légèrement sur sa chaise, et parla à Véfa derrière lui :

— Les voilà lancés dans leur sujet favori... Je vois votre sœur froncer le sourcil ; mais la plus habile maîtresse de maison ne peut diriger la conversation, alors qu'il y a contre elle un aimant comme celui-là... Dans quelques jours nous aurons d'autres hôtes qui ne sont pas *dans les affaires!* ajouta-t-elle avec une emphase moqueuse.

Quand les hommes allèrent au fumoir, les dames s'assirent sur la terrasse. Mme de Bourieux, qui plaisait à Véfa, s'installa près d'elle, et se mit à lui parler gaîment.

Une sorte de malaise s'emparait pourtant de la jeune fille. Elle ne connaissait pas le monde, mais elle ne se l'était pas figuré ainsi. Ses souvenirs de petite fille lui en retraçaient un beaucoup plus agréable. On y parlait peut-être un peu trop théorie, stratégie, que sais-je! et même avancement. Mais elle aimait encore mieux cela, que ces chiffres et ces histoires obscures d'opérations financières...

Les deux jeunes filles avaient été rejointes par le jeune homme pâle, et leur mère ne les quittait pas des yeux tandis qu'elles se promenaient avec lui sur la terrasse. Cela ne l'empêchait pas, cependant, de parler de ses domestiques, de ses toilettes, de son couturier. Là encore, les chiffres revenaient, étourdissant Véfa, qui ne se serait jamais doutée qu'on pût payer plusieurs centaines de francs une robe de jeune fille.

— Venez faire un tour, dit Mme de Bourieux, lui prenant le bras.

— Geneviève aura froid sous ces arbres, dit Isabelle. Elle n'est pas habituée à sortir à cette heure, qui est, au couvent, celle du dortoir.

— Oh? nous sortions dans le jardin, les soirs

d'été... Il n'y a pas un souffle, et je t'assure que je ne m'enrhume jamais...

Mme de Bourieux l'entraîna à travers les massifs. Il y avait encore des lueurs de jour, et l'odeur des roses était délicieusement pénétrante.

— Vous avez l'air tout étourdie dans cette nouvelle atmosphère, dit la jeune femme en souriant.

— Elle est nouvelle pour moi, en effet; elle ne me rappelle pas celle où j'ai vécu jadis... Sont-ils toujours aussi ennuyeux?

— Ils parlent quelquefois d'autre chose que de leurs affaires; mais ces autres choses ne vous plairaient pas davantage... du moins pour le moment... Comment trouvez-vous les demoiselles Demaine?

— Elles sont très jolies...

— Vraiment?... Vous n'êtes pas encore habituée à faire la part de la toilette et de la coiffure dans un ensemble féminin...

— Elles semblent très aimables, mais me paraissent, je ne sais pourquoi, d'une autre essence que moi, ou d'un monde différent...

— Très exact... On les a invitées pour marier l'aînée à ce pâle petit homme qui possède une

manufacture je ne sais où, et qui se donne le luxe de faire des mots, ne se contentant pas, comme tous ces gens-ci, d'être simplement riche.

Véfa rit, et dit étourdiment :

— Isabelle doit bien s'ennuyer, dans ce milieu-là !

Mme de Bourieux la regarda d'un air singulier.

— Ma chère enfant, un milieu où l'on a trouvé la fortune a du bon. Les quelques inconvénients qu'il comporte sont encore préférables à la nécessité de se faire institutrice, et de se soumettre à n'importe quelles exigences.

— Croyez-vous que l'argent dédommage de tout, Madame ?

— De beaucoup de choses, certainement ! Il n'y a guère de bonheur, ici-bas... J'ai peut-être tort de vous le dire, mais il est si dangereux de poursuivre des chimères !... En revanche, il y a des jouissances, de belles maisons, des toilettes, des voyages, des plaisirs et des agréments de tout genre, et l'argent nous donne tout cela.

Véfa eut le cœur serré, et aussi un peu révolté, à la pensée qu'on pouvait attribuer à un

sentiment intéressé le mariage d'Isabelle.

— Je crois qu'on peut être heureuse et en même temps être riche; pour moi, l'argent m'importe peu.

Mme de Bourieux secoua la tête en riant.

— Parce que vous ne savez pas encore ce que c'est... Et comment trouvez-vous votre voisin de table, M. Vélay?

Quelque chose dans son attitude rendit Véfa prudente.

— Je ne puis me faire si vite une opinion... On semble avoir pour lui, ici, une grande considération.

— Je crois bien! Lui et le monsieur au monocle sont les plus riches de cette société, quelque chose comme des princes parmi un public de simples gentilshommes... beaucoup plus riches même que votre beau-frère, qui l'est déjà suffisamment.

— Et... ce M. Vélay est-il très intelligent?

Mme de Bourieux haussa les épaules.

— Qu'est-ce que cela fait? Il a, en tout cas, le genre d'intelligence propre aux affaires... Cette semaine, nous aurons des hôtes très amusants, un avocat plein d'esprit, qui sait toutes les histoires parisiennes et connaît tous les des-

sous, toutes les coulisses, et un jeune peintre très intéressant, un ancien officier, je crois... C'est dommage qu'ils n'aient le sou ni l'un ni l'autre. Mais moi, je crois à la théorie des compensations... On ne peut pas tout avoir.

— Pourquoi est-ce dommage? Cela n'empêche pas qu'ils n'aient les qualités dont vous parlez.

Mme de Bourieux rit, et ramena Véfa vers Isabelle. Les messieurs étaient revenus. On causa de mille choses autres que les affaires. De temps en temps, Mme Rallière toussait, et jetait à son mari un regard expressif.

M. Vélay parla à Geneviève de Paris, du Dauphiné, des courses, du théâtre. Il n'était pas possible d'être plus banal, plus dépourvu d'idéal; il semblait avoir la triste faculté de dépoétiser, de vulgariser tout ce dont il parlait. On éprouvait le besoin, en causant avec lui, de renfermer soigneusement ses pensées et ses sentiments, de n'en laisser rien échapper de peur qu'ils ne fussent touchés et froissés...

Et la soirée était si belle!... Véfa n'osait pas les quitter ; mais comment ne sentaient-ils pas le désir d'aller errer dans les allées où, sur le sol bleui par le clair de lune, l'ombre des arbres des-

sinait de fantastiques colonnades? Comment ne songeaient-ils pas même à lever les yeux, à regarder, dans les profondeurs du ciel, les étoiles surgir par myriades? Comment, dans le silence soudain de cette nature à la fois riante et solennelle, pouvaient-ils échapper à l'impression de recueillement qui, peu à peu, envahissait l'âme de la jeune fille?... Elle n'entendait plus leurs paroles que comme un bruit confus et importun... Pauvres gens, qui se donnaient tant de peine pour s'amuser à leur manière, pour s'éblouir les uns les autres, pour éprouver des émotions factices, et qui fermaient leurs yeux à ce spectacle, leurs âmes aux sentiments qui remuaient son cœur à elle!...

Georges vint se joindre à M. Vélay... Ils ressemblaient, pour les idées, les principes et les goûts, à deux frères jumeaux...

CHAPITRE III

Véfa croyait mieux aimer la vie de château. Ce milieu la désappointe. Transportée brusquement d'une existence sérieuse, recueillie, dans cette dissipation, elle se sent étourdie et ne peut se ressaisir. Ce sont tous les jours de nouvelles parties, des promenades qui l'amuseraient avec des gens sympathiques. Mais, à Belvoir, personne ne lui plaît, excepté Mme de Bourieux, et encore elle lui inspire un sentiment complexe, car elle la choque et la repousse par son scepticisme, et aussi par le désir, qu'elle ne cherche guère à cacher, d'épouser un de ces hommes qu'elle méprise ou qu'elle raille. Simone et Suzanne ont vécu dans un monde très différent de celui de Véfa, et possèdent une expérience bien plus étendue. Elles ont voyagé, elles sont sorties deux ou

trois hivers; elles fréquentent le théâtre, et lisent des livres dont les titres suffiraient à effaroucher une jeune fille élevée au couvent. Il y a à Belvoir, parmi ces hôtes qui sont, après tout, le type et l'échantillon de la société d'Isabelle, un manque d'élévation morale qui froisse encore plus Véfa que le défaut de distinction qui les caractérise également. Il venait, chez le général de Dourliac, des officiers qui sortaient du rang, ou qui appartenaient à des familles obscures. Isa et sa sœur riaient tout bas de leurs fautes de savoir-vivre ou de leur tenue embarrassée; mais il y avait toujours en eux quelque chose qui résonnait juste, et qui les relevait, même aux yeux des jeunes étourdies. Quand Véfa entendait M. Vélay se vanter de s'être fait réformer, quand le baron Lévy avouait sans vergogne avoir eu des avis secrets pour jouer à la Bourse à coup sûr, — surtout quand elle voyait absentes de ces vies toute occupation intellectuelle élevée, toute impression délicate, toute idée religieuse, elle se sentait horriblement dépaysée...

Elle se rendait compte, maintenant, que sa tante avait redouté pour elle l'influence de cette atmosphère, dont cependant elle ne pouvait

avoir qu'une idée vague. Mais cette influence agissait sur elle d'une manière inverse aux inquiétudes de la bonne Supérieure... Si elle était arrivée disposée à s'étourdir et à s'amuser un peu trop, elle réagissait maintenant avec toute la puissance de son éducation et l'instinct du cher ancien milieu.

D'ailleurs, une crainte douloureuse la hantait, et lui eût, en tout cas, servi de préservatif : sa chère Isabelle pouvait-elle être vraiment heureuse?...

Celle-ci était, à la vérité, étourdissante de gaieté, presque fiévreuse dans son empressement à organiser des distractions de tout genre. Elle prodiguait l'argent, que Georges ne lui refusait jamais, quand il s'agissait de sa toilette ou de la luxueuse organisation de leur ménage. Mais au fond? Car tout cela ne remplit pas la vie... Et, soit pour ne pas contrarier son mari, soit parce qu'elle était absorbée par leurs hôtes, elle ne s'occupait pas de son bel enfant de la manière ardente, exclusive que Véfa rêverait, si elle était jamais mère... Oh! elle l'aimait chèrement! Quand elle le regardait et l'embrassait, ses yeux avaient une expression que personne, peut-être, ne lui connaissait en

dehors de la nursery. Et vraiment, quoiqu'il fût volontaire, gâté par sa bonne, c'était un joli enfant, intelligent, plein de gaieté et de vie... Il avait d'abord désappointé Véfa : il ressemblait si peu à sa mère ! Mais depuis qu'elle faisait avec lui une connaissance plus intime, elle saisissait dans sa petite intelligence et dans ses instincts des traits qui lui rappelaient ce qu'elle nommait « notre branche... » Une branche qui, certes, s'était élevée fièrement en ce monde, et dont, elle l'espérait, il serait le digne rejeton. Elle était contente de lui voir un goût passionné pour les jeux belliqueux. Pourquoi cette disposition agaçait-elle Georges?.. Véfa avait été un peu froissée, lorsque son beau-frère lui avait reproché avec quelque vivacité d'avoir donné à son fils des boîtes de soldats de plomb...

En somme, Véfa jugeait que si sa sœur sentait quelque vide dans l'existence brillante et mouvementée qu'elle menait, son petit Aymard aurait été capable d'effacer tous les froissements, et de donner à sa mère un lot de bonheur suffisant

CHAPITRE IV

C'est dimanche... La veille au soir, Mme Rallière s'était adressée aux dames, réunies après le dîner sur la terrasse.

— Qui vient à la messe?

— A quelle heure? dit nonchalamment Mme de Bourieux.

— A huit heures.

— C'est bien tôt! Ces prêtres de campagne n'ont aucun égard pour les gens du monde... Vous serez prêtes, mes filles? dit Mme Demaine, se tournant vers Simonne et Suzanne.

— On tâchera...

— Il y aura une voiture pour les retardataires, dit Isabelle en riant. Ma petite nonnette et moi, nous serons du premier train...

A sept heures et demie, elles montaient

toutes deux dans le poney-chaise. Le landau était attelé et attendait.

— Elles ne seront pas prêtes, dit Isabelle, prenant les guides. Ce sont des habituées de la messe d'une heure... Et quand je dis habituées!..

— Est-ce qu'elles te plaisent, ces dames, Isa? demanda gravement Véfa.

— Mais oui. Simone épousera le petit Lallier, et sera une gentille femme... A propos, chérie, puisque nous sommes seules, je voulais te dire...

Elle tenait les yeux droit devant elle sur le poney, et elle hésita un instant.

— Je sais bien que tu es plus intelligente et plus sérieuse que Simone et sa sœur; cependant, elles seraient pour toi une société toute naturelle, et... préférable à celle de Léonie de Bourieux.

— Mme de Bourieux ne sera jamais mon amie, dit Véfa en secouant la tête. J'avoue que plus je la vois, moins elle me plaît; cependant, j'aime à être avec elle, parce qu'elle est beaucoup plus distinguée que ces dames...

— Oui, elle est d'un autre monde, dit légèrement Isabelle. Mais, ma chère petite, elle n'est pas tout à fait le genre de femme qui te con-

vient... Je ne voudrais pas que tu fusses intime avec elle, parce que, vois-tu... elle a été coquette, imprudente, et a... un peu... compromis sa réputation...

Elle regardait toujours son poney, qui filait droit sur la route unie. Elle parlait bas, pour ne pas être entendue du groom... Véfa se sentit rougir, sans savoir pourquoi.

— Mais tu l'invites chez toi, Isa!

— Oh! ce n'est pas la même chose; tout le monde la voit... Quand je dis tout le monde... on la boude dans son milieu collet monté, et c'est un peu pour s'en venger, et aussi parce qu'elle n'a pas de fortune, qu'elle cherche à se marier ici...

Ici! Véfa éprouva de nouveau l'impression qui la saisissait parfois, quand Isabelle parlait à son mari. Il y avait dans son accent une espèce de mépris pour le milieu qu'elle avait choisi, pour les amis qu'elle fréquentait... Elle avait donc, comme sa sœur, cette espèce d'éloignement instinctif devant l'esprit vénal de ces gens qui l'entouraient? Elle avait donc conscience d'être à jamais sortie de son monde en entrant dans celui de ces manieurs d'argent?

Véfa avait passé une fois ses vacances chez un

riche industriel normand, dont la fille était son amie. Lui aussi avait une énorme fortune, et brassait des affaires considérables. Ce n'était pas pareil, cependant : l'*esprit* différait totalement. M. Lallyé était occupé de ceux qu'il employait; il était soucieux de leurs intérêts, songeait à leur bien-être, à leur perfectionnement moral. Les amis qu'il recevait partageaient ses grandes idées... Si imbue que fût Véfa de ce que Marie-Louise appelait en riant sa morgue militaire, elle comprenait quelle puissance et quelle noblesse possèdent les riches qui pensent ainsi, quelle influence ils exercent dans leur milieu, quel respect ils doivent inspirer. S'ils étaient très nombreux, ils pourraient transformer notre pauvre cher pays, puisqu'ils ont l'*idée*, qui agit sur les âmes, et l'argent, qui sert de véhicule et d'auxiliaire à l'idée...

Mais *ici*, comme disait dédaigneusement Isabelle, c'était si différent, hélas !...

Elles arrivaient à l'église. Véfa éprouva une sorte de doux émoi en pénétrant sous les voûtes basses et nues, comme à se retrouver dans son atmosphère. Tout était pauvre. Elle pensa involontairement que ces dames, qui flânaient tout le jour, pourraient consacrer quelques heures à

orner ce modeste sanctuaire, dont le dénuement était vraiment la honte des riches demeures d'alentour... Les chants étaient plus que médiocres; mais la secrète vertu de la liturgie enleva son âme bien au-dessus de sa vie actuelle... La grandeur de Dieu la consolait de tant de petitesses... Elle implorait sa miséricorde, dont « la terre est pleine », pour ces pauvres riches qui ne voient que la vie présente, qui ne pensent qu'à leurs jouissances, jusqu'au jour imprévu « où l'on viendra leur redemander leur âme... »

Jamais, peut-être, le *Credo* ne lui avait semblé plus pénétrant que chanté par ces voix rustiques, dans cette église de campagne. Elle plaignait Isabelle de n'avoir pas près d'elle son mari, le père de son enfant... Elle pria pour cette jeune femme si bien douée qui essayait d'oublier, dans l'étourdissement des journées et l'émiettement fiévreux de sa vie, des peines qui ne pouvaient manquer de lui sembler profondes; pour le pauvre bébé à qui l'on n'enseignerait pas d'autre but que l'argent et le plaisir, à moins que sa mère ne trouvât le courage de s'emparer de son âme, et de la pétrir avec le vieux levain d'honneur qui devait rester en elle...

Vers la fin de la messe, Simone arriva avec Mme de Bourieux. Elles ne parurent éprouver aucun scrupule, ni avoir l'idée d'assister à la grand'messe. Elles ne semblaient pas davantage soupçonner qu'elles scandalisaient ces pauvres paysannes, dont plusieurs avaient fait deux lieues pour remplir le devoir du dimanche. Mme Rallière renvoya le panier, et elles revinrent toutes ensemble dans le landau.

Les messieurs les attendaient sur la terrasse; ils avaient déjeuné, mais les accompagnèrent dans la salle à manger, où chacun déjeunait à son heure.

— Comme Mlle de Dourliac est grave! dit M. Vélay, venant s'asseoir près de Véfa.

— Elle est embaumée de sa prière, dit Mme de Bourieux en riant. Nous ne sommes pas habitués ici, quoique Isabelle soit assez dévote, à voir une chère petite échappée de couvent... Bah! j'ai été ainsi!...

Véfa eut un frisson, et en même temps une vision de la cellule de sa tante au moment de son départ; elle avait alors entendu des paroles si fortes et si douces, et fait des promesses si sincères! Se pourrait-il qu'elle y manquât un jour?

Georges entra tout à coup, et la rappela à la réalité. Il semblait ému, colère, et, vu ainsi, sans l'expression banale de bonne humeur qui lui était habituelle, il lui parut soudain antipathique.

— C'est vous, Isabelle, qui m'avez adressé ce mendiant?

Il frappait, tout en parlant, sur une lettre qu'il tenait à la main.

Sa femme leva lentement les yeux sur lui, avec cette expression de froideur qui faisait mal à Véfa.

— Quel mendiant?

— Cet homme qui a été amputé, et qui cherche à emprunter un cautionnement pour je ne sais quelle place...

— Il vous en paiera l'intérêt! dit-elle avec emphase.

— C'est ce dont je ne suis rien moins que sûr... Vous accueillez toutes les réclamations, surtout quand les vagabonds qui s'adressent à vous ont porté les oripeaux de l'armée!

Véfa eut un coup au cœur. Parler ainsi à sa femme en présence de leurs hôtes, c'était déjà révoltant; mais traiter d'oripeaux, devant des filles de soldat, le noble, le cher uniforme qu'elles

avaient appris à aimer chez les leurs, c'était l'acte d'un goujat. Elle ouvrit la bouche pour parler; Isabelle lui imposa silence d'un geste... Les yeux de la jeune femme, qui étaient d'un brun clair, étaient devenus presque noirs.

— Vous trouverez bon, dit-elle avec un calme apparent qui surprit sa sœur, de ne pas fatiguer ces dames de la banale histoire de mon protégé. Quant au mot malheureux que vous avez prononcé au sujet de l'uniforme sous lequel il a été mutilé à Madagascar, je ne doute pas qu'il ne vous ait échappé pour un autre, car il sonne trop odieusement à l'oreille d'une fille d'officier pour qu'elle puisse seulement le supporter.

Il y eut un silence horriblement pénible. Le cœur de Véfa battait à se rompre; elle était à la fois soulagée par la réplique d'Isabelle, et navrée qu'elle s'adressât à Georges, à *son mari*!

Elle regarda son beau-frère presque malgré elle. Si vulgaire que soit cette comparaison, il avait l'air d'un chien battu, non pas soumis, mais dompté. Les muscles de son front se tendaient, il mordait sa lèvre jusqu'à en faire jaillir le sang, et il essaya de dissimuler son embarras en se versant une tasse de café. Mais sa

main tremblait si fort, qu'il éclaboussa le napperon brodé.

— Que faisons-nous aujourd'hui? demanda Isabelle, se tournant vers Mme Demaine avec un sang-froid admirable.

L'incident eût pu être clos sans la maladresse de M. Vélay qui, n'ayant pas paru entendre la question de la jeune femme, ni deviner son désir de distraire ses hôtes d'une scène pénible, éclata d'un rire bruyant en voyant la maladresse de Georges.

— Pas de chance, mon cher! Ce semis de violettes, exécuté par la main des Grâces et rivalisant avec la nature, est honteusement noyé sous le flot de votre moka et... l'autre flot, celui de votre colère... Allons, n'ayez pas l'air honteux... Nos belles persécutrices ont le droit de tout dire, et, à parler vrai, j'estime que Mme Rallière vous a, comme on dit, rivé votre clou... Que diable, mon cher! Si l'on ne doit pas parler de corde... Non, ça n'a pas de rapport... Mais les filles de militaires ne peuvent pas entendre tranquillement une plaisanterie un peu forte...

— Voulez-vous vous mêler de ce qui vous regarde? grommela Georges, les sourcils froncés.

— Monsieur Vélay, dit Isabelle, se levant pour quitter la salle à manger, vous aimez les proverbes et les vieux dictons...

Elle sourit (quel sourire!...) pour adoucir l'effet de ses paroles...

— Il ne faut pas mettre le doigt entre l'arbre et l'écorce, ni sermonner un homme qui a tort...

Elle se tourna vers son mari, qui avait toujours l'air sombre et furieux, et dit de son ton ordinaire :

— Vous n'oubliez pas que M. Laurenton et Michel Dalrey arrivent à onze heures... Cherchez, avec ces dames, quelle promenade nous pourrons faire aujourd'hui...

On se dispersa aussitôt. Mme de Bourieux suivit Véfa dans l'escalier.

— Isa a du sang de soldat, dit-elle en riant légèrement. Elle est batailleuse, et j'adore être témoin des escarmouches dans lesquelles notre sexe a le beau rôle et remporte la victoire.

— Il est malheureux d'avoir le beau rôle vis-à-vis d'un mari, Madame, et le triomphe, en ce cas, est vraiment pénible, répliqua Véfa, révoltée de sa légèreté.

— Bah! ils sont tous de même, dans ce monde-ci; c'est aux femmes à les mener, et,

tout d'abord, à se défendre... Il faut reconnaître, d'ailleurs, que M. Rallière a dépassé les bornes; s'il n'avait été de si bonne heure, je l'aurais soupçonné de n'être pas dans son bon sens...

Elle regarda Véfa d'un air singulier en disant ces mots, puis ajouta, sans la quitter des yeux :

— M. Vélay s'est interposé avec son adresse ordinaire... Il avait, je suppose, la prétention de soutenir Isabelle, tout en partageant, au fond, les idées de son mari.

— Mais c'est odieux! Alors, ils haïssent l'armée?

— Oh! c'est un bien gros mot!... Non, ils la méprisent seulement. Comment comprendraient-ils le dévouement à une idée, ou à l'être impersonnel qui est la patrie?.. Après tout, ajouta-t-elle en riant de nouveau, ne me croyez pas chauvine; je suis de mon siècle, moi aussi, et l'expérience m'a enseigné que le désintéressement n'existe pas à notre époque, si tant est qu'il ait fleuri dans des temps fabuleux... Les soldats sont bien forcés, de par la loi, de passer trois ans sous les drapeaux; il n'y a pas là-dedans l'ombre d'un dévouement volontaire. Quant aux officiers, ils poursuivent des hochets, — galons, plumets, décorations... Que ce

soient les honneurs ou l'argent, les hommes ne font rien pour rien...

Il y avait de l'amertume sous cette affectation de plaisanterie, et Véfa commença à la détester.

— Les hochets dont vous parlez, Madame, s'identifient avec la gloire et l'honneur dont ils sont devenus le signe; ce but me semble plus élevé que l'autre, l'argent.

— Bah! cela dépend de la mentalité... C'était tout de même amusant de voir Isabelle battre M. Vélay avec ses propres armes, à coups de proverbes... Ne me regardez pas avec ces yeux sombres... Ce n'est pas la première scène de ménage dont je suis témoin, et vous en verrez d'autres; d'ailleurs, cela ne tire pas à conséquence : votre sœur joue très bien du lourd instrument qu'est son mari... Il n'est discordant que lorsqu'il s'agit d'aumônes; que voulez-vous! on n'est pas parfait...

Elle entra dans sa chambre, et Véfa courut s'enfermer dans la sienne, en proie à une souffrance intense.

Georges n'était ni religieux, ni charitable, ni intelligent... Il n'avait ni goûts délicats, ni sentiments élevés... Tel était, hélas! le bilan de

ses observations d'une semaine. Et cet homme était le mari de son unique sœur! Comment pourrait-elle être heureuse dans sa maison, et jouir, sans arrière-pensée, de ce luxe et de ce confort payés si cher par Isabelle?

Tout à coup, une idée fondit sur elle : était-elle à la charge de son beau-frère?

Si étonnant que cela pût paraître, elle ne s'était jamais inquiétée de questions d'argent. Elle savait vaguement que ses grands-parents n'avaient pas laissé de fortune; mais le mot de pauvreté ne signifie pas toujours être dénué de tout. En arrivant à Belvoir, elle avait trouvé dans le tiroir de son bureau une bourse gentiment garnie; elle avait remercié sa sœur sans bien savoir ce qui venait d'elle, dans cette attention. Maintenant, comme un coup de foudre, la pensée qu'elle pouvait dépendre complétement d'un être sans générosité, sans délicatesse, qui qualifiait de mendiant un soldat mutilé au service de son pays, qui insultait sa femme dans ses sentiments les plus chers, cette pensée écrasa la pauvre fille. Elle ne put supporter un instant de plus l'incertitude horriblement pénible qu'elle lui causait, et elle descendit en courant chez sa sœur.

Arrivée à la porte, le souvenir de la scène du matin la fit hésiter une seconde; Isabelle ne serait-elle pas embarrassée en la revoyant?... Cependant, elle frappa, et la jeune femme vin elle-même ôter le verrou qu'elle avait poussé.

Elle était seule avec son fils. Véfa comprit le motif de sa précaution : l'enfant s'amusait avec les joujoux défendus. Le contenu des boîtes de soldats était étalé sur la table, et Aymard, perché sur un coussin près de sa mère, grossissait sa voix pour balbutier des commandements militaires.

— Tu vois comme on pratique l'obéissance conjugale, Véfa? Prends-en note! dit-elle en riant, de son ton léger. Ne me regarde pas si gravement, petite sœur... Toute la morale du couvent, toute la sagesse de ma tante semblent concentrées dans tes yeux... Bébé est trop petit pour comprendre qu'il est placé entre deux courants; mais le mien sera le plus fort, je t'en réponds!

Véfa l'embrassa silencieusement; sa sœur l'éloigna doucement pour mieux la regarder, et reprit, d'un ton sérieux :

— Une fois pour toutes, expliquons-nous, ma chérie, car je vois, à ton air, que tu as pris au

tragique la petite histoire de tout à l'heure... Georges a malheureusement perdu sa mère très jeune; il paraît qu'elle était parfaite; c'est bien dommage pour lui... Il a reçu une éducation déplorable : sa sortie incroyablement grossière en est la preuve. Il ne pense pas, d'ailleurs, tout ce qu'il dit... Si je me suis enfermée pour faire jouer Aymard, c'est pour éviter un retour de mauvaise humeur; mais, demain, le cher petit fera manœuvrer ses cavaliers sous les yeux de son père, qui n'osera rien dire, tu peux en être sûre. Quant à l'amputé, il aura son cautionnement... Ainsi, tu vois que c'est moi qui ai l'avantage dans nos petites luttes.

Véfa l'avait écoutée avec une sorte de stupeur, et ce fut presque malgré elle qu'elle s'écria :

— Oh! Isa, *lutter* contre un mari!...

— Oui, c'est malheureux qu'il faille en arriver là, répliqua Isabelle sans s'émouvoir. La morale, c'est qu'il faudrait épouser une perfection; mais, dans la pratique, il n'y a pas de perfections, surtout pour les jeunes filles pauvres...

Ce mot rappela brusquement à Véfa le sujet de sa venue.

— Isa, je n'ignore pas que nous sommes dépourvues de fortune... Je voudrais savoir jusqu'à quel point... N'ai-je *rien*, ou presque rien?

— Ce que c'est que l'ambiance! s'écria la jeune femme, railleuse. Notre milieu déteint sur toi! Voici qu'au bout d'une semaine, ma petite sœur, celle que j'appelais Bébé il n'y a pas encore bien longtemps, prétend s'occuper d'affaires!

— Isa, ne plaisante pas! Je suis d'âge à connaître ma situation, et j'éprouve à ce sujet une anxiété véritable... Tu sais que ma tante était malade quand je l'ai quittée; on ne lui permettait guère de causer; sans cela, j'en suis sûre, elle ne m'aurait pas laissée partir dans cette ignorance absolue...

— Eh bien! mon enfant, sache que tu possèdes un capital de trente mille francs. Si ton subrogé-tuteur, le farouche colonel Lespy, avait eu l'esprit moins borné, il aurait confié cette somme à Georges, qui l'aurait fait valoir, et t'en aurait donné 7 0/0 d'intérêts, autrement dit une rente de plus de deux mille francs. Mais le cher vieux soldat (je ne dirais pas cela devant mon mari,) a, en matière d'argent, des principes qu'il

pousse jusqu'à l'obstination. Il ne connaît que les fonds d'État, et les fonds d'État français, encore, — comme si c'était si sûr! — et il éprouve, au sujet des opérations industrielles, particulièrement, une défiance, une terreur qu'il n'a jamais connues devant l'ennemi. Le résultat est que ton avoir, placé selon sa volonté expresse en rentes 3 0/0, rapporte exactement neuf cents francs.

Véfa tressaillit.

— Neuf cents francs!... Mais, Isa, ce doit être à peine le montant de ma nourriture!

Isabelle rit de bon cœur.

— Est-ce que tu t'imagines que dans une maison comme celle-ci, on pourrait le voulût-on, doser ce que mange une mauviette comme toi? Ne dis pas de folies, Véfa!

— Et ma toilette!

— Tu paieras tes menus plaisirs, répliqua Mme Rallière, imitant drôlement l'accent tragique de sa sœur.

Mais elle changea d'expression en lui voyant les yeux pleins de larmes.

— Écoute, Véfa, dit-elle sérieusement, ta présence chez moi met dans ma vie une joie plus vive que je ne l'aurais même imaginé... Je

suis riche, tu es mon unique sœur, le témoin, le souvenir, le reste de ma vie passée... Ne parlons pas d'argent, et crois que tu me donneras en bonheur infiniment plus que je ne fais pour toi.

Véfa l'embrassa tendrement; mais elle ne se sentait pas satisfaite.

— Si tu étais riche, *toi*, Isa, j'accepterais tout sans peine.

— Mais tu n'aimes pas assez Georges pour accepter quelque chose de lui? acheva Mme Rallière avec sang-froid. Ma chère, j'ai fait avec mon mari un échange qui me dispense de la vulgaire reconnaissance que pourrait imposer la fortune. Il est riche, mais il a ses défauts, dont tu as vu un échantillon; — il n'est pas de notre monde; il n'a pas reçu la même éducation que moi... On me trouve jolie, je flatte son orgueil; il jette mon origine à tout venant pour que nul n'en ignore; il fait volontiers allusion à mon grand-père le général; il grave mes armes sur son argenterie, et par moi, il a été introduit chez des gens qui lui eussent fermé leur porte... Nous sommes quittes, comme tu le vois, à moins qu'il ne me redoive quelque chose, ce qui est assez mon avis. Aussi, je me crois plei-

nement le droit d'introduire ma sœur dans notre maison, et je rends à Georges cette justice qu'il t'a acceptée de bonne grâce, et même avec plaisir. Enfin, ma chère, pour achever de calmer ta délicatesse, je te rappellerai que, moi aussi, je possède ce fameux capital de trente mille francs qui, placé chez mon mari, rapporte de quoi défrayer tes dépenses... Ainsi, mettons que tu n'as d'obligations qu'à moi, et quittons pour jamais ce sujet insipide.

— Oui, mais je m'étais dit, jadis, que j'aimerais mille fois mieux travailler que de devoir...

— Fi, Véfa! Le monde en dirait de belles, si je laissais travailler ma sœur! C'est absurde et enfantin... Jouons avec Bébé, qui confond terriblement les races... Voici son colonel prussien qui mène au combat une file de dragons français! A quoi penses-tu, chéri? Laisse maman ranger tes soldats, puis nous enverrons un coup de canon chez les ennemis...

Véfa était encore meurtrie des étranges et tristes confidences que sa sœur lui avait faites avec une tranquillité presque choquante. Ainsi, elle ne se trompait pas : Isabelle n'était pas heureuse!... Seulement, elle y pensait rarement... Après avoir renvoyé Bébé dans la nursery, elle

se remit à causer avec une gaieté qui n'était pas feinte.

A un moment, elle parla de Mme de Bourieux.

— Elle n'aime pas M. Vélay! dit Véfa étourdiment, suivant un enchaînement d'idées plutôt qu'elle ne répondait à sa sœur.

Celle-ci la regarda en face.

— Crois-tu?...

Véfa se trouva soudain embarrassée. Rapporter les paroles de Mme de Bourieux, c'était ramener l'entretien sur la scène pénible qu'Isabelle, aussi bien qu'elle-même, cherchait à oublier. Mais Isabelle ne lui fit pas de questions; seulement elle se mit à rire.

— Chère naïve petite sœur! Peut-être cherche-t-elle à éloigner les autres de lui, pour se le garder à elle-même

— Isa!...

— Je crains, dit Mme Rallière avec une soudaine mélancolie, que tu n'acquières trop vite, dans ce milieu, une expérience des sentiments humains et des intrigues féminines, dont j'aurais voulu te préserver longtemps encore. Mais, enfin, il est bon d'être éclairé, ne fût-ce que pour se défendre.

— Se défendre! Mme de Bourieux me té-

moigne de la sympathie, je t'assure, et je me reproche de ne pas la lui rendre comme les premiers jours.

— Oui mais la limite de cette sympathie sera son intérêt personnel.

— Je ne comprends pas, Isa.

Mme Rallière l'embrassa.

— Tu comprendras plus tard, enfant... Descendons, l'auto va revenir du train... Georges a daigné aller lui-même au-devant de nos nouveaux hôtes, M. Laurenton, un avocat de talent, et un jeune peintre pour qui j'ai un faible, parce qu'il a exposé cette année un bijou de tableautin militaire, une pochade : un cuirassier en manœuvres se faisant la barbe devant sa cuirasse, en guise de miroir... Je ne le connais pas autrement; mais Georges l'a rencontré chez un ami, et il invite n'importe qui, tu sais... Seulement, cette fois, il est vraiment bien tombé...

Elle arrangea maternellement les cheveux de sa sœur, repiqua son épingle au nœud de dentelle qui ornait la blouse de Véfa, puis descendit avec elle. L'auto apparaissait justement au bout de l'avenue.

La main sur le bouton de la porte, Isabelle embrassa sa sœur.

— Surtout, dit-elle rapidement, sois très raisonnable, et ne prends pas au sérieux les attentions de jeunes gens qui, pauvres eux-mêmes, n'épouseraient pas une fille sans dot.

— Pourquoi me dis-tu cela, Isa?

— Parce qu'il faut, malgré tout, être prudente, et que ma petite sœur, si elle a un grain de bon sens, peut faire un beau mariage.

Elle avait déjà ouvert la porte, et Véfa ne put lui répondre. Un beau mariage, c'est-à-dire un mariage d'argent!... Comment pouvait-elle parler ainsi, au moment même où elle venait de laisser la jeune fille lire dans son cœur, où celle-ci y avait vu avec douleur la vide des affections, un triste mépris pour le père de son enfant! Mais elle avait aussi exprimé l'idée fausse et misérable que le mariage peut être un contrat vulgaire, l'échange quasi commercial d'avantages mondains, — et n'être que cela...

Cependant, Véfa avait déjà formé deux résolutions, fruits de la pénible expérience acquise en si peu de jours : d'abord, elle ne se vendrait jamais ; ensuite, elle se souviendrait qu'une fille sans dot doit garder son cœur, et se résigner, s'il le faut, à un célibat qui, après tout, n'est pas si terrible...

CHAPITRE V

Véfa éprouve une sensation très singulière. Elle se trouve de plus en plus isolée à Belvoir. Ils sont tous si différents d'elle! Elle est si peu au courant des choses dont ils parlent et des intérêts qui les occupent, qu'elle est comme séparée d'eux, bien que vivant de la même vie extérieure...

Un des contes de son enfance dépeignait une princesse enchantée qu'une glace immense isolait du reste du monde. Elle était tout près, on entendait sa voix, on lui parlait, mais on ne pouvait la toucher, et nul ne pouvait pénétrer dans son refuge... Elle se faisait l'effet d'être, elle aussi, inaccessible au contact moral de ces gens, qui échangeaient avec elle des banalités, mais en dehors desquels elle vivait, et auxquels son être intime ne se mêlerait jamais.

Simone Demaine avait voulu un jour la coiffer comme elle, selon le dernier caprice de la mode. Véfa n'eut pas besoin de dire que cet arrangement recherché et excentrique ne lui seyait pas : Simone s'en était aperçue d'elle-même, avait vite ôté les épingles, et conseillé la simple et lourde torsade qui convenait mieux à son « genre ». Au moral, c'était la même chose : non seulement elle n'aurait pu s'assimiler leurs idées, mais elle ne pouvait même pas s'y intéresser. Cela non plus n'était pas son « genre ».

Mme Rallière, elle, s'était jetée dans ce courant. Qu'au fond elle aspirât à autre chose, c'était possible, c'était même propable ; du moins, elle possédait une singulière faculté de se distraire, et d'entrer dans les idées d'autrui...

Véfa, cependant, avait ses jouissances. Le matin, quand tous dormaient encore, elle emmenait Aymard dans ce joli parc qu'ils négligeaient pour la terrasse. Elle s'asseyait avec l'enfant sur la mousse, ils cueillaient des fleurs, jetaient du pain aux oiseaux. Le gazouillis du petit l'amusait ; elle lui faisait faire sa prière, trop souvent oubliée par Isabelle ; elle lui apprenait que le bon Dieu avait fait pour lui les jolies fleurs, les beaux arbres, le brillant soleil, —

toutes ces leçons si douces qui devraient être le droit, le privilège d'une mère, — et il lui semblait n'avoir pas perdu sa journée quand la louange de ce cœur innocent s'exhalait en un cri naïf : « Merci, bon Dieu ! »

Elle avait encore d'autres bons moments. Elle aimait sa jolie chambre, où la main attentive de sa sœur avait réuni tant d'objets agréables ; elle y lisait, y dessinait ; elle écrivait à sa tante et à ses amies, et Isabelle y ayant fait placer un petit piano, elle jouissait d'une de ses distractions favorites, en évitant les compliments et les critiques.

Même quand elle descendait, elle avait encore de vrais plaisirs. Suzanne Demaine avait une jolie voix. Le choix de ses morceaux déroutait bien le goût un peu classique et peut-être suranné de Véfa : ils étaient exclusivement choisis dans cette musique nouvelle très cherchée, ayant plus de science que d'inspiration ; cependant, elle aimait à entendre cette voix fraîche et souple. Enfin, les deux nouveaux hôtes étaient arrivés, apportant un regain d'animation, et surtout une note sensiblement différente.

M. Laurenton, l'avocat, était étincelant d'esprit. Evidemment habitué à accaparer l'intérêt

et à diriger la conversation, il estimait que chacun possède son filon d'originalité, ou tout au moins de notions spéciales, qu'il s'agit simplement de découvrir et d'exploiter. Il prétendait donc tirer des hôtes réunis à Belvoir ce qu'ils avaient d'intéressant dans l'esprit; c'était amusant de le voir s'attaquer aux plus ennuyeux, aux plus lourds d'entre eux, pour les forcer à livrer le fond de leur nature. Ce fond n'était pas toujours bien remarquable; mais enfin, l'arrivée de M. Laurenton avait fait faire à Véfa plusieurs découvertes. Le vieux beau qui, par parenthèse, redoublait ses efforts pour plaire à la petite vicomtesse, avait voyagé au Mexique dans sa jeunesse, et retrouvait, sous le fatras d'affaires dont sa mémoire était aujourd'hui encombrée, des anecdotes assez intéressantes. Le baron Lévy était un amateur de musique classique, et dissertait avec une éloquence qu'on n'aurait jamais soupçonnée sur le génie de Mozart, de Beethoven et d'Haydn... Qui eût pensé que le fiancé de Simone eût des souvenirs d'enfance, et dépeignît avec une certaine émotion la vie de province?... Georges, lui, n'avait guère à conter que des histoires de chasse et des aventures de villes d'eau filandreuses... Isabelle, en revan-

che, était étincelante; Véfa la retrouvait si complète, ayant de tout une si jolie teinture!... Mme de Bourieux donnait la réplique au jeune avocat; à eux deux, ils avaient l'air, parfois, de jouer un lever de rideau de la Comédie-Française.

Véfa se tenait sur la réserve, quoiqu'elle ne pût s'empêcher de se sentir plus spirituelle après ces joutes légères. Jean Laurenton, qui avait vraiment une manière à lui de dire ce que disent les autres, de conter les mêmes nouvelles, de parler des mêmes livres, s'adressait sans cesse à elle, sans presque avoir besoin de lui parler directement; il expliquait à son intention ce qu'elle ne connaissait pas; en un mot, il la mettait au courant de ce qui lui était tellement étranger, sans paraître s'occuper d'elle plus que des autres jeunes filles.

Michel Dalrey avait également entrepris son éducation artistique. Le plus souvent assez gai, parfois mélancolique, d'une éducation parfaite, il n'avait rien du laisser-aller ou de l'excentricité que Véfa et ses compagnes prêtaient aux artistes, quand elles en parlaient, au couvent, avec la même compétence qu'un aveugle des couleurs. Il avait servi; il avait donné sa démis-

sion deux ans après sa sortie de Saint-Cyr, et la correction militaire avait imprimé en lui une note très spéciale. Il avait toujours l'air d'un officier, avec ses épaisses moutaches fauves, ses cheveux blonds coupés en brosse, l'ordre scrupuleux de sa tenue...

Le surlendemain de son arrivée, Michel Dalrey rejoignit Mme Rallière et sa sœur dans une pièce longue où étaient rassemblées à la fois des bibliothèques, des tables à écrire, et un certain nombre de tableaux. Il en fit le tour sans rien dire. Isabelle, qui le suivait des yeux, se mit à rire tout à coup.

— Vous êtes trop poli, dit-elle, pour exprimer votre opinion sur ce que mon mari appelle un peu prétentieusement sa galerie ; mais vous pensez évidemment qu'il a été trompé pour la plupart de ces toiles?

— Peut-être pour quelques-unes, répliqua-t-il franchement, riant aussi; mais il y a ici quelques bons tableanx, puis d'autres machines qui ont dû coûter fort cher, et qui, au point de vue marchand, valent certainement leur prix.

— Et qu'entendez-vous par le point de vue *marchand*?

— Mais naturellement ce qui est très deman-

dé, ce qui a cours, les toiles à la mode.

— Vous restez singulièrement froid devant ces toiles très demandées.

Véfa ne put s'empêcher de sourire, et Michel, qui s'en aperçut, la pria de lui dire le motif de sa gaieté...

Il avait décidément une figure sympathique, quoique irrégulière, et tellement l'air d'un officier de cavalerie! Il semblait à Isabelle et à Geneviève qu'elles l'avaient connu, ou qu'elles auraient pu le connaître dans le salon de la générale...

La jeune fille rougit et se récusa.

— Bah! s'écria Isa, qui était gaie, naturelle, tout à fait elle-même ce jour-là, dis ce que tu penses! Je ne défends nullement les choix de mon mari, et tu peux exprimer ton opinion sans crainte de me choquer.

— Mais je n'ai pas d'opinion, répliqua Véfa, confuse.

— Si Laurenton était ici, Mademoiselle, il trouverait un plaisir de dilettante à connaître les impressions d'une personne intelligente, évidemment artiste, mais étrangère aux règles de l'art, aux idées convenues qui ont cours parmi les amateurs, et surtout à leur jargon...

Je ne suis pas moins curieux que mon ami... Aimez-vous l'ensemble de ces tableaux ?

— Pas beaucoup.

— Voulez-vous me faire la grâce de me désigner ceux que vous préférez ?

Elle se prêta à cette espèce de plaisanterie, et indiqua sans hésiter un portrait de bourgeoise flamande, d'après Holbein, une petite tête italienne, d'un auteur inconnu, et un paysage breton de Camille Bernier.

— Vous êtes éclectique, Mademoiselle... Serais-je très indiscret en vous demandant le motif de vos préferences? Je suis particulièrement intrigué de vous voir admirer à la fois cette figure terne et recueillie, et ce visage fin, rêveur, enthousiaste...

— Les toiles que je préfère ici me font penser, ou me donnent une impression très spéciale.

— Mon ami Laurenton se permettrait peut-être de vous dire : Veuillez préciser...

Isabelle s'amusait visiblement.

Véfa reprit gaiement :

— La bourgeoise flamande personnifie pour moi la prose du devoir. Mais elle n'est pas déplaisante, cette prose ; ce front calme, ces yeux

doux indiquent une sérénité qui doit être bien appréciable dans la vie de chaque jour... Ce costume sévère, cette coiffe cachant les cheveux, éloignent toute idée de vanité et de coquetterie ; — quel appoint chez une maîtresse de maison !... Enfin, l'ordre méticuleux qui règne dans l'arrangement de la toilette est de bon augure pour la tenue du ménage... Et voyez cette main blanche, mais forte, qui ne craint pas le travail : elle offrira un solide appui à son mari et à ses fils. Enfin, elle effleure un livre religieux; cela aussi, c'est la garantie par excellence... Voilà ce que me dit la bourgeoise d'Holbein.

— L'Italienne en paraît la contre-partie.

— Peut-être ; mais toute question a deux côtés. Cette petite tête fine, à la fois souriante et rêveuse, peut concevoir de nobles pensées ; ces yeux peuvent s'animer dans un élan d'enthousiasme... Ceci, c'est la poésie, qui a sa noblesse comme la prose, et qui peut parer de charme un devoir un peu austère...

— Très bien raisonné! Ce n'est pas à un artiste à vous contredire, quoique le doux poète Racine ait chanté les bonnes femmes. Et le paysage?

— Oh ! il m'explique une race ! Je sens, en

le regardant, toute la mélancolie que ce ciel gris peut imprimer sur l'imagination ; je comprends la force rude qu'emprunte l'esprit, au moins dans sa forme, au spectacle de ces chênes noueux ; ce lointain terne et doux, ces ajoncs d'or, parure d'un sol pauvre, ce vieux cheval qui, lui aussi, semble rêver, cette paysanne en coiffe blanche dont les yeux sont vaguement perdus au loin, tout cela me fait, pour ainsi dire, vivre dans un pays que j'aime sans le connaître, où ma mère est née.

— En un mot, dit Isabelle, Véfa aime l'art pour les impressions et les émotions qu'il lui donne, pour la faculté de penser qu'il développe en elle.

— Et c'est là, en effet, l'idéal de l'art, répondit M. Dalrey. Quoi qu'on dise de la facture d'un tableau, il n'est pas sans mérite quand il éveille la pensée et le sentiment. Il n'atteindrait pas ce but s'il n'avait une valeur intrinsèque quelconque.

— Et il doit élever l'âme pour atteindre vraiment à son idéal.

— Vous avez raison, Mademoiselle, quoique, ignorant comme vous le reconnaissez les règles du bien faire, vous risquiez d'égarer votre admi-

ration sur une œuvre médiocre. Mais que direz-vous, alors, de votre pauvre serviteur, qui a acquis le peu de réputation qu'il possède par une pochade? Le cuirassier que Madame votre sœur a la bonté d'admirer, et qui m'a valu quelques commandes et quelque argent, ne peut prétendre à élever l'esprit, ni à éveiller des impressions quelconques.

— Il est, à sa manière, un petit plaidoyer en faveur de l'ingéniosité et de la bonne humeur de nos soldats, dit Isabelle en souriant.

— Et il peut avoir son utilité pratique en donnant une leçon d'astiquage à vos domestiques, riposta gaiement Michel.

—Vous n'oubliez pas que j'en veux une copie?

— Merci mille fois, Madame... Je fais une machine assez importante pour le prochain salon; mais, en attendant, il faut vivre, si cette considération vulgaire peut justifier les pochades et les inutilités.

Ils sortirent lentement de la galerie. M. Dalrey attacha ses yeux clairs sur Isabelle, et dit avec son sourire intelligent :

— J'ai passé une heure bien agréable.

— Et nous aussi... Cela change des conversations financières de quelques-uns de nos hôtes,

n'est-il pas vrai, Véfa?.. quoique vous et votre ami leur ayez donné une impulsion dont je ne les croyais pas capables...

— Pas à tous, Madame... Il y en a de trop riches, voyez-vous !

— Vraiment ? J'ai peur de découvrir en vous un dangereux socialiste ! Professez-vous l'opinion que la fortune rend ennuyeux ?

— Dame, à un certain degré !... Quand on est tout en or, dit-il drôlement, cela doit gêner l'élan...

Il y avait, en effet, à Belvoir, quelqu'un d'insensible à tout l'entrain de ces jeunes gens, quelqu'un chez qui le fameux filon ne paraissait pas exister... M. Vélay était, par comparaison, plus lourd, plus suffisant que jamais... Et pourtant, si inexpérimentée que fût Véfa, quelque peu de disposition qu'elle eût à s'en faire accroire, elle ne pouvait s'empêcher de remarquer la préférence, les attentions dont elle était l'objet de sa part...

CHAPITRE VI

— Avez-vous un album, Mademoiselle Geneviève? demanda le lendemain Michel.

Leur intimité faisant de rapides progrès, et il s'était même surpris l'appelant « Mlle Véfa ».

— Parce que, ajouta-t-il avec son aimable expression de bonne humeur, si vous le laissiez traîner quelquefois sur la table du salon, Madame votre sœur me permettrait, j'en suis sûr, d'y crayonner quelques bouts de paysage, ou même d'y croquer quelques têtes...

Véfa, ravie, monta en courant dans sa chambre, enleva proprement deux ou trois dessins qu'elle avait ébauchés, et posa sur la table du salon son modeste album de toile grise. Dès le soir même, elle y trouva une ravissante petite ébauche de l'avenue...

Le lendemain était un dimanche. Isabelle ne

demandait plus qui voulait aller à la messe. Les dames Demaine étaient parties, et Mme de Bourieux avait une migraine tous les samedis soirs. Elle partit donc seule avec Véfa dans le joli panier; celle-ci apprenait à conduire.

— Cela m'amuse vraiment, Isa; mais voilà une science qui ne me servira guère!

— Qui sait? Quand je montais la vieille jument alezane de grand-père, je ne pensais pas non plus que je dusse utiliser jamais mes talents d'écuyère...

Elles causaient toujours plus intimement pendant ce trajet du dimanche; elles se sentaient plus unies, étant les seules, dans cette maison, à avoir gardé les habitudes religieuses de leur enfance. Isabelle parla d'abord de Mme de Bourieux.

— Isa, il me semble que votre amitié est refroidie.

— Je ne l'ai jamais beaucoup aimée, tu sais... Épousera-t-elle ce vieux banquier si prétentieux?

— Mais si riche!... Probablement, puisqu'un autre, plus jeune, a déserté son char, comme il dirait lui-même quand il est en veine de mythologie...

— L'autre, c'est M. Vélay ?

— Qui l'a honteusement abandonnée pour tes beaux yeux, Véfa...

Il y avait dans sa voix une inflexion de plaisanterie évidemment forcée. Véfa essaya en vain de rencontrer son regard.

— Je t'en prie, Isabelle, ne parle pas ainsi ! s'écria la jeune fille, ayant envie de pleurer.

— Pourquoi n'en parlerais-je pas ? Ce serait une conquête inespérée, ma petite... Il est effroyablement riche, bon garçon... plutôt bien physiquement, ajouta-t-elle avec un effort.

— Isabelle !

Des larmes jaillirent des yeux de Véfa.

— Eh bien ! quoi ?

Cette fois, Isa regarda sa sœur ; mais quelque chose, dans l'expression de la jeune fille, lui fit aussitôt détourner les yeux.

Véfa ne savait que lui dire, à elle qui avait fait cet odieux mariage d'argent.

— Écoute, ma chérie, reprit la jeune femme, il faut être raisonnable... C'est presque une aventure de roman... Cet homme est, d'ordinaire, très intéressé ; il est l'objet de mille rêves, des tentatives matrimoniales les plus acharnées... Il pourrait épouser une très riche héri-

tère. Cela ne prouverait-il pas en sa faveur, s'il te demandait?

L'air était très chaud; cependant, la jeune fille frissonna.

— Cela prouverait, dit-elle amèrement, qu'i a un caprice, et qu'il y met le prix pour le satisfaire... J'ai peut-être tort, mais je ne puis penser aucun bien de lui.

— J'ai, cependant, pris des informations sur son compte, et il en résulte qu'il a un caractère égal, qu'il est rangé, et qu'il ne rendrait pas une femme malheureuse...

Maintenant, les joues de Véfa étaient inondées de larmes, mais sa sœur ne les voyait pas... Ce n'était pas qu'elle craignît d'être contrainte dans une affaire de ce genre; mais entendre sa chère Isa lui conseiller un tel mariage, la pousser dans l'abîme où elle souffrait secrètement c'était trop dur!

— Ne vois-tu pas qu'il ne partage aucune de mes idées? Il ne croit à rien!

— Hélas! ma petite, il n'est pas le seul!

— Ici, peut-être... Mais nous avons connu un grand nombre de jeunes gens qui étaient religieux, Isa!

Isa inclina la tête.

— Oui, des officiers qui allaient à la messe... avec un livre, et faisaient leurs Pâques en tenue... Çà, mon enfant, c'est un autre monde...

Elle se retourna brusquement, et montra à la jeune fille son visage bouleversé.

— Mais comment épouserais-tu un officier ou tout autre homme sans fortune, ma pauvre chérie?... Je dois te paraître sans cœur, une affreuse sceptique... Mais je ne crois pas au bonheur dans la gêne et les soucis. J'en ai vu, de ces ménages militaires, où l'on vivait dans l'inquiétude, dans la terreur des échéances, où l'on gardait, au prix de mille petites tortures, des apparences qui ne trompaient personne, où l'on attendait le premier du mois — la paye, — pour acheter la paire de gants ou de bottines convenable pour venir chez grand'mère... Je n'ai pas le courage de désirer pour toi un de ces austères foyers.

— Même si l'on m'y aimait, Isa? Même si, au-dessus des soucis et du labeur, j'avais un refuge d'âme dans l'amour d'un mari?... Mais il n'est pas question de cela; je ne pense pas à me marier, je t'assure... Je te répète seulement que M. Vélay ne m'est pas seulement indiffé-

rent : il m'est odieux... Et je n'osais pas te le dire, mais si tu pouvais me débarrasser un peu de ses attentions, que je déteste...

— La fortune donne de grandes jouissances, Véfa... Le luxe, le confort, les relations... Car je ne me bornerai pas longtemps à la société que tu vois ici ! dit vivement Isabelle. Et puis, il y a les voyages, et encore le plaisir de donner... Tu pourrais exiger qu'il te fasse une pension très considérable, ou même qu'il t'assure par contrat un gros capital...

— Je t'en prie, Isa !... De *toi*, de telles paroles me font mal !

Mme Rallière garda un instant le silence ; puis elle reprit, semblant répondre à quelque pensée qu'elle n'avait pas exprimée :

— Et que dira Georges ?

— Quoi ! Georges désire si vivement que cela mon mariage ?

— Georges n'aurait jamais imaginé que tu pusses plaire à cet homme en or, comme l'appelleM. Dalrey, dit-elle, riant malgré elle. Mais quand il a vu que cette petite sœur si simple l'emportait tout à coup sur les héritières comme sur la petite vicomtesse, il a été ravi, et il s'attend à une prochaine demande, en protestant

que tu as une chance vraiment incroyable.

— Et il m'en voudra beaucoup de contrarier ses espérances ? dit Véfa, qui sentit son cœur se serrer tout à coup en se souvenant qu'elle était à peu près à la charge de son beau-frère.

— Oui, beaucoup, je ne te le cache pas.

En ce moment, elle aimait mieux mourir que d'épouser Arthur Vélay ; mais elle sentait aussi qu'elle était une pauvre petite créature impressionnable, qui avait peur des reproches, des froideurs, des allusions blessantes. L'avenir lui apparut plein de terreurs...

Elles arrivaient à l'église, où leur entrée excitait toujours l'intérêt de la foule, les femmes regardant curieusement les toilettes des « dames du château. » Véfa s'agenouilla précipitamment, cacha son visage entre ses mains, et pleura de tout son cœur, appelant à son secours le Dieu qui n'a pas institué le mariage pour en faire un odieux échange où l'on se livre pour de l'argent, où l'on se vend pour des plaisirs et du luxe, où l'on compromet le salut de son âme, le salut de ses enfants, en prenant un compagnon indigne, sans foi, sans noblesse... Elle scruta son cœur... Grâce au ciel, elle n'était pas même tentée par cet argent qui, elle ne le voyait que

trop, triomphait même de belles âmes, de natures comme celle d'Isabelle. Mais elle se sentait si effrayée de la lutte, du mécontentement de Georges, sa dépendance lui pesait si lourdement, qu'un instant elle se demanda si, pour éviter tant de froissements et de blessures, elle ne cèderait pas. Le sursaut de révolte qui la souleva tout entière lui répondit... Non, quoi qu'il pût arriver, elle ne profanerait jamais un sacrement... Mieux valait mille fois souffrir; et, si cela devenait trop cruel, elle demanderait à sa tante la religieuse de la reprendre... Au couvent, sa pauvre petite rente suffirait à défrayer ses dépenses...

Cette idée la rasséréna. Elle s'essuya les yeux, et lut sa messe avec ferveur...

Tout à coup, quand on entonna le *Credo*, que les fidèles chantaient tous ensemble, elle entendit derrière elle une voix qui lui parut familière, plus juste et plus posée que celles des paysans qui l'entouraient. Elle se retourna involontairement : Michel Dalrey était là, les yeux attachés sur l'autel, et chantant sans son livre, comme quelqu'un à qui sont familiers les offices de l'Église.

Véfa se sentit heureuse, elle ne savait pour-

quoi; probablement, se dit-elle, de la pensée que dans cette triste maison, il y en avait un autre qu'elle et sa sœur qui songeât à remplir ses devoirs religieux...

A la sortie de la messe, Michel les attendait sous le porche. Il semblait tout à coup que leur intimité eût grandi.

— Pourquoi n'avez-vous pas demandé une voiture? s'écria Mme Rallière en lui tendant la main. J'ai gravement manqué à mes devoirs de maîtresse de maison ; mais je suis si peu habituée à voir mes hôtes fréquenter l'église, que j'ai renoncé à leur offrir des moyens de locomotion... Le panier n'a que deux places, et vous ne pouvez décemment monter derrière...

— De grâce, Madame, ne vous inquiétez pas de moi; il y a à peine une petite lieue, et la traverse est si jolie! Vous savez que je suis un piéton.

Le chemin s'allongeait en effet sous leurs yeux, bordé de mûriers et ombragé çà et là d'acacias et de frênes. Isabelle surprit le regard que jetait sa sœur sur ces méandres verts...

— Veux-tu revenir à pied, Véfa ? Le panier nous suivra, pour le cas où nous serions fatiguées.

— Cela m'amusera beaucoup, dit franchement Véfa.

— Et moi, je serai trop heureux de ce plaisir inattendu, ajouta Michel.

Les paysannes les regardaient curieusement, surtout Isabelle, qui avait toujours dans ses toilettes une note d'excentricité. Elle releva sur ses jupes brodées sa robe de foulard à grands ramages, arrangea soigneusement son voile pour préserver son teint, et ils s'engagèrent tous trois dans le chemin pittoresque où la voiture avait à peine sa largeur.

C'était délicieux. Les haies, dans leur lacis vert, cachaient des mûres noires, des baies d'aubépine rouges ; des églantiers les étoilaient, et Michel en cueillit des bouquets... Le pays était plus riche que pittoresque ; cependant, il y avait des lointains bleus qui n'étaient pas sans charme, une ligne de collines ondulant sur le ciel...

Ils croisaient des paysans endimanchés se rendant à la grand'messe ; les cloches tintaient dans l'air tranquille; la paix et le repos du dimanche pénétraient le cœur de Véfa. Et, chose singulière, le même courant d'idées s'emparait au même moment de Michel Valrey, car il dit tout à coup :

— Jamais, autant que dans les champs, et à l'ombre d'une église de campagne, je ne sens la grandeur, la sagesse, la douceur du repos dominical...

— Excepté que ma sœur et moi allons à la messe, dit Isabelle, moitié railleuse, moitié mélancolique, et que nous nous abstenons de broder, le dimanche passe chez nous tristement inaperçu.

— Il est le tribut prélevé sur la semaine pour la louange divine; il nous contraint, par un doux commandement qui est un insigne bienfait, à regarder en notre âme, à nous rappeler nos destinées, notre raison d'être... Il nous enlève pour un jour aux soucis vulgaires qui nous rabaissent vers les choses humaines; il délasse les travailleurs, renouvelle leur réserve de force, leur permet de jouir de leur foyer, de voir de plus près la nature, de goûter les plaisirs qui sont, dans une certaine mesure, nécessaires à les détendre...

— Oui, dit Isabelle, mais l'homme, même quand il distingue le dimanche des autres jours, le détourne tristement de sa destination première. Parmi ceux qui se disent chrétiens, combien ne voient dans le *jour du Seigneur*, le

jour qui devrait lui appartenir tout entier, que l'obligation d'une messe basse et l'abstention du travail !

— Il n'en est pas encore ainsi dans ces campagnes. Et comme les commandements de Dieu sont infiniment bienfaisants, et qu'il a voulu identifier avec la gloire qu'on lui rend l'intérêt même de l'homme, les races se maintiennent plus morales, plus pures, plus fortes même, et plus robustes là où l'on observe le mieux la loi.

— Cela fait du bien d'entendre un tel langage, dit Isabelle, un peu émue.

— Et il n'est pas moins doux de pouvoir penser tout haut, Madame, surtout quand on a partagé les mêmes émotions religieuses.

Il y eut un silence, puis Isabelle demanda, d'une voix adoucie, et avec une sorte de crainte :

— Avez-vous le bonheur de posséder encore votre mère?

Les yeux clairs de Michel s'assombrirent.

— J'ai perdu mes parents très jeune, et j'ai été élevé par un oncle et une tante que j'aime chèrement, bien que mon oncle ait rompu avec moi.

— Ce doit être quelque cruel malentendu ! s'écria Véfa presque involontairement.

Il secoua la tête sans répondre, et commença à signaler aux deux dames les jolis coins qui pouvaient faire des sujets de tableaux.

Quelle délicieuse promenade!... Cependant Isabelle l'abrégea. Elle se dit fatiguée, fit signe à la voiture, et elle rentra seule avec sa sœur à Belvoir, où l'insupportable Arthur Vélay guettait leur arrivée.

— Mesdames, j'étais horriblement inquiet! J'allais demander une voiture et aller au-devant de vous sur la route!

— Vous ne nous auriez pas rencontrées, dit gaiement Isa; nous sommes revenues par la traverse...

— Dimanche prochain, je m'épargnerai l'émotion très réelle que j'ai éprouvée, en vous accompagnant à la messe, dit-il avec emphase, faisant sonner ces mots, et regardant Véfa d'un air qui disait clairement : Oui, j'irai jusque-là pour vous plaire!

La jeune fille était trop embaumée de cette heure d'église, et aussi trop contente de la promenade qui l'avait suivie, pour supporter en ce moment sa présence. Elle remonta chez elle et s'assit à sa fenêtre. Elle était heureuse. Un flot de vie et de joie lui montait au cœur, et vrai-

ment, elle s'étonnait elle-même de cette paix soudaine après l'impression d'angoisse que lui avait causée sa conversation avec Isabelle, et avec la perspective des luttes qu'elle aurait probablement à soutenir. C'était comme une halte ensoleillée entre des heures sombres. Elle ne pensait à rien de spécial ; elle ne rêvait pas non plus ; elle jouissait avec une douceur et une intensité inconnues du site charmant qui se déployait devant ses yeux, de la verdure, des chants d'oiseaux, du parfum des roses, de la pureté bleue du ciel, à peine traversée, çà et là, de traits légers d'un blanc de neige. Elle se sentait jeune; elle se disait vaguement que la vie est belle, malgré les heurts qui peuvent survenir...

Tout à coup, elle vit sous ses fenêtres un spectacle inattendu : Isabelle et Georges se promenaient ensemble sur la terrasse, et causaient avec animation. Qu'est-ce qui pouvait les réunir dans une préoccupation commune?... Véfa ne put s'empêcher de constater à quel point ils étaient différents, elle si jolie, si distinguée, en dépit de son affectation d'excentricité, si fine, surtout, trahissant dans toute sa personne une hérédité aristocratique, et lui si lourd, si vul-

gaire d'aspect, malgré sa figure régulière. Et elle ne savait que trop combien, au moral, les divergences, les antipathies de nature étaient encore plus prononcées. Chaque jour elle remarquait avec une peine plus vive que la froideur qui régnait entre eux s'accentuait visiblement. Si orgueilleux qu'il pût être de sa charmante femme, il devenait acerbe, agressif; il avait des accès de colère inexpliqués, succédant sans raison apparente à des éclats d'une gaieté presque grossière. Et elle, de plus en plus, l'écrasait d'un tranquille dédain. Où s'arrêterait cette espèce de désagrégation?... Avec les sentiments vulgaires de Georges, ses manières et son éducation évidemment inférieures, ne pouvait-on redouter des scènes pénibles, des heurts irréparables?...

La pensée qu'elle était la cause de ce rapprochement soudain, de cette consultation surprenante, fondit tout à coup sur Véfa. Allait-il venir si vite, le moment redouté où elle devrait se prononcer, résister, attirer sur elle le mécontentement, la colère d'un homme égoïste et mal élevé? Son séjour à Belvoir, déjà pénible, ne deviendrait-il pas alors intolérable?...

C'en fut fait de la paix si douce dont elle

jouissait tout à l'heure sans arrière-pensée. Elle essaya en vain de se rassurer; elle se répéta, sans se convaincre elle-même, qu'Arthur Vélay était un homme trop pratique pour donner à un caprice une suite si peu conforme à son caractère et à ses idées; qu'Isabelle et son mari s'exagéraient l'impression qu'elle avait produite sur lui... En face de sa chambre, sur la terrasse, elle le vit tout à coup s'asseoir, et lever un regard sentimental vers la fenêtre... Elle la ferma sans bruit..

Non, il n'était pas possible qu'Isabelle l'abandonnât à cette odieuse sympathie...

CHAPITRE VII

Georges fut charmant, au déjeuner. Véfa ne l'avait pas encore vu de si bonne humeur. Il avait glissé sous la serviette de sa belle-sœur

un petit écrin contenant une perle très pure, montée en épingle, que M. Vélay admira bruyamment, et estima aussitôt, avec le mauvais goût dont il était coutumier.

— Bah ! ce n'est rien, dit Georges avec désinvolture. Les jeunes filles aiment les bijoux, et il paraît que c'est aujourd'hui l'anniversaire de Geneviève... A propos, Isabelle, lui avez-vous montré votre écrin? Ça pourra l'amuser, surtout un jour de dimanche, où votre haute dévotion vous interdit de broder ou de prendre votre crochet...

— Je demande aussi à voir les bijoux très modernes d'Isabelle, moi qui suis habituée aux vieilles montures démodées des diamants des Bourieux, dit la vicomtesse avec un air de modestie affectée.

— Vous les connaissez... j'ai horreur des exhibitions, répondit sèchement Isabelle.

— Votre légitime respect pour des diamants de famille ne vous permet-il pas de les faire remonter dans le goût du jour, Madame? di M. Bonnard, s'adressant à Mme de Bourieux tout en assujettissant son monocle.

— Oh! si, sans doute, si cela ne coûtait pas si cher !

— Le mari que vous agréeriez serait trop heureux de vous donner cette légère satisfaction, avec bien d'autres ! dit il dans un murmure.

Mais Mme de Bourieux vit à l'expression du visage de Véfa que celle-ci avait entendu. Elle lui jeta un regard de colère, honteuse sans doute de la vulgarité de son vieil amoureux.

— Je comprends que les femmes aiment les bijoux, dit M. Laurenton. C'est un instinct qui remonte aux premiers jours du monde.

— Et pourtant, répliqua Michel, une fleur est plus seyante qu'une gemme.

— Cela coûte moins cher, dit M. Vélay avec un gros rire, et tout, ici-bas, est estimé en proportion de son prix.

— Il y a des fleurs qui ont coûté la vie d'un homme, dit M. Laurenton.

— Bah ! les femmes font plus de cas de ce qui coûte de l'argent.

Michel Dalrey, lui jeta un regard de pitié, mêlé d'une expression de colère un peu énigmatique. Isabelle était mal à l'aise ; elle essaya de le mettre sur un sujet qui le fît voir sous un jour moins désagréable ; mais c'était impossible. Il rendait vraiment vulgaire tout ce qu'il touchait, et ce mot irritant d'argent revenait à tout

instant sur ses lèvres ; l'argent était son point de vue, son criterium, sa balance, sa mesure. Parlait-on d'un beau pays? Il interrompait la description du site pour demander ou donner des renseignements sur la situation industrielle. Telle excursion ravissante lui avait laissé le souvenir d'un bon dîner, ou d'un marchandage avec un voiturier... Il avait évidemment la certitude de pouvoir acheter toutes choses, — même une femme, — avec cet argent pour lequel il vivait, et qu'il estimait au-dessus de tout... Ah! elle est de tous les temps, l'idole monstrueuse qui détournait les Hébreux de la manne du ciel et de l'eau mystérieuse de la pierre, qui leur faisait oublier les bontés de Dieu comme ses foudres... Peu importe, hélas! les formes honteuses ou hideuses qu'elle revêt : elle est d'or, et c'est l'or devant lequel se prosternent des milliers d'êtres, oublieux de tout le reste...

Comme on se levait de table, M. Rallière vint à Véfa.

— Allez voir l'écrin d'Isabelle, petite sœur, dit-il tout bas et d'un accent presque caressant.

Ils sortaient tous sur la terrasse; et Isabelle se dirigea vers une petite table sur laquelle on

avait servi le café. Georges appela sa femme d'un signe.

— Votre amie, qui semble désespérer de plaire à Vélay, cause avec le vieux Bonnard... Personne n'a besoin de vous, Félix servira le café... Emmenez Geneviève là-haut...

La jeune femme semblait mal à l'aise.

— Viens si tu veux, Véfa, dit-elle, évitant le regard de sa sœur.

— Et je vous accompagne, si vous voulez de moi, dit Georges, de plus en plus aimable.

Il semblait à Véfa qu'il ne voulait pas les laisser seules ; ou peut-être désirait-il être témoin de son admiration, et s'entendre féliciter sur son goût et sa générosité.

Ils montèrent silencieusement dans la chambre d'Isabelle. Celle-ci ouvrit un petit meuble ancien qui contenait plusieurs tiroirs.

— Hein ! c'est joli, comme coffret à bijoux? dit Georges, faisant jouer la serrure très perfectionnée. Je voulais serrer les diamants de ma femme dans mon coffre-fort ; c'était simple, pratique ; mais elle m'a déclaré que cette seule idée lui était désagréable... Bah ! il est permis aux jolies femmes d'avoir des caprices... Retenez cet aveu, petite sœur, à la condition d'avoir un

bon mari, désireux de vous être agréable, et pouvant vous satisfaire, vous m'entendez bien?... Comme j'avais peur qu'Isabelle ne fût volée, et que son écrin représente une très grosse somme, ainsi que vous pourrez le constater tout à l'heure, j'ai acheté ce meuble, qui, tout petit qu'il est, m'a bel et bien coûté deux mille sept cents francs, et je l'ai fait, pour plus de précaution, sceller à la muraille. Je défie maintenant un voleur de le mouvoir... Quant à la serrure, elle est extra-perfectionnée, et en plus, il y a un secret.

Isabelle, passive, ouvrit l'un après l'autre les tiroirs... Il y avait là des merveilles, et Véfa se dit que son beau-frère devait être très riche. Elle admira sincèrement. Outre la beauté des pierres, dont elle ne pouvait juger que par rapport à leur éclat, mais sur laquelle Georges se chargeait de la renseigner en lui énumérant les prix avec complaisance, les montures étaient d'un goût exquis, qu'elle était du moins capable d'apprécier. Il passa un collier de diamants à son cou, piqua des croissants et des étoiles dans ses cheveux, et l'entraîna devant une glace pour qu'elle pût juger de l'effet. Isabelle regardait avec une indéfinissable mélancolie... Véfa ôta

récipitamment les bijoux... Une angoisse presque insupportable lui serrait le cœur; il lui semblait que son beau-frère jouait une comédie dans laquelle elle avait un rôle inconscient. Isabelle restait immobile, silencieuse, près du meuble ouvert; elle était contrainte, évidemment malheureuse, comme si elle aussi avait un rôle à jouer, un rôle qui lui déplaisait...

— Eh bien, petite sœur, que dites-vous de tout cela? Aimeriez-vous à en avoir autant, et même bien davantage?... Oh! Isabelle ne serait pas jalouse!... Appréciez-vous le confort de Belvoir, l'agrément de la vie de château?... Isabelle vous dira tout à l'heure que tout cela est à votre portée, que vous n'avez qu'un mot à prononcer pour vous assurer un avenir splendide, un luxe digne d'un conte des *Mille et une Nuits*, et par-dessus le marché un bon mari, — beau garçon, intelligent, de bon caractère, et incroyablement épris de vous, — très désintéressé, par conséquent... Ça été le coup de foudre... Moi, j'y crois, aux coups de foudre... D'abord, je l'ai senti quand j'ai vu Isabelle... Il y avait des gens sérieux, pratiques, qui me disaient : Comment, vous épousez une femme sans fortune! Mlles Telle et Telle vous accepte-

raient bien... Mais que voulez-vous! Votre sœur me plaisait; j'avais de l'argent pour deux, et d'ailleurs une fille de général, avec un nom... des armes qu'on met sur les plats et les couverts, cela fait bien dans le monde, pour les gens qui tiennent encore à ces hochets... Mais je reste là à bavarder... Je crois que vous aimerez mieux causer de tout cela avec votre sœur... Appelez-moi quand vous lui aurez dit oui...

Véfa était muette de surprise et d'indignation. Il interpréta probablement son saisissement dans un sens qui lui était agréable, car, s'étant écrié que la joie fait peur, et qu'il avait parlé trop brusquement, il quitta la chambre en riant, jetant à sa femme un regard d'intelligence.

Véfa écouta dans une sorte de rêve ou de stupeur le bruit de ses pas qui s'éloignaient, puis elle regarda Isabelle.

Celle-ci se tenait encore debout, sombre, les lèvres serrées, ses yeux jetant des éclairs, près du meuble ouvert. Rien ne peut peindre l'expression de colère et de mépris avec laquelle elle avait écouté les paroles de son mari... Jamais Véfa n'oublia les détails de cette scène. Le collier de diamants, rejeté précipitamment dans un tiroir, en débordait et scintillait à la

lumière; les écrins étaient épars sur une table. Isa avait une robe rouge à grands ramages blancs, des nœuds de velours noir parmi les dentelles qui foisonnaient à son col et à ses manches, et tout cela faisait paraître sa pâleur presque surhumaine, son attitude presque tragique...

Il y avait dans son regard un mélange de défi, de douleur, de colère et de honte...

Ce fut Véfa qui parla la première.

— Isa, dit-elle avec effort, car son cœur battait si violemment qu'elle crut un instant qu'elle allait cesser de respirer, Isa, comment as-tu pu!...

Isabelle ne changea ni d'expression, ni d'attitude; mais sa sœur reconnut à peine sa voix quand elle lui répondit :

— J'avais cédé, promis à Georges de te parler, de te... conseiller... J'ai eu peur de la pauvreté, moi; pourquoi ne la redouterais-tu pas aussi?

— Je redoute mille fois plus d'être malheureuse!

Isa reprit de la même voix étrange, presque sans intonations, comme si elle récitait une leçon, ou était en proie à un accès de somnambulisme :

— Tu ne serais peut-être pas très heureuse, mais tu ne serais pas malheureuse non plus...

— Oh! Isa! Isa!...

Il semblait maintenant à Véfa que son cœur se brisait, et s'exhalait dans ce mot, le seul qu'elle pût dire. Elle éclata en sanglots, et à l'instant sa sœur fut à genoux, la serrant violemment contre elle.

— Ma chérie!... Ma précieuse Véfa! Pardonne-moi!... Je croyais, par moments, agir pour ton bien... je ne t'ai rien offert que je n'aie fait avant toi... Mais tu es meilleure que moi, et plus haute, et plus forte... Oh! je déteste Georges! j'ai honte d'avoir consenti, si passive que je fusse, à cette scène odieuse... Il voulait te tenter... Non, non, laisse-moi ici, à genoux devant ma chère, ma pure petite sœur... Laisse-moi être une fois moi-même, t'avouer que je suis malheureuse, humiliée, et que cependant je suis si vile, si faible devant le travail et les privations, que je recommencerais sans doute, si c'était à refaire...

Maintenant, c'était Véfa qui essayait de la calmer... Elle était secouée par des sanglots et des tressaillements nerveux... Sa sœur la plaignait tant!... Et par une ironie des choses, les

diamants jetés sur la table et débordant du tiroir jetaient des feux tout autour d'elle, et elle froissait, en tordant ses bras convulsés, des dentelles de prix...

Elle ne se calmait pas, et Véfa avait peur de voir revenir Georges. Alors, elle eut une inspiration : elle courut chercher Bébé... Il dormait à ce moment. Malgré l'air courroucé de la *nurse*, elle l'enleva dans ses bras et vint le porter à sa mère, qui restait, brisée, sur le tapis, pleurant toujours, et répétant comme une plainte machinale qu'elle était bien malheureuse...

Le cher petit s'éveillait. L'instinct maternel rendit Isabelle capable d'un effort, et elle s'apaisa presque subitement. Lui, souriant, la regardait de ses yeux encore lourds de sommeil, et de ses petites mains, trouées de fossettes, la caressait tendrement.

— Maman pleure! Pas pleurer! jouer aux soldats!

Elle le serrait passionnément contre sa poitrine, le couvrant de baisers...

— Tu es mon amour, mon seul amour, mon trésor... Tu ne seras pas pareil à eux, n'est-ce pas, mon Aymard!...

Ses larmes étaient plus douces maintenant, et

elle souriait aux caresses de son bel enfant. Celui-ci avait aperçu le brillant collier et l'avait attiré à lui. Isabelle le lui abandonna avec indifférence, et se tourna vers sa sœur. Bien qu'elle fût encore très pâle, et que ses paupières fussent rouges, elle avait repris possession d'elle-même.

— Je désire que tu oublies cette heure cruelle, Véfa, dit-elle d'un ton déterminé. Nous ne parlerons plus jamais de ce sujet... J'ai des moments heureux, je t'assure; ne pense qu'à ceux-là...

Elle se mit à ranger les bijoux avec une hâte qui avait encore quelque chose de fébrile, puis attira sa sœur à elle, et l'embrassa.

— Alors, chérie, c'est *non*, bien décidément?

— Non, mille fois non! s'écria Véfa, secouant la tête avec énergie.

— Tu ne regretteras rien!

— Oh! Isa!...

— Cependant, ma Véfa, il ne faudrait pas être influencée par... par des chimères...

— Quelles chimères, Isa? demanda la jeune fille, levant ses yeux purs et un peu étonnés sur sa sœur. Je t'assure que j'ai une imagination très calme!

— Tu ne formes aucun rêve insensé

— Aucun rêve, pas même des raisonnables, dit Véfa en s'efforçant de rire.

— C'est que...

Isabelle caressait les cheveux de sa sœur, et son regard plongeait maintenant dans les doux yeux bruns qui ne se détournaient pas...

— C'est qu'il serait terrible de te préparer des désappointements... Ce jeune homme est charmant, je le reconnais... Mais il est à peu près aussi pauvre que toi; il se passera probablement des années avant que son pinceau lui rapporte vraiment de quoi vivre un peu confortablement, et, même si tu lui plaisais, il ne pourrait pas t'épouser...

— Je t'assure, Isa, que je n'ai pas de pensées si folles. Je suis, depuis longtemps, habituée à l'idée que les filles sans dot ne se marient pas; mon seul désir serait de rester près de toi et de Bébé, et, si j'en suis capable, d'ajouter un peu à votre bonheur.

— Un peu!... Tu me rends le passé, le cher, le délicieux passé!... Et maintenant, il vaut mieux en finir. Je vais aller trouver Georges... Mes yeux ne sont presque plus rouges, n'est-ce pas?... Il y a des gens — et j'en suis, — qui ont

le privilège des larmes qui ne laissent pas de traces...

— Oh! Isa, j'ai peur que Georges ne soit très fâché!

— Il n'en a pas le droit, et je ne supporterai pas qu'il te le montre...

— Mais je ne voudrais pas être la cause d'une situation pénible... S'il te faisait des reproches!

— Ne t'inquiète pas de moi dit Isabelle vivement et d'un ton un peu singulier. Je te promets — *je te promets,* entends-tu? — qu'il ne te dira rien.

Véfa éprouva un soulagement presque enfantin.

— Oh! c'est vrai que j'avais peur de ses reproches!... Et à son point de vue, j'ai tort, je le sais; la plupart des gens me blâmeraient de refuser un pareil sort... Mais *toi*, Isa, tu n'es pas fâchée?

— Fâchée! Tu es libre, je suppose! Et qui oserait te blâmer de t'estimer plus haut que cet homme et plus cher que son argent?

— Il ne me parlera pas, lui, M. Vélay? dit Véfa avec un retour de terreur presque enfantine.

— Tu vois bien qu'il avait chargé Georges de

sa demande. Maintenant, si je le connais bien, il va être cruellement surpris, profondément blessé, et il sera parti avant ce soir... Écoute, Véfa, puisque c'est à moi à affronter le premier choc, monte dans ta chambre, je dirai que tu as la migraine.

— Et ce ne sera pas un vain prétexte, ma chérie... J'ai vraiment la tête brisée... Merci de me ménager ainsi, je serai si contente d'être seule!...

— Tu as une pauvre figure Véfa, et tu feras bien de t'étendre sur ton lit...

— Mais toi?

— Moi, je suis toute prête à t'éviter une lutte ou un froissement... J'irai plus tard t'embrasser... Bébé, il faut maintenant rendre à maman ce collier... Elle l'a payé bien cher, la pauvre maman... Il devrait lui peser sur le cou comme une chaîne de fer, ou comme un collier d'épines... Mais la pauvre maman a la faiblesse de l'aimer quand même, son joli collier... Là, *Aunty* va te prendre dans ses bras et te ramener à Suzy...

Elle remit son fils à Véfa, et, appuyant ses lèvres sur le front de la jeune fille, dit presque involontairement :

— Quel dommage qu'il n'ait pas demandé Léonie avant ton arrivée!... Mais elle va reprendre espoir, maintenant...

Véfa ramena le petit Aymard à sa bonne, puis se renferma dans sa chambre. Elle essaya de fermer les yeux, d'oublier, de dormir... Hélas! c'était impossible... Elle avait l'esprit tendu vers ce qui se passait en bas: elle essayait de deviner quelles scènes y éclataient... Elle avait peur, une peur affreuse que sa sœur n'eût à supporter des reproches cruels, indélicats, peut-être. Comment une fille pauvre, qui était à la charge des autres, pouvait-elle refuser un riche parti, ce que tout le monde eût considéré comme une chance inespérée, incroyable?... Elle cherchait aussi, par instants, à se représenter la surprise, peut-être la colère de M. Vélay. Mais elle ne pouvait trouver en elle-même une compassion bien vive pour lui, et elle se reprochait même un peu d'être si insensible... Elle avait d'ailleurs conscience qu'il devait être plus mortifié que malheureux, et qu'il l'oublierait bien vite...

Toute sa pitié, elle la réservait à sa sœur...

CHAPITRE VIII

Isabelle monta avant le dîner: Elle avait une expression résolue, concentrée. Véfa courut au-devant d'elle et la serra dans ses bras.

— Je t'en conjure, Isa, dis-moi la vérité! Si tu as souffert à cause de moi, j'ai le droit de le savoir!

— Je suis cuirassée contre la mauvaise humeur de mon mari, mon enfant, et il y a longtemps que ses reproches ont perdu le pouvoir de me faire souffrir... Il ne te parlera plus de cette affaire, c'est fini... Ainsi, tranquillise-toi... Je t'enverrai à dîner ici, pour t'épargner un peu d'embarras; mais demain, tout s'arrangera, et il ne sera plus question de rien.

— Et... M. Vélay?

— Je pense que Georges et lui t'ont déchirée à belles dents, et moi par-dessus le marché... Il

ne m'a rien dit; mais, après l'arrivée du courrier, il a, comme je le prévoyais, prétexté une lettre le rappelant pour ses affaires... Il a dîné avant les autres et va partir tout à l'heure...

— On n'a rien deviné, en bas?

— Oh! Léonie a flairé quelque chose, et a essayé de me faire parler. Elle restera deux jours, pour la forme, puis renoncera pour le moment, ayant recouvré le droit d'espérer, au vieux mari dont elle s'était résignée à accepter les avances... Elle aussi va recevoir une lettre pressante... Je ne serai pas surprise que nous nous éparpillions tous. Georges va s'ennuyer; il n'a rien à faire à cette époque, et peut-être irons-nous aux eaux.

— Tout cela à cause de moi!

— Non, à cause de leur sotte idée de te marier à leur guise... Voici qu'on attelle... Il faut que je sois là quand cet odieux homme va partir... As-tu des livres? Tu es une pauvre petite prisonnière, mais je veux t'éviter les heurts du premier moment...

Et Véfa resta seule, soulagée malgré tout, et s'efforçant de croire que Georges n'avait pas été trop dur pour sa femme...

Elle vit partir M. Vélay. Elle éprouva un sou-

lagement; mais elle était quand même meurtrie. Elle ne pouvait oublier que sa sœur, sa chère, son unique amie, avait voulu, elle aussi, lui faire un avenir pareil au sien. Cette idée lui faisait un mal affreux... Et puis elle avait peur de son beau-frère, malgré l'assurance donnée par Isabelle qu'il ne lui dirait rien...

Le lendemain, son cœur battait très fort quand elle descendit pour le déjeuner. Elle essayait de se donner de l'assurance, de mettre sur ses traits une expression tranquille, mais elle eût voulu être à cent lieues de Belvoir.

Georges était debout devant une fenêtre, regardant fixement quelque chose. Elle recueillit tout son courage et s'approcha de lui.

— Bonjour, Georges!

Sa voix tremblait malgré elle. Il ne parut pas l'entendre, elle répéta son bonjour.

— Georges, n'entendez-vous pas que ma sœur vous parle? s'écria Isabelle, vibrante.

Il se retourna à demi, grommela quelque chose d'indistinct, et se remit à regarder sur la terrasse.

Le déjeuner fut aussitôt annoncé. Le maître de la maison était décidément d'humeur exécrable; M. Laurenton prodigua, sans le dérider

ses histoires les plus amusantes, et Mme de Bourieux fit des frais qui, en ce qui le concernait, demeurèrent complétement inutiles. Isabelle était en pleine possession d'elle-même; il fallait la connaître comme le faisait Véfa pour découvrir que sa gaieté n'était pas absolument naturelle. Ce qui parut un peu étonnant à la jeune fille, et tout à fait injuste et indélicat, c'est que Georges faisait rejaillir sa mauvaise humeur sur ceux de ses hôtes qui, n'ayant pas de fortune, auraient dû être l'objet d'autant, sinon de plus d'égards de la part d'un homme bien élevé.

M. Laurenton eut l'air de ne pas s'en apercevoir; mais Michel Dalrey parut étonné et froissé. Il semblait être plus particulièrement l'objet de la rancune de Georges. Celui-ci fit plusieurs allusions assez peu polies aux tableaux militaires, qu'il englobait dans son aversion pour l'armée en général. Véfa attendait toujours, non sans effroi, l'intervention d'Isabelle; mais celle-ci savait probablement qu'il valait mieux laisser passer ce flot d'irritation, d'autant que son mari semblait être dans un état d'agitation que ne devait pas calmer le nombre inusité de verres de champagne qu'il se fit verser, ce matin-là.

Le dernier courrier apporta aussi à M. Dalrey une lettre le forçant à partir... Si usée que fût cette petite ficelle mondaine, on s'en servait, décidément, à Belvoir...

Véfa avait espéré avoir encore avec lui quelques-unes de ces conversations qui ouvraient un jour sur l'idéal, et reposaient de la banalité de cet entourage... Il partit immédiatement dans le dog-cart, comme les premières étoiles apparaissaient dans le ciel assombri, suivi des souhaits affectueux d'Isabelle pour ses succès, et accompagné par son ami qui, lui aussi, méditait probablement la formule d'un rappel très prochain...

Véfa reprit l'album qu'elle avait pris l'habitude de laisser sur une des tables du salon... Il s'y trouvait deux nouveaux dessins : l'intérieur de la petite église, et l'entrée du chemin de traverse par lequel ils étaient revenus si gaiement la veille.

La veille!.. Quoi! seulement quelques heures! Il semblait à la jeune fille qu'un siècle s'était écoulé, lourd de soucis, de craintes, de tempêtes.

CHAPITRE IX

Ils sont presque seuls : il n'y a à Belvoir que deux hôtes : un ménage d'âge moyen, assez insignifiant, invité pour servir de tampon entre Isa et son mari, qui, hélas! ne peuvent plus rester seuls.

La pensée, la certitude qu'elle a involontairement aggravé leur mésintelligence, est pour Véfa horriblement douloureuse. Isabelle a tenu parole; quels que soient les moyens qu'elle a employés pour obtenir le silence de Georges vis-à-vis de sa sœur, elle a réussi à supprimer toute explication pénible, tout reproche direct. Cependant, elle n'a pu empêcher les allusions plus ou moins grossières. Elle s'applique à ne pas laisser son mari seul avec Véfa; mais pendant ses courtes absences, Georges torture la jeune fille, sans manquer à la lettre du pacte conclu avec

elle. D'autre fois, il se venge par des manques d'égards absolus. Il arrange une partie dont elle est exclue; il se fait servir avant elle à table, il omet de lui souhaiter le bonjour quand il la rencontre le matin. Quelque peine que se donne Isa pour pallier une conduite si impolie, Véfa souffre tout ce que la dignité peut endurer de plus pénible, sans compter la blessure infligée à son cœur affectueux.

Il y a un mois qu'elle a quitté le couvent, pleine de joie, d'espoir en sa nouvelle vie. Elle aspire maintenant avec une ardeur bien plus vive encore à quitter une maison où elle a souffert, où elle a vu le monde sous une de ses faces les plus repoussantes, et où, elle ne peut plus se le dissimuler, elle est devenue une occasion de discorde et de conflits continuels.

Et enfin, il arrive que la mesure devient comble...

Elle lisait dans le petit salon; Georges était dans la bibliothèque avec sa femme. Connaissait-il sa présence? Peut-être que non... Il parla de leur prochain départ pour les eaux, et demanda à Isa de télégraphier à l'hôtel pour demander des chambres.

— Emmènerons-nous Bébé?

— Oui, dit-il d'un ton décidé, j'ai l'intention de l'emmener.

— Alors, il faut une chambre bien exposée pour lui, les nôtres, et celle de Geneviève.

— Geneviève n'a rien à faire aux eaux, que le sache! Vous est-elle si indispensable? Pour moi, je ne serais pas fâché de perdre de vue pendant quelque temps sa figure morose.

— Véfa morose! s'écria Isabelle, suffoquée. Elle était gaie comme une alouette jusqu'au moment où vous avez pris vis-à-vis d'elle une attitude si odieuse!

— Je n'ai pas changé d'attitude. Je lui ai épargné les reproches qu'elle méritait cependant si bien!

— Vous avez tenu votre parole à la lettre; mais il y a des procédés plus blessants que les paroles. Je vous ai dit que je ne me séparerais pas de ma sœur.

— Je ne songe pas à la renvoyer; le monde crierait si je me débarrassais d'une belle-sœur sans ressources... Mais j'entends aller seul aux eaux avec ma femme et mon fils. Elle a bien quelque amie assez riche pour lui offrir une hospitalité d'un mois!

— Je me serais étonnée si vous n'aviez pas,

comme en tout ce que vous dites, fait intervenir une question d'argent... Il ne me convient pas de jeter ma sœur à la tête de personne...

— Excepté à celle de votre mari! dit-il en ricanant grossièrement.

Véfa chercha en vain le moyen de quitter sa place sans être vue d'Isabelle. Une sueur froide couvrait ses tempes.

— Le temps n'est plus, dit froidement Mme Rallière, où je m'emportais devant de pareilles insultes; je vous méprise trop profondément pour ne pas me sentir au-dessus de vos injures.... Je vous déclare que Véfa viendra avec nous... Ne me forcez pas à recourir encore une fois aux menaces; vous ne savez que trop que, le jour où la mesure serait remplie, j'ai des armes contre vous... Vos misérables habitudes d'intempérance légitimeraient un procès en séparation, avec tant d'autres motifs, et la garde de mon fils me serait confiée, vous le savez aussi...

Il y eut un silence pendant lequel Véfa entendit les battements de son cœur; puis Georges sortit de la chambre en frappant les portes.

Un peu après, le froufrou des jupes d'Isabelle se fit entendre sur le tapis, et elle sortit à son

tour, ne soupçonnant pas, heureusement, que sa sœur avait surpris cette nouvelle et cruelle révélation.

Ainsi, ce n'était pas assez d'être la femme d'un être vulgaire, sans noblesse, sans cœur : Isabelle avait la douleur et la honte de voir son mari livré à l'un des plus bas instincts qui puissent exister!... Véfa tremblait de tous ses membres; c'était pour elle une affreuse surprise : elle avait cru naïvement, jusqu'à ce jour, que seulement les hommes des classes inférieures pouvaient chercher de semblables jouissances... Lui, le mari d'Isa, le père de cet innocent enfant. Ah! c'était cruel!...

Mais maintenant, des choses à peine remarquées s'éclairaient pour elle : des ménagements d'Isabelle, à certaines heures, et une crainte évidente de heurter son mari, alors que dans d'autres moments elle lui laissait voir sans contrainte son indifférence et son dédain; des colères inexpliquées de la part de Georges, une gaieté trop bruyante, ou des accès soudains de misanthropie, une exaltation qui devenait, hélas! habituelle, tout cela se représentait à la mémoire de la jeune fille, et confirmait les paroles terribles qu'elle ne devait plus oublier...

Mais une conséquence fatale ressortait de la douloureuse discussion dont elle avait été le témoin involontaire : elle ne pouvait plus rester chez sa sœur.

Sous l'impression encore si vive de ce qu'elle venait d'entendre, sa résolution fut immédiatement prise. Elle saisit une plume, et elle écrivit fiévreusement à sa tante. Elle lui ouvrit son cœur ; elle lui raconta ce qui s'était passé, ce qu'elle avait souffert dans ce premier contact avec un monde si différent de celui où elle avait été élevée. Elle la supplia de la reprendre, lui promettant de ne se plaindre ni de l'ennui, ni de la monotonie de sa vie, lui affirmant, dans la sincérité de son être, qu'elle n'aspirait qu'au repos, et aussi à une atmosphère où sa pauvre âme meurtrie retrouverait son air vital. Elle expédia sa lettre sans le dire à Isabelle. Elle pensait obtenir facilement de partir, une fois la réponse du couvent reçue.

CHAPITRE X

La réponse arriva, hélas! aussi douloureuse qu'inattendue. Elle était de la Mère assistante.

« Ma chère enfant,

« Notre bonne Supérieure n'est malheureusement pas en état de vous répondre. Sa santé, déjà atteinte lors de votre départ, nous donne les plus vives inquiétudes, et j'allais vous avertir, lorsque votre lettre lui est parvenue, que si vous voulez la revoir en ce monde, il faut vous hâter.

« Nous vous recevrons avec toute notre affection, ma chère fille, et votre séjour parmi nous se prolongera autant qu'il vous plaira, puisque notre règle nous autorise à recevoir des dames pensionnaires ».

Comme Véfa, très émue, achevait de lire cette lettre, Isa entra chez elle en coup de vent.

— Ma chère une bonne nouvelle ! Georges, appelé par ses affaires, — ah ! les affaires ont quelquefois du bon, — part pour huit jours ! Il voulait aller à Vichy, ce qui était assez absurde en septembre, et il a juré contre la corvée qui l'empêche de réaliser son proje.t.. Nous sommes seules, nous allons avoir du bon temps... Georges est parti en auto, mais nous aurons les chevaux, et nous ferons des promenades charmantes, M. et Mme Bussart n'étant nullement gênants... Mais qu'as-tu? Tu as une figure défaite, et... tu pleures? Qu'est-ce que cette lettre? On dirait le papier du couvent...

Véfa lui tendit la lettre... Sa sœur ne pouvait avoir le même chagrin qu'elle, qui avait vécu trois ans près de sa tante. Elle murmura quelques paroles de compassion, mais parut surtout occupée de la réponse que contenait cette missive.

— Que veut dire tout ceci, Véfa? Tu avais donc écrit à notre tante?... En dehors de moi ?. Oh ! c'est très mal ! Et tu voulais me quitter?...

Sa voix s'altérait, et Véfa l'embrassa chaudement.

— Isabelle, je ne peux pas rester ici... Georges m'a prise en horreur,.. Je souffre tous les tour-

ments de la dépendance, et j'aggrave pour toi une situation déjà pénible... Même, si l'union peut renaître entre toi et ton mari, ma présence y est un obstacle.

— Il y a d'autres obstacles que tu ne connais pas, murmura Isabelle.

— Mais, seule avec lui, tu peux acquérir à la longue quelque heureuse influence... Laisse-moi partir!

— Le seul motif qui me ferait consentir à ton départ, c'est que tu es malheureuse ici, pauvre petite! Mais quelle vie terne, grave, sans espérance, sans avenir, tu mènerais au couvent! Toi, à dix-huit ans, être ce que nous appelions une *dame en chambre*!

Une ombre de sourire erra sur ses lèvres à cette évocation de son temps de couvent, puis elle secoua la tête, reprenant son expression désolée.

— Ma pauvre chérie, c'est trop dur! Cependant, si tu veux embrasser encore une fois notre tante, je ne t'en empêche pas... J'irai avec toi... Veux-tu que nous partions demain matin?... Il est bien tard, et je ne voudrais pas passer la nuit loin de Bébé... Pauvre tante! j'espère que demain il sera temps encore...

Véfa dormit mal. Elle s'éveillait en sursaut, croyant entendre un chant funèbre, puis se rendormait pour revoir l'étroite cellule où la religieuse achevait de vivre. A son réveil, on lui remit un télégramme annonçant que tout était fini.

Elle pleura, et cependant ses larmes étaient douces. Sa tante s'était occupée d'elle avec sollicitude, et elle lui rappelait tant son grand-père! Mais pour elle, les douleurs de la vie avaient cessé; elle avait tout donné à Dieu sans réserve, aux jours lointains d'une brillante jeunesse; elle avait dirigé de saintes femmes dans la voie des parfaits, préparé des générations de jeunes filles pour le combat de la vie, souffert patiemment de longues infirmités; comment aurait-on pu la plaindre, alors qu'elle allait recevoir la récompense?

Mais hélas! la pensée de Véfa se repliait sur elle-même... Qu'allait-elle devenir? Le peu qu'elle possédait ne suffirait pas à payer sa pension, et maintenant que sa tante n'était plus là pour lui donner une aide toute naturelle, il lui faudrait accepter de l'argent de sa sœur, ou des concessions des religieuses... Il est vrai qu'on lui permettrait peut-être, pour s'acquitter, de donner des leçons aux petites...

Elle se rendit avec sa sœur aux obsèques. Elles revirent la Supérieure sur son pauvre lit étroit et dur, revêtue de ce costume bénit qu'elle portait avec une instinctive majesté. Quelle paix sur ce visage aux tons de vieil ivoire!... Quel calme, quelle espérance dans la douleur de ses filles, qui lui disaient au revoir!

. . . .

... Elle reposait, maintenant, au milieu des compagnes de sa jeunesse, dans ce petit cimetière du couvent, si recueilli, si paisible, où Véfa avait jadis conduit aussi une de ses compagnes... Non, elle n'était pas là... Ce n'était que la dépouille qu'elle avait quittée, cette dépouille, sainte aussi, qu'elle aspirait à voir « tomber en ruines » comme dit l'Apôtre, pour contempler sans voile Celui qu'elle avait aimé par-dessus toutes choses, mais qu'elle viendrait reprendre pour l'associer, transfigurée, à sa gloire...

La Mère assistante voulut leur servir un léger repas dans un parloir, quoiqu'elles n'eussent guère faim. Elle raviva tout à coup involontairement les préoccupations intimes de la jeune fille, en disant à Isabelle :

— Je vous ferai remettre, Madame, les papiers

concernant la tutelle de Geneviève... Je ne m'entends guère à ce genre d'affaires... Je présume que c'est M. Rallière qui deviendra le tuteur de la chère enfant?..

Véfa tressaillit. Isabelle devint un peu pâle, et secoua la tête.

— Je puis vous dire dès à présent, ma Mère, que notre grand-père avait prévu le cas où sa sœur disparaîtrait avant la majorité de Véfa... Je n'étais pas mariée, et il avait désigné le subrogé-tuteur, le colonel Lespy.

Vefa, stupéfaite, regarda sa sœur.

— Je pense, ajouta celle-ci en essayant de sourire, que ce bon ami, qui est célibataire, et qui vit avec une sœur âgée et non mariée, ne sera pas jaloux de l'exercice de ses droits. On pourra faire émanciper Geneviève, et sa place est chez moi, ajouta-t-elle, regardant la jeune fille d'un air suppliant.

— Isabelle, tu sais combien j'ai soif de repos, et combien je désire rester ici, malgré la tendre affection que je te porte, si les Mères veulent de moi !

— Vouloir de vous! Oh! certes, mon enfant! Mais votre vie y serait bien sévère, et puisque vous n'avez pas la vocation religieuse, vous

trouverez chez Madame votre sœur des chances plus favorables de fixer votre avenir.

— C'est ce que je lui ai dit ! s'écria Isabelle.

Mais elle lut sans doute dans le regard de Véfa un reproche involontaire, car elle reprit aussitôt d'un ton décidé :

— Je vais soumettre la question à ton tuteur; jusque-là jouissons d'être ensemble!

CHAPITRE XI

Véfa, en revenant à Belvoir, écrivit au colonel. Elle se sentait un peu embarrassée de peindre sa situation très délicate à un homme qui lui était à peu près inconnu, surtout avec le souci qu'elle avait de ne pas mettre au jour les chagrins d'Isabelle. Elle n'écrivait guère à son tuteur que deux fois l'an, au premier janvier et au jour de sa fête, et ces courtes missives lui coûtaient toujours une certaine peine à composer.

Après avoir déchiré plusieurs feuilles de papier, elle s'arrêta à ce qui suit :

« Mon bon tuteur,

« Ma sœur vous annonce, par ce courrier, le chagrin très vif qui vient de nous frapper. Ma tante, la Supérieure du couvent de Sainte-Catherine, et ma tutrice, vient de succomber à une maladie dont nous ne prévoyions pas le dénouement soudain.

« Il paraît, mon cher et bon colonel, que les dernières volontés de mon grand-père, acceptées par vous si généreusement, vous confient la charge de ma tutelle... C'est donc à vous que je viens soumettre la situation vraiment pleine d'angoisse dans laquelle je me trouve, et la manière dont je désirerais très vivement arranger ma nouvelle vie.

« Vous savez que j'ai quitté le couvent pour la maison de mon beau-frère... J'ai eu le malheur de le contrarier, en ne me prêtant pas à un projet de mariage qui lui tenait au cœur. Malgré toute la bonté et l'affection de ma chère sœur, je voudrais, au moins pour quelques mois, retourner à mon cher couvent, où l'on me rece-

vrait volontiers en qualité de dame pensionnaire...

« Et j'ai une autre requête à vous adresser, une requête que vous comprendrez et m'accorderez, j'en suis sûre, vous qui êtes soldat, qui êtes fier, qui devez ressembler à grand-père... Je voudrais travailler !

« Le peu que je possède ne suffit pas à me rendre indépendante... Oh ! colonel, être indépendante !... Vous savez, vous, le bonheur que c'est : vous avez acquis votre pension en servant votre pays...

« Ai-je besoin de vous dire que ma chère Isabelle ignore ce que je vous demande là ? Elle veut, elle, me combler de gâteries ; mais c'est son mari qui est riche, et il m'en coûterait trop de devoir quelque chose à mon beau-frère.

« J'attends votre réponse avec une entière confiance, et je vous renouvelle, cher colonel, la meilleure expression de mon respect et de ma reconnaissance ».

En relisant cette lettre, il vint tout à coup à l'esprit de Véfa que si le colonel était ombrageux, il serait froissé d'apprendre qu'elle avait refusé un mariage sans consulter celui auquel

la loi, comme la volonté de son aïeul, donnait autorité sur elle. Elle ajouta un post-scriptum :

« Vous ne m'en voudrez pas, n'est-il pas vrai, de ne pas vous avoir parlé de cette demande? Il s'agissait de quelqu'un qui vous aurait déplu autant qu'à moi, que je détestais instinctivement, et qui était si, si différent de grand-père et de ses amis !... »

. . . .

Avec quelle anxiété Véfa attend une réponse. Sa sœur a écrit longuement, elle aussi. Elle ne lui parle plus de ce qui les occupe si anxieusement toutes deux... Il n'y a plus que quatre jours avant le retour de Georges... Elles espèrent, sans se le dire, que tout sera décidé d'ici là.

En attendant, Isabelle distrait furieusement ses hôtes. Les chevaux sont sur les dents; Véfa est étourdie de tout ce qu'on lui fait voir !...

Elle sort le matin pour guetter le facteur. Elle a calculé, à grand renfort d'indicateur, qu'elle peut avoir une réponse ce jour-là, et elle est persuadée que son tuteur est exact, et qu'il aura écrit par le retour du courrier...

Elle n'est pas déçue... Il y a deux grandes en-

veloppes à l'aspect officiel, portant, en écriture raide et décidée, le nom d'Isabelle et le sien... Elle et Isa ne se parlent point; elles déchirent les enveloppes du même geste fébrile.

Véfa lit:

« Ma chère pupille,

« Lorsque mon regretté camarade et sa femme m'ont demandé de reporter sur leur petite-fille l'affection que je leur avais vouée, j'ai entendu remplir dans toute leur étendue ces dernières volontés.

« Tant que votre tutrice a vécu, mon rôle s'est borné aux conseils. Le désir de mon cher Dourliac et la loi me donnent aujourd'hui le droit, comme le devoir, d'exercer dans votre intérêt et, je l'espère, pour votre bonheur, mes fonctions de tuteur... Je ne suis pas grand clerc, et j'ai toujours pensé que deux mots de conversation valent des pages d'écriture. Si votre sœur peut me recevoir, je suivrai de près cette lettre, et j'aurai la satisfaction de faire plus ample connaissance avec les petites-filles de mon vieil ami.

« En attendant, ma chère pupille, je vous assure de mon entier dévouement ».

Isabelle, un peu agitée, tend sa lettre à sa sœur.

— Donne-moi la tienne, vite... j'ai hâte de voir ce qu'il te dit...

Le colonel avait à peu près copié les deux missives. Il disait à Isabelle que, sauf avis télégraphique, il suivrait de près sa lettre.

— Pourvu que Georges ne soit pas de retour ! dit Isa crûment.

Véfa forme, *in petto*, le vœu contraire, dans l'espoir qu'il déplairait assez au colonel pour que celui-ci emmenât séance tenante sa pupille au couvent...

Et elles se mettent à attendre le lendemain avec une nouvelle anxiété... L'heure du train sonne... Le colonel arrive, et Georges n'est pas encore là...

Mme Rallière et sa sœur sont à la gare... Elles ont vu le colonel au moment de la mort du général de Dourliac... Il leur paraît exactement le même après quatre ans écoulés : grand, droit, maigre, avec des cheveux blancs coupés en brosse, et une épaisse moustache... Il est en uniforme, quoiqu'il soit depuis longtemps en retraite : mais il a l'air si vert, si jeune, même, que personne ne soupçonnerait cette particularité.

— Madame, je vous offre mes respectueux

hommages... Ma pupille, j'ai le droit de vous embrasser.

— Colonel, s'écrie Isabelle, c'est mal de m'appeler *Madame*... Avez-vous oublié le nom d'Isa?... Et je réclame aussi d'être embrassée...

Personne ne peut être plus séduisant que Mme Rallière. Le colonel, qui a été tout d'abord un peu saisi à la vue de ses cheveux *auburn* et de son chapeau extravagant, s'incline avec une ombre de sourire, et dépose deux baisers respectueux sur les joues légèrement poudrées de la jeune femme.

— J'ai agi avec très peu de cérémonie en venant ainsi vous trouver... Mais j'ai pensé que nous causerions plus efficacement de l'avenir de cette chère enfant... Mon bagage?... Oui, j'ai mes cantines, qui, naturellement, ne me quittent jamais... On ne peut pas savoir... Un incident de frontière suffit pour déterminer de gros événements... En temps de guerre, j'ai le commandement d'une brigade, et les forces peuvent être mobilisées plus rapidement qu'on ne le pense... Cet honneur m'a été accordé parce que j'ai justement commandé une brigade devant l'ennemi... J'étais lieutenant-colonel et je restais, hélas! le plus ancien officier, le brigadier

et le colonel ayant été frappés... Mais je suis là à vous parler de mes affaires... C'est bien, voici mes cantines... Vraiment, je vous encombre! Surtout pour vingt-quatre heures, cela peut sembler exagéré; mais il faut être prêt, et d'ailleurs, l'avouerai-je? je n'ai pas d'autres malles...

Il a de belles vieilles manières polies, une voix un peu rude, mais qu'il s'applique à adoucir... Ils montent dans l'omnibus, et il regarde la campagne.

— Un beau pays, bien choisi pour des manœuvres: mais il paraît que vous n'en aurez pas, cette année... Et ainsi, cette digne Supérieure est morte! Je l'aimais beaucoup; je l'avais connue au temps où elle était la belle, l'élégante Mlle de Dourliac... Nous nous entendions très bien... Les religieuses et les soldats s'entendent généralement... Je me rappelle toujours ce mot touchant de mon ordonnance, qui, blessé à l'épaule et soigné par une Sœur de charité, me disait en pleurant (car les soldats pleurent, ma belle pupille, si invraisemblable que cela vous paraisse) : « Mon colonel, elle est *pire* qu'une mère! »

— Je crois les soldats capables de tout ce qui est beau, bon, héroïque et affectueux,

dit Isabelle avec son plus joli sourire.

Le colonel la regarda avec une sympathie mêlée d'une légère expression de reproche.

— Et cependant, Isabelle, vous avez épousé un civil! Je ne doute pas que je n'aie le plus grand plaisir à faire la connaissance de M. Rallière, et que je ne rende justice aux qualités qui vous ont charmée en lui; mais je ne puis m'empêcher de vous dire que j'ai été un peu surpris de voir une petite-fille de Dourliac sortir de l'armée.

Un pli se creusa sur le front de la jeune femme.

— Il fallait bien sortir d'embarras, colonel... Il n'y avait que des lieutenants pauvres ou mariés dans le régiment.

— Et vous pensez que la pauvreté est le plus grand des maux?

— C'en est un cruel, en tout cas.

— Georges avait demandé Isa à deux reprises, il l'aimait beaucoup, dit Véfa, cherchant à pallier ce que l'aveu de sa sœur avait trop de cru.

— Et elle a recompensé sa constance... D'ailleurs, mon enfant, la question est complexe. A mon avis, un officier ne devrait pas se marier.

Les deux jeunes femmes protestèrent en même temps.

— Comment être toujours prêt, reprit le colonel, quand on a une femme et des enfants, et qu'on peut craindre de ne jamais les revoir?

— Mais, colonel, s'écria Véfa, il faut admettre qu'une femme de soldat est courageuse, qu'elle aime son pays, qu'elle a souci de l'honneur de son mari, et qu'elle ne chercherait pas à le détourner de son devoir!

— Naturellement! Mais par être *prêt*, je ne veux pas dire seulement qu'on n'est pas un tiède, qu'on marche quand le pays appelle... Être prêt, c'est n'avoir pas d'arrière-pensée, pas de regret; c'est avoir le cœur assez libre pour aller au feu, non pas courageusement, mais gaiement, ainsi qu'à une fête; c'est envisager la mort, non pas comme un sacrifice qu'on accepte stoïquement, mais comme l'honneur suprême, contemplé dans une extase de fierté et de bonheur...

Sa voix vibrait, et une flamme rendait la jeunesse à son œil d'un bleu un peu terne.

Mais il reprit tout à coup son ton ordinaire, en disant avec un sourire:

— Voilà pourquoi je ne me suis pas marié.

— Vraiment, colonel, vous n'en avez jamais été tenté?

— Jamais, je puis le dire sincèrement, je n'ai rien aimé autant que la France...

— Et vous n'avez pas regretté, plus tard, de de n'avoir pas une femme pour égayer votre maison, des fils pour perpétuer votre carrière militaire?

Un nuage couvrit le front du colonel, et il soupira.

— Des fils ! Ah ! oui, voilà ce qui plaide contre ma thèse... Des fils qu'on voit grandir, qu'on habille, tout petits, de l'uniforme du Prytanée, dont on voit le visage imberbe ombragé par le *caso* aux couleurs brillantes, qui maintiennent votre nom dans l'annuaire, qui aillent se battre à votre place quand vous êtes trop vieux... Oui, cela c'est un but, une joie... Et cependant....

Sa voix faiblit, et son expression changea tellement, que soudain il eut l'air vieux.

— ... Cependant, on n'est jamais sûr que les fils seront soldats... On les élève pour cela, on leur emplit les oreilles de fanfares et la mémoire de faits d'armes; on leur donne les premiers éléments de stratégie avec des soldats de plomb, on leur apprend l'exercice... Surtout, on leur infuse son ardeur, son enthousiasme ; on leur commande d'aimer la France plus que

leur mère... Et puis... ils ne veulent plus...

Cette fois, sa voix mourut, et ce ne fut qu'au bout de quelques instants qu'il ajouta :

— J'ai vu cela, moi, et je sais le mal que cela fait...

— Mais vous n'êtes pas seul, colonel ? dit Isabelle, voulant le distraire de quelque triste pensée, de ce qu'elle supposait être une sympathie trop vive pour le désappointement d'un compagnon d'armes. Vous avez près de vous une sœur dévouée?

— Sans doute. Elle m'a suivi dans toutes mes garnisons, et nous trouvons une grande jouissance à évoquer ensemble nos vieux souvenirs... La belle avenue, Madame!... Non, je me trompe... Isabelle... J'aime les vieux arbres; il y en a un dans le terrain que j'ai acheté, et quoiqu'il contraste singulièrement, à ce qu'on dit, avec les fleurs et les arbustes de ma sœur, je le respecte, je m'assieds à son ombre, et j'aime à penser qu'il me survivra longtemps, quoiqu'il soit bien ravagé.

— Vous n'habitez donc pas la ville?

— Le faubourg, près du champ de manœuvres... Je n'ai que quelques pas à faire pour aller voir les recrues faire l'exercice... Ils sont mous,

les jeunes soldats ; je le disais hier au capitaine. La race ne progresse pas, et nos ancêtres, les Gaulois, riraient de pitié en voyant leurs fils dégénérés. L'alcoolisme y est, hélas ! pour une grande part, et la bicyclette joue, à notre époque, un rôle néfaste... L'abus en est terrible, fatal... Et puis, il y a la mollesse des habitudes : l'éducation actuelle manque d'austérité... Si vous avez des fils... Je sais que vous êtes mère, mais veuillez excuser mon défaut de mémoire...

— J'ai un fils, colonel, un beau petit homme de deux ans.

— Un homme, vous l'avez bien dit ! Mes voisins les Espagnols sont plus profonds qu'on ne le pense, quand ils donnent ce nom aux enfants encore dans les langes : O hombre ! Eh bien ! ma chère Isabelle, ne le dorlotez pas trop ; que son coucher soit plutôt un peu dur, sa nourriture saine, mais point recherchée, et qu'il fasse un exercice régulier, proportionné à ses forces. Si j'étais écrivain, je voudrais composer un manuel d'éducation qui aurait pour titre : *De la manière de faire un soldat*. Car votre fils renouera, je l'espère, les traditions de famille ? C'est un futur Saint-Cyrien ?

— Il en manifeste les goûts, dit Isabelle en

riant, et nous rangeons ensemble nos minuscules régiments. Mais je ne sais si la carrière militaire serait l'idéal de son père.

— Vraiment ? Il voudrait faire de son fils un banquier, un industriel ?..

Le colonel semblait tout à coup refroidi.

— Mon petit Aymard fera ce qui lui plaira, et soyez sûr, mon bon ami, que s'il a l'âme guerrière, il suivra sa vocation.

— Aymard ! C'est bien à vous de lui avoir donné le nom de mon vieux camarade... Mais je crois que vous avez des visiteurs ; voilà une automobile arrêtée au pied de cette superbe terrasse...

— C'est mon mari, dit Isabelle, désagréablement surprise en apercevant l'auto couleur crème.

— J'en suis charmé ! Je pourrai donc faire sans retard sa connaissance...

Georges se tenait près de la machine avec le chauffeur, qui l'examinait et qui parlait avec animation. Il tourna la tête en entendant l'omnibus. Il avait sa figure des mauvais jours, et il fronça le sourcil en apercevant le pantalon éclatant du colonel. D'ailleurs, il ne fit pas un

pas pour aller aider les deux dames à descendre de voiture.

— Georges ! cria impérieusement Isabelle, je ramène de la gare le colonel Lespy, le tuteur de Geneviève, qui vient nous parler d'affaires...

Georges s'approcha lentement, avec une sorte de répugnance, et salua froidement le colonel.

— Je suis très flatté, Monsieur, que vous m'ayez fait l'honneur de descendre chez moi.

Son ton était glacé, avec un soupçon d'impertinence ; pour qui le connaissait, cela voulait dire : Je me demande pourquoi vous venez ici, alors qu'il y a des auberges dans le pays.

Le colonel, qui avait eu un léger sursaut en s'entendant appeler *Monsieur*, comme un vulgaire civil, parut se demander quel était le véritable sens de cet accueil. Il s'inclina, cependant, avec courtoisie.

— Je croyais que vous étiez chez vous, Monsieur, quand j'ai demandé à Mme Rallière la permission de venir régler avec vous les affaires de tutelle... N'ayant pas reçu de télégramme contremandant mon arrivée, je me suis cru attendu pour quelques heures.

— Fi ! colonel ! s'écria Isabelle. Un camarade de mon grand-père prendra-t-il la peine d'expli-

quer sa venue chez moi! Les amis de ma famille sont chez eux dans cette maison, et mon mari est particulièrement heureux, comme il vous l'a dit, de l'honneur que vous lui faites.

Elle avait parlé d'un ton qui faisait toujours impression sur Georges. Celui-ci fit un effort d'amabilité.

— J'espère, dit-il poliment, que vous ne limiterez pas votre séjour à Belvoir aux quelques heures dont vous venez de parler... L'ouverture de la chasse a lieu dimanche, et si cela vous est agréable, j'ai des réserves assez sérieuses.

— Je vous suis profondément reconnaissant, dit le colonel avec sincérité; mais je suis obligé de repartir demain... Vous avez une bien belle propriété, Monsieur...

— Oui, c'est assez bien... Le pays n'est pas très accidenté, mais la terre y est riche; je suis à portée d'un express, ce qui est indispensable pour mes affaires...

— Je vois que vous avez une avarie à l'auto, dit Isabelle. Nous vous laissons, je vais conduire le colonel à sa chambre avant de le présenter à M. et à Mme Bussart. Venez, je vous prie, colonel.

Le domestique avait descendu les cantines, que Georges regarda avec stupeur.

— Qu'est-ce que c'est que ces caisses noires, à l'air macabre, Isabelle?

— Ce sont les cantines du colonel... N'avez vous jamais vu de cantines?... Firmin, au premier étage, dans la chambre de chêne.

— Mes cantines ne me quittent jamais, expliqua le colonel d'un ton aimable. Il faut toujours être prêt... je commande une brigade en temps de guerre... Un incident de frontière... un ordre soudain de mobilisation... on ne peut pas savoir.

Il salua, et suivit Mme Rallière et sa sœur dans l'escalier.

Véfa aimait déjà ce vieux soldat au cœur chaud et à l'unique passion...

La chambre de chêne était la plus belle de celles qu'Isabelle attribuait aux messieurs, comme étant d'un style plus sobre. Le colonel alla immédiatement à la fenêtre, regarda le soleil, se tourna vers le lit, puis s'adressant à la jeune femme :

— M'est-il permis de demander un petit changement, ma chère Isabelle ?

— Tout ce que vous voudrez, colonel... La chambre ne vous plaît pas? Vous préférez une autre exposition?

— Non, non, c'est parfait... seulement, je voudrais qu'on plaçât le chevet du lit vers l'est... J'ai l'habitude de dormir la tête tournée de ce côté... Il me semble — excusez la faiblesse d'un vieux soldat, — que j'entendrai mieux ainsi, dans mon sommeil, les premières rumeurs, le premier coup de clairon... Et puis, il faut toujours regarder de ce côté-là...

Véfa jeta un regard à sa sœur; si celle-ci avait seulement souri, elle lui en aurait voulu. Mais Isa n'avait nulle envie de sourire; une sorte d'émotion parut sur ses traits, tandis qu'elle donnait un ordre au domestique.

— Vous avez là des armoires, colonel; Firmin y rangera votre bagage, car je ne puis croire que vous me fassiez le chagrin de repartir demain.

— Vraiment, ma chère, je suis attendu chez moi... Je n'en suis pas moins touché de votre aimable accueil. Quant à mon bagage, vous devez savoir que les cantines ne doivent pas être défaites... C'est ma vieille habitude.

— Alors, je vous laisse vous reposer, et j'espère de tout mon cœur que vous vous trouverez bien chez moi.

— Trop bien en vérité, ma chère enfant... Vous m'indiquerez, n'est-ce pas, l'heure à

laquelle votre mari et vous pourrez m'accorder un entretien au sujet des affaires de tutelle?

— Mon mari n'à rien à voir là-dedans, colonel. Il s'agit de déterminer le lieu du séjour de Geneviève, et elle et moi sommes bien plus en mesure de débattre cette question avec vous.

— Je me conformerai à votre volonté; cependant, il me serait odieux de froisser M. Rallière par un manque d'égards apparent.

— Soyez tranquille, j'arrangerai tout cela. Après le déjeuner, nous nous enfermerons dans mon petit salon; je vous ferai faire la connaissance de mon fils, puis nous discuterons les affaires sérieuses... A tout à l'heure... La seconde cloche sonne à midi moins cinq...

CHAPITRE XII

Ce qui frappe, chez le colonel, c'est le contraste de sa passion militaire, de l'ardeur contenue, mais intense, qui le brûle comme un feu intérieur, avec la correction, la politesse, le

calme de ses manières... Il a parfois, dans le regard, quelque chose d'absent; on dirait qu'il écoute toujours, pour saisir quelque rumeur mystérieuse; mais l'idée fixe, consumante, se cache sous un extérieur presque compassé.

— Je l'aime énormément ! dit Véfa, passant son bras sous celui de sa sœur pour descendre l'escalier.

— Charmant ! Un vrai type ! Si tu savais ma joie de voir un uniforme à ma table, Véfa, quoique ce ne soit pas le cher dolman bleu clair de nos chasseurs... Mais j'aime bien tout de même l'infanterie... Alors, c'est convenu, tu monteras chez moi après le déjeuner...

Véfa, qui est une vraie sensitive, a un petit battement de cœur : au coup de midi, Georges entre dans le salon, où le colonel est déjà descendu.

— En uniforme ! Vraiment, Monsieur, vous nous traitez avec trop de cérémonie ! Ici, à la campagne, nous déjeunons en veston.

Le colonel s'incline.

— Je ne porte jamais de vêtements civils, Monsieur, dit-il avec un peu de raideur. J'avais dix ans lorsque je suis entré au Prytanée militaire et depuis, je n'ai jamais quitté l'uniforme,

estimant que c'est un honneur de le porter.

M. Bussart ouvre de grands yeux, et sa femme prend son face-à-main pour mieux voir cet original.

— Ma foi, Monsieur, dit Georges qui s'obstine à ne pas l'appeler *colonel*, ce doit être joliment gênant de ne jamais déposer le harnais... J'ai fait mon service, puisque, par ce temps de damnée démocratie, tout le monde doit en passer par là ; mais du diable si je n'étais pas pressé, quand j'allais en permission, de quitter ma défroque...

Les yeux du colonel commencèrent à lancer des éclairs, Heureusement, à ce moment critique, on annonça le déjeuner.

— Mais n'a-t-il pas déjà l'âge de la retraite? murmura Mme Bussart en prenant le bras de Georges. Alors, comment peut-il garder son uniforme?

— Oh! j'ai entendu dire qu'on le lui tolère parce qu'il a commandé devant l'ennemi, et aussi parce qu'il n'a pas voulu entendre parler de le quitter.

Véfa tremble que le colonel n'entende ces réflexions; mais il est un peu sourd, et Isa lui parle en ce moment.

La conversation, sauf quelques questions polies adressées au nouvel hôte, suit son cours ordinaire, malgré les efforts d'Isabelle pour la rendre plus intéressante. Il y a une dissertation sur la hausse des aciers, une diatribe contre le récent affolement des journaux qui a fait baisser la rente ; puis vient le récit d'un scandale financier, la fuite d'un agent de change, dont Isa, paraît-il, voyait souvent la femme.

Véfa épie à la dérobée l'expression du visage du colonel. Il fait bonne contenance, et répond à Isabelle, qui essaie de l'absorber. Mais, à la manière subite dont il se retourne en entendant certains mots, elle comprend qu'elle aura en lui un allié quand elle lui soumettra son désir de quitter Belvoir.

Elle aurait voulu le voir seul tout d'abord ; mais sa sœur ne la quitta pas Ils montèrent tous trois dans le petit salon où le sort de la jeune fille allait se décider, et le colonel demanda tout à coup à voir le petit Aymard. Je ne sais si ce trait de génie fut tout à fait conscient, mais tandis qu'Isabelle allait elle-même chercher son fils, Véfa dit précipitamment :

— Colonel, vous avez vu mon beau-frère... Vous avez pu constater qu'il m'en veut tellement

qu'il feint d'ignorer ma présence, à moins qu'il ne fasse d'allusions pénibles à ce qu'il appelle ma folie. Et je dépends ici de lui! Comprenez, de grâce, ce que je souffre malgré la bonté de ma sœur!

Il inclina gravement la tête, mais n'eut pas le temps de répondre, car Isa, défiante, se hâtait de revenir.

Aymard était ravissant dans sa robe brodée. Sa mère avait noué un ruban blanc à ses jolies boucles brunes, tout comme si le colonel était en état d'apprécier les frais de toilette faits en son honneur. Il ressemblait à son père, mais l'expression de sa mère animait et transformait de plus en plus son petit visage.

— Bébé, comment salue-t-on son colonel, Monsieur?

Bébé, à qui elle venait de faire la leçon, esquissa, avec une délicieuse gaucherie, le salut militaire. Le colonel lui répondit gravement, puis prit avec précaution la menotte rose qui disparut un instant sous sa grosse moutache. Il était curieux à voir avec ce petit être qui l'intéressait visiblement, mais dont il ne savait pas le langage.

— Là, c'est assez, dit Isabelle, comme Bébé

venait de faire un temps de galop sur le genou du vieil officier. Veux-tu reconduire Aymard, Véfa? Puis nous entamerons le sujet brûlant qui nous angoisse toutes deux...

Véfa non plus ne tarda pas à revenir; mais elle vit immédiatement que sa sœur avait commencé sa plaidoirie.

— Je disais au colonel, mignonne, que ton abri naturel, c'est le toit de ta sœur. Que dirait le monde, si je te laissais partir? Notre ami prendra en considération tout le blâme qui serait jeté sur moi... D'ailleurs, tu mourrais d'ennui au couvent, et, pour achever d'un trait d'exposer mes raisons, j'ajouterai que ton intérêt exige que tu voies le monde. Ce n'est pas dans un cloître qu'un mari viendra te découvrir.

— Isa, dit Véfa, les larmes aux yeux, tu sais combien je t'aime, combien j'aurais été heureuse de vivre auprès de *toi*. Mais tu sais aussi que ton mari ne m'aime pas... beaucoup, qu'il m'en veut de ne pas avoir suivi ses conseils, et que... qu'il me montre son mécontentement d'une manière qui m'est pénible. Je ne peux me résigner à dépendre de quelqu'un qui ne m'aime pas!

— Tu ne dépendrais ni de lui, ni de personne, si le cher colonel t'autorisait à placer ton argent

à plus gros intérêts, dit Isabelle, regardant le tuteur de Véfa.

— Madame... Isabelle... excusez-moi... j'a la plus grande confiance dans les capacités financières de votre mari; mais je ne peux, en conscience, placer autrement que sur l'État ou d'une manière également sûre des fonds dont je suis responsable.

— Eh bien! peu importe. Ma sœur est *chez moi*, et elle montrerait vraiment trop d'orgueil en n'acceptant qu'avec répugnance mon hospitalité.

— Ce n'est pas seulement la *tienne*, Isa. Et quant à la question de mon avenir, je n'éprouve aucun désir de me marier, et j'aurais trop peur de me trouver de nouveau en divergence d'idées avec Georges.

— Quant à cela, ma petite, ce n'est pas à craindre... Tu ne te trouveras probablement jamais plus dans l'alternative de contrarier mon mari ou d'épouser contre ton gré un homme possédant cinq ou six millions, sans compter un chiffre d'affaires considérable.

Le colonel ouvrit de grands yeux.

— Oui, dit Isa, riant et pleurant tout à coup, cette petite folle a refusé un parti extraordinaire,

un rêves de contes de fées... moins le prince Charmant, il est vrai.

— Avez-vous, dans cette circonstance, suffisamment réfléchi et pris conseil, mon enfant? demanda le colonel, regardant sa pupille.

La gravité soudaine de son accent disait clairement : Comment n'ai-je pas été consulté?

— Demandez à Isabelle, colonel, si, en son âme et conscience, elle ne m'approuve pas.

— T'approuver! Je ne devrais pas avouer que tu as bien fait, puisque je te conseillais de dire oui... Cependant, colonel, c'est moi qui avais tort; cet homme n'était vraiment pas digne de cette chérie... Et elle l'a refusé sans même une ombre d'hésitation, en vraie fille de soldat, droite et désintéressée!

Le colonel tendit la main à Véfa, puis regarda la jeune femme d'un air de reproche.

— Vous reconnaissez que cet homme n'était pas digne de votre sœur, et cependant vous plaidiez sa cause, Isabelle!

— C'est un honnête homme, à tout prendre, quoique ses principes financiers ne soient peut-être pas ceux que vous afficheriez, mon ami, si, par une impossible transformation, vous étiez changé en homme d'affaires. Il a une réputation

d'honorabilité, seulement point de principes religieux, ce à quoi Véfa tient par-dessus tout, et...

— Elle a raison, interrompit le colonel. Les meilleurs soldats sont les chrétiens; j'estimais particulièrement nos recrues de Bretagne... Pardon, mon enfant, vous disiez?...

— Qu'il était vulgaire d'esprit et de sentiments.

Le colonel resta silencieux, probablement pour ne pas adresser de reproches à la sœur de Véfa. Il réfléchit quelque temps, puis lui prit affectueusement la main.

— Ma chère Isabelle, dit-il, je vous comprends également. Je reconnais que, au moins pour le moment, le séjour de Geneviève dans la maison de M. Rallière est pénible pour elle, peut-être aussi pour vous... Je reconnais aussi qu'elle se sentirait fort tristement dans un couvent, où elle n'aurait plus l'intérêt des études, ni la société de compagnes de son âge; en outre, elle n'y trouverait point de perspectives d'avenir... En vous écoutant toutes deux, une solution s'est présentée à moi : emmener ma pupille pour quelque temps... ou pour très longtemps, si elle le désire. Tout se calmera ainsi, et nous

verrons à loisir, les uns et les autres, s'il existe une combinaison plus heureuse.

Isabelle resta muette de surprise. Quant à Véfa, des larmes montèrent à ses yeux.

— Vous êtes trop bon, colonel! Ma seule crainte serait de vous gêner, de déranger Mademoiselle votre sœur...

— Ma sœur approuve tout ce que je décide, mon enfant; nous vivons dans une complète union, et elle vous accueillera avec empressement, n'en doutez pas.

— Mais je ne veux ni ne peux me passer de ma sœur! s'écria Mme Rallière, se mettant à pleurer.

Véfa la prit dans ses bras, la raisonna, lui persuada qu'au moins pour un peu de temps ce que proposait le colonel était le parti le meilleur. L'unique raison qui la décida enfin à céder, ce fut la certitude que sa sœur était malheureuse chez elle.

— Quant à votre situation pécuniaire, reprit le colonel après que la jeune fille lui eut exprimé toute sa reconnaissance, elle est très simple, et je tiens à l'établir une fois pour toutes, afin d'apaiser vos scrupules. Vous avez, si ma mémoire est fidèle, neuf cent vingt-sept francs de

rente; j'en remettrai six cents à ma sœur, en votre nom, pour solder votre part des dépenses du ménage... Elle nous fait vivre avec une science domestique si parfaite que ce sera, je vous l'affirme, très suffisant. Le reste sera destiné à votre toilette, à vos colifichets. Sur ce point, ajouta-t-il en souriant, je ne possède guère de compétence; mais si vous manquez de quelques rubans, je ne vous crois pas assez orgueilleuse, quoi qu'en dise Isabelle, pour refuser les petits présents d'une sœur... Je voudrais prendre demain le train du matin; serez-vous prête, ma chère?

— Si tôt! Oh! colonel, vous ne pouvez m'enlever ainsi ma sœur!... Quoi! vous ne voulez pas rester davantage? Mais vous êtes un vrai tyran!

— C'est le rôle des tuteurs, du moins on le dit; j'espère, toutefois, que Geneviève ne me trouvera pas si féroce... Ma chère Isabelle, il m'a toujours été extrêmement cruel de voir pleurer une femme... Ne pouvez-vous penser que l'ami de votre aïeul essaie d'agir pour le mieux? Et maintenant, je voudrais envoyer un télégramme à ma sœur, afin qu'elle prépare notre chambre d'amis... Cette chambre n'a guère été occupée, jusqu'à ce jour, que par de

vieux grognards, et je suppose que l'installation qui leur suffisait ne conviendrait pas à une jeune fille; mais ma sœur est industrieuse, alerte, et j'espère qu'elle arrangera tout à souhait...

Le télégramme que rédigea immédiatement le colonel était ainsi conçu : « Prière préparer chambre pour ma filleule, qui vient résider avec nous. »

CHAPITRE XIII

Véfa ne sut jamais dans quels termes Isabelle avait annoncé son départ à Georges. Elle lui avait probablement fait la leçon, car il s'avança assez poliment vers sa belle-sœur, et lui exprima un regret modéré de la voir partir.

— Je suis fâché, surtout pour Isabelle, que ous quittiez Belvoir, Geneviève. Il faut obéir

à son tuteur, et le vôtre me fait l'effet de mener militairement les affaires... Vous reviendrez nous voir, j'espère...

Il jeta autour de lui un regard sournois pour voir si sa femme n'était pas assez près pour l'entendre, et lança à Geneviève la flèche du Parthe :

— Si, ce que je n'ose espérer pour vous, une autre occasion se présentait de vous marier, je vous conseille de ne pas aller contre les désirs de ce vieux troupier... Vous le trouveriez probablement moins coulant que d'autres, le jour où il lui plairait de se débarrasser de sa tutelle...

Mais c'était là une piqûre d'aiguille auprès du chagrin que causaient à Véfa les pleurs d'Isabelle et ses paroles passionnées.

— Oui, il vaut mieux que tu partes! Je ne suis pas capable de guider une jeune fille, moi qui me suis mariée pour de l'argent, et qui voulais que tu fisses de même! Mais c'était bon de t'avoir; tu me rattachais à ce passé que je regrettais toujours. Avec toi, je pouvais parler de ceux que nous avons aimés, évoquer de chers souvenirs... Oh! c'est mal de me quitter! Tu m'aurais aidée à élever Bébé!... Je suis folle!... Tu étais malheureuse ici... Écris-moi,

du moins !... Et je te promets que Georges te demandera lui-même de revenir.

Et l'heure sonna, et l'omnibus qui avait amené Véfa, pleine de joie et d'espérance, l'emporta, bien différente de ce qu'elle était alors, et ayant au cœur, comme une cruelle épine, la certitude du malheur d'Isabelle.

Mais, après tout, Belvoir ne lui laissait pas rien que de pénibles souvenirs. Si elle y avait acquis une triste et précoce expérience, elle y avait constaté aussi qu'il n'y a pas ici-bas que des hommes d'argent, que des égoïstes occupés de leur bien-être et de leur plaisir. Les jours passés avec le jeune peintre épris de foi et d'idéal l'eussent empêchée de devenir misanthrope... Elle ne pensait plus le revoir, et à cette pensée, son cœur se serrait un peu ; mais elle gardait l'album où il avait consigné, au gré de son caprice, les souvenirs de cette semaine vraiment heureuse...

Seulement, un idéal est parfois dangereux... N'y pense-t-on pas trop, ne l'évoque-t-on pas involontairement, le jour où une honnête prose se présente à un tournant de la vie?...

Le colonel se montra, pendant le voyage, plein de prévenances pour sa pupille. Il lui

acheta à la gare un volume de la *Bibliothèque de Ma Fille* ; il lui apporta du raisin, lui indiqua le coin qu'elle devait prendre pour n'être pas gênée par le soleil. Tout cela fait, il échangea son képi contre un bonnet de police, et se plongea dans la lecture des journaux.

Alors, Véfa commença à songer à sa situation.

Dans sa hâte, hélas! légitime de quitter une maison dont le maître ne la tolérait qu'impatiemment, elle ne s'était guère préoccupée de ce que pourrait être sa vie nouvelle. La proposition, ou plutôt la décision de son tuteur l'avait prise à l'improviste, et elle n'avait pas eu le temps de réfléchir à ce qu'elle représentait pour elle. Maintenant, dans le silence du wagon où ils étaient seuls, et avec l'espèce d'activité que le mouvement physique communique parfois au cerveau, elle cherchait à se représenter la maison du colonel, la figure de sa sœur, et surtout l'impression que sa venue causerait à une vieille fille paisible, uniquement occupée de son frère. A vrai dire, elle ne considérait pas cette étape comme devant se prolonger très longtemps. Le couvent s'offrait toujours à elle comme un port de refuge; une chambre de pensionnaire, si exiguë qu'elle fût, serait un chez elle, et elle

ne répugnait nullement à l'idée de consacrer quelques heures de sa journée aux petites élèves, si, à ce prix, elle pouvait acquérir une complète indépendance. Cette pensée la calma, car à mesure qu'elle se rapprochait de Lancran, qui était leur destination, elle commençait à devenir nerveuse.

Isabelle avait fait garnir un panier de viandes froides, de fruits et pâtisseries. Ils firent une dînette qui parut plaire au colonel. Il était, avec Véfa, d'une bonté et d'une politesse exquises; seulement, il ne savait trop que lui dire, et en surprenant ses yeux bleus attachés sur elle avec une expression pensive, peut-être un peu embarrassée, elle s'imagina qu'il était étonné de sa propre initiative, et troublé d'amener à sa sœur, dans leur paisible ménage, une jeune fille dont, après tout, il ne savait rien, ni les idées, ni les goûts, ni les habitudes. Il était possible, d'ailleurs, qu'il redoutât secrètement l'accueil de sa sœur. Il n'eût pas été le premier soldat qui, brave jusqu'à la folie sur le champ de bataille, battît en retraite devant les sourcils froncés d'une femme. Il se pouvait que Mlle Lespy fût une personne autoritaire, jalouse de ses droits, et habituée à faire marcher le bon colo-

nel comme un simple soldat... Hélas! Véfa était-elle destinée à apporter la discorde partout où elle arrivait?... Ce qui la rassurait, encore une fois, c'était la certitude d'obtenir aisément son retour au couvent.

Le crépuscule étendit ses brumes sur la campagne. La brise du soir rafraîchissait un peu l'air brûlant. Il n'y avait plus autour du train que des ombres noires, que dissipait un instant la lumière de la locomotive, et qui se reformaient, plus compactes, en arrière, tandis que le ciel se piquetait d'étoiles...

On arrivait... Une gare encombrée, parce que Lancran est un embranchement important... Des lueurs blafardes, des interpellations bruyantes, le va-et-vient des porteurs se faisant place brutalement, des voix de femmes timbrées d'un accent méridional sonore, tout cela étourdissait un peu Véfa. Le colonel la pria de le suivre, et lui fraya un passage à travers cette multitude. On s'écartait volontiers, d'ailleurs, pour le laisser passer... Un général en tenue, qui était dans l'intérieur de la gare avec son aide de camp, le salua le premier...

Il mena la jeune fille à un omnibus qui faisait le service de la ville, lui demanda d'attendre

quelques instants, et courut s'occuper des malles et des cantines.

Véfa essaya de distinguer ce qui l'entourait. Elle entrevit des maisons noires et hautes, quelques arbres, des rues qui s'enfuyaient, et dont de rares becs de gaz traçaient la direction tortueuse; mais tout cela était vague, et le sentiment de l'inconnu lui revint, plus pénible que jamais.

— Me voici, mon enfant... J'espère que vous n'êtes pas trop fatiguée?... Ne vous étonnez pas si ma sœur n'est pas venue au-devant de vous; elle n'aime pas à sortir seule, à cette heure. Je pense qu'elle vous aura préparé des rafraîchissements... Le trajet n'est pas long, heureusement, car le pavage de nos rues ressemble plutôt au lit de nos gaves... Au coin de cette place, que nous contournons, nous prenons la rue qui mène dans notre tranquille faubourg... Pouvez-vous, en vous penchant, apercevoir la masse des arbres d'un square? Ma maison y touche presque...

L'omnibus s'arrête, et le colonel la fait descendre... Ils sont devant une grille basse qui ferme un parterre, et au fond, une petite maison gaiement éclairée, sa porte et ses fenêtres

grandes ouvertes. Véfa entend des pas pressés sur le sable. Une servante paraît, portant une lanterne, et, sur le seuil de la maison, la jeune fille aperçoit une mince silhouette, ressortant sur la lumière du vestibule...

Une odeur de jasmin remplit le parterre. Le colonel lui fait contourner une pelouse minuscule, et elle se trouve en face de Mlle Lespy qui, malgré la chaleur de cette belle soirée, ramène une mantille de dentelle noire autour de sa figure blanche et délicate.

— Soyez mille fois la bienvenue, mon enfant! Voulez-vous m'embrasser?

Elle a une voix argentine, extraordinairement jeune, que l'accent du midi timbre assez légèrement pour la garder harmonieuse. Le cœur de Véfa se réchauffe soudain, et elle appuie ses lèvres sur les joues très finement, très légèrement ridées, qui gardent encore cette fraîcheur d'arrière-saison, si rare, mais si agréable à voir chez une vieille femme.

Mlle Lespy lui prit la main et l'entraîna dans le salon. Alors, leurs yeux se rencontrèrent, et elles s'examinèrent l'une l'autre avec un vif intérêt.

Quelle apparition inattendue c'était pour

Véfa! Elle s'était imaginé, sans aucune raison, d'ailleurs, que la sœur du colonel, à qui il contait ses histoires de bivouac, avec qui il échangeait ses souvenirs de garnison, était grande et maigre comme lui, une espèce de virago ou de vivandière. Lui-même, ne se l'était-elle pas représenté, l'ayant si peu connu, comme un vieux grognard jurant volontiers, parlant haut et faisant marcher son monde au commandement, comme un régiment? Or, elle avait devant elle une toute petite femme mignonne, toute blanche et un peu rosée sous une masse neigeuse de petites boucles soignées, avec des yeux bleus si bons qu'elle ne pouvait se lasser de les regarder, d'autant plus qu'ils lui rappelaient je ne sais quelle vague réminiscence qu'elle ne pouvait pas définir, mais qui était certainement bien réelle. Mlle Lespy portait un joli peignoir gris, garni de dentelles, des bagues, et une longue chaîne soutenant son face à main.

Le salon lui ressemblait; mais, en revanche, il différait absolument de ce que Véfa se serait attendue à trouver dans la maison de son tuteur. Il y avait de petits fauteuils Louis XVI, couverts en tapisserie du temps, un bonheur

du jour en bois de rose avec un marbre gris, des potiches chinoises, une glace ancienne encadrée de bois sculpté, des rideaux de soie vert d'eau, ternis, mais encore élegants et doux au regard, et une quantité de bibelots, de petits ouvrages, de vases de fleurs, qui indiquaient les goûts très féminins de la maîtresse de la maison.

Mais, comme contraste, une baie sans porte, drapée de soie vert d'eau, s'ouvrait dans la pièce voisine, très éclairée, qui était le domaine du colonel. Là régnait une austérité toute militaire.

Un lourd bureau de chêne, deux ou trois fauteuils de cuir gaufré, très anciens, une bibliothèque grillée, et des panoplies disposées sur les murs en composaient l'ameublement.

Une lampe à abat-jour rose éclairait le salon de Mlle Lespy. Ses yeux devinrent encore plus doux, si c'était possible, après avoir regardé Véfa attentivement, et elle l'entraîna jusqu'à l'un de ses petits fauteuils.

— Mon frère pensait souvent à sa pupille, ma chère... Il regrettait de ne pas mieux connaître la petite-fille de son vieil ami... Vous m'expliquerez tout à l'heure à quelles heureuses chances nous devons le plaisir de vous voir chez

nous... Il faut d'abord prendre un peu de sirop... Je le fais moi-même, c'est du vinaigre framboisé...

Sur une petite table, un plateau avait été, à l'intention de la jeune fille, chargé de sirop et de gâteaux. L'impression qu'elle ressentait était si bonne, si inattendue, qu'elle se sentait revivre, et retrouvait tout à coup l'appétit de ses dix-huit ans. Elle fit honneur à cette collation, à la grande joie de Mlle Lespy, qui frappait l'une contre l'autre ses petites mains blanches et flétries. Pendant ce temps, le colonel racontait en quelques mots la situation pénible dénouée par ce qu'il appelait son coup d'État.

Leur manière d'être, vis-à-vis l'un de l'autre, était à la fois originale et attendrissante. Ils échangeaient évidemment une tendresse également nuancée d'admiration, avec cette différence que la sœur laissait voir pour son frère un respect et une vénération sans bornes, tandis que lui ressentait pour elle un sentiment protecteur, mélangé de l'espèce de crainte qu'on a vis-à-vis d'un objet à la fois précieux et très fragile.

Ils se ressemblaient aussi peu que possible,

sauf les yeux. Et maintenant, ceux du colonel éveillaient aussi chez Véfa cette impression familière qu'elle ne pouvait cependant identifier avec aucun souvenir précis. Ainsi placés l'un près de l'autre, ils offraient le même contraste que ces deux chambres voisines, l'une mignarde et élégante, l'autre solide et sévère...

— Cette enfant est lasse, dit tout à coup Mlle Lespy, dont le regard ne quittait guère la jeune fille.

— Vraiment? Une journée de chemin de fer n'est cependant pas une grosse fatigue à son âge, répliqua gaiement le colonel.

— C'est vrai ; mais vous m'avez laissé entendre qu'elle a passé récemment par des émotions et des luttes morales qui éprouvent davantage les personnes jeunes...

Ils ne se tutoyaient pas; c'était une de leurs singularités; mais ce détail ajoutait un trait plus accentué au respect qu'ils se portaient dans des nuances diverses.

— Alors, ma sœur, il faut la conduire à sa chambre... J'espère, mon enfant, que votre première nuit sous le toit du plus vieil ami de votre aïeul sera heureuse et paisible...

Il effleura paternellement la joue de Véfa de

sa grosse moustache, et elle suivit dans l'escalier étroit et propret la vieille demoiselle qui trottinait gentiment, rappelant vaguement une souris blanche.

Elle n'avait pas eu ving'-quatre heures pour ses préparatifs; cependant, elle avait fait des prodiges d'activité. Elle avait arrangé la chambre de Véfa à la mode de sa jeunesse, comme elle l'eût aimée à vingt ans. D'ailleurs, soit dit en passant, j'ai toujours trouvé absurde d'introduire la tyrannie de la mode dans les habitudes... Véfa était naturellement indépendante, pas du tout esclave de cette mode tyrannique que lui avaient peut-être fait prendre en antipathie les recherches excessives des hôtes de Belvoir. Elle aima sans fausse honte son vieux petit lit à bateau, son papier à dessins bleus, et ses rideaux de mousseline rattachés par des rubans, parce que tout cela avait un air honnête de tradition, et s'harmonisait dans un arrangement heureux. Nulle attention ne passa inaperçue pour elle, ni les roses blanches baignant dans un cristal, ni le cahier de papier mauve placé près de la vieille petite écritoire en faïence, ni les statuettes de Saxe qui ornaient la cheminée, ni surtout la Vierge en

biscuit et la petite coquille munie d'eau bénite et surmontée d'un ange aux ailes déployées...

Quand Mlle Lespy l'embrassa en lui souhaitant le bonsoir, elle éprouva l'impression d'un baiser maternel... Et lorsqu'elle fut couchée, à demi endormie, et que, sa porte s'ouvrant doucement, elle la vit revenir sur la pointe des pieds, elle se garda de rien dire, pour avoir la joie inconnue d'être l'objet d'attentions si douces et si puériles... Mlle Lespy vérifia la fermeture de la fenêtre, emporta sans bruit les roses trop parfumées dans le cabinet de toilette voisin, puis borda le lit avec des précautions infinies...

Alors, Véfa n'y tint plus, et, l'entourant de ses bras, elle pleura d'attendrissement et de reconnaissance.

CHAPITRE XIV

En dépit de la tranquillité de cette maison, Véfa eut un sommeil agité, comme imprégné de l'étonnant changement qui s'était fait dans sa vie. Mais elle s'éveilla tôt, si tôt que, sur la

route qu'elle voyait au-delà du parterre, il n'y avait aucun bruit, aucun passant.

Le parterre était soigné, les fleurs alignées avec symétrie, les corbeilles enserrées de petites bordures de lobélias, ou de ces fleurettes sveltes et délicates que le peuple nomme « désespoir du peintre ». Dans l'angle, près du mur, se trouvait l'arbre dont avait parlé le colonel, un vieil orme tordu, oublié là on ne sait comment, lors des terrassements. Une partie de ses branches avait disparu; un grand rameau, mort depuis peu, demeurait au milieu, agitant à la brise ses feuilles couleur d'or brun, qui avaient un petit grésillement sec en se heurtant, et qui commençaient d'ailleurs à joncher le sol. Le tronc épais, tout couvert de mousses grisâtres, avait des cavités si profondes, qu'on eût dit qu'il n'en demeurait qu'une épaisse écorce. Et cependant, il gardait une ramure assez vivace pour abriter un peuple d'oiseaux qui, en ce moment, saluaient bruyamment le lever du soleil... A son ombre étaient placés un fauteuil de jardin et une petite table rustique... Il offrait vraiment un contraste singulier avec les bosquets de rosiers et les rangées de géraniums de Mlle Lespy.

Le temps s'annonçait splendide. Le ciel était pur, avec de petits nuages floconneux qui ne semblaient avoir d'autre raison d'être que d'en faire ressortir l'azur. Le soleil montait, éclatant, les feuilles gardaient des traces de rosée. Bientôt, quelques charrettes de maraîchers commencèrent à apparaître, traînées par des ânes et conduites par des femmes brunes, au regard vif, dont la tête était couverte d'un mouchoir Puis la porte de la maison s'ouvrit, et Mlle Lespy apparut, avec un chapeau rond et un mantelet. Elle portait un livre, et se rendait évidemment à une chapelle voisine, dont la cloche avait commencé à tinter. Malgré l'heure matinale, elle était soigneusement habillée, et ses petites boucles blanches moussaient sur son front avec le même art que la veille.

Les habitudes de la maison se révélaient peu à peu à Véfa... Un homme d'âge moyen, coiffé d'un bonnet de police, poussa la porte extérieure, entra comme un habitué, puis ressortit, ayant échangé son veston contre un tablier, et portant sur son bras le pantalon rouge et la tunique du colonel, qu'il se mit en devoir de brosser au grand air. Enfin, le colonel lui-même descendit, toujours en tenue, se promena les

mains derrière le dos, examina quelques roses, coupa celles qui étaient fanées, et échangea quelques remarques sur le temps avec le domestique, qu'il tutoyait, et qui, c'était aisé à comprendre, était un ancien ordonnance.

Véfa s'habilla promptement, fit sa prière, remerciant Dieu avec ferveur de ce nouvel asile, et le suppliant de veiller sur Isabelle; puis elle attendit avec impatience le retour de Mlle Lespy.

Une teinte rose plus accentuée couvrait les joues de la vieille demoiselle, quand elle rentra de son excursion matinale. Son premier regard fut pour la fenêtre de Véfa, et un joli sourire lui rendit la jeunesse qu'elle n'avait pas perdue tout à fait.

— Déjà levée! Descendez vite, mignonne, le déjeuner vous attend.

Elle reçut la jeune fille au pied de l'escalier, et, l'ayant embrassée comme une vieille connaissance, la fit entrer dans une salle à manger assez étroite, meublée à l'ancienne mode, où des tasses étaient rangées sur la nappe bien blanche.

Elle fit un signe à la servante, qui lui prit des mains son mantelet et son chapeau.

— Prévenez le colonel, s'il vous plaît, et servez le déjeuner.

Comme une petite fée domestique, elle commença à disposer des tartines, puis elle versa dans la tasse de Véfa du chocolat qui moussait, et dans celle du colonel du café noir.

Quel délicieux déjeuner elle fit entre eux!... Elle avait décidément des instincts modestes, cette petite Véfa, car les meubles sans style de son tuteur semblaient lui composer un cadre plus familier et plus attrayant que les grands buffets laqués, chargés d'argenterie, de la vaste salle à manger de Belvoir...

Mais aussi, ce frère et cette sœur avaient l'air si heureux de la voir! Elle était un événement dans leur vie paisible et monotone, mais un événement joyeux... Elle apportait une note de jeunesse qui leur donnait une impression attendrie; et, chose vraiment singulière, ils rendaient à cette enfant, tous vieux qu'ils étaient, sa véritable atmosphère...

On lui montra la maison, les fleurs, la cour, où une demi-douzaine de poules gloussaient dans un poulailler construit par l'ordonnance. Puis le colonel dit :

— Je vais à l'exercice...

Il prit ses gants, serra la main de Véfa et celle de sa sœur, et s'en alla très droit, très jeune,

vers ce qui l'intéressait plus que tout au monde.

— Ma chère, dit Mlle Lespy, je n'ai plus, depuis longtemps, le plaisir d'exercer l'hospitalité; mais je me souviens de la manière dont je l'envisageais jadis pour moi et pour les autres. Vous êtes chez vous, absolument libre de faire ce qui vous plaît; je serai heureuse chaque fois que vous m'exprimerez un désir... Quand mon frère reviendra de l'exercice, il vous fera faire un tour en ville... C'est aujourd'hui mon jour; je ne pourrai sortir tantôt, et il faut que, ce matin, je me livre à mes petites manies...

— Si je pouvais vous aider en quelque chose?

— Vous aimeriez peut-être à arranger les fleurs? Prenez cette corbeille, ma chère, je vais couper des roses... Ici, nous en avons toute l'année.

Elle ouvrit un placard dans l'antichambre qu'encombraient, par parenthèse, les cantines du colonel, et y prit un sécateur et une paire de vieux gants dans lesquels elle enfonça ses petites mains. Véfa la suivit à travers les allées. Couper une rose était pour elle toute une petite affaire; il fallait qu'elle fût suffisamment épanouie, pas trop, cependant; elle ne devait pas avoir de boutons; enfin, il fallait grouper des échantillons

des différentes espèces. Sa récolte achevée, elle y joignit des brins de jasmin, des rameaux de tamaris, et, non sans une certaine inquiétude, elle confia à Véfa le soin d'en garnir une demi-douzaine de vases et de porte-bouquets de différentes grandeurs.

A son grand soulagement, elle vit promptement que la jeune fille, qu'elle suivait de l'œil, s'en tirait à son gré. Elles étaient en ce moment installées dans une sorte d'office, où se trouvait une grande table ; sans ôter ses gants, elle sortit un instant, et revint, portant dans ses bras deux revolvers et deux épées, qu'elle se mit en devoir de frotter avec un linge gras, puis une peau de daim.

— Ceci n'est pas précisément ma besogne, comme vous le pensez, dit-elle en riant. Mais j'ai dû envoyer l'ordonnance en ville, et c'est le jour du nettoyage ; mon frère serait malheureux, s'il vient tantôt des officiers, de voir ses panoplies ternes.

Véfa offrit de l'aider. Mlle Lespy était très adroite, et c'était piquant de voir cette vieille petite femme délicate manier ces armes, se vouer par tendresse fraternelle à une occupation si peu faite pour elle

— Comme j'aime déjà votre frère! dit Véfa d'un ton sincère.

Mlle Lespy leva sur elle des yeux ravis dont, une fois de plus, l'expression parut familière à la jeune fille.

— On ne l'aimera jamais trop, on ne lui rendra jamais assez justice, mon enfant... Il est trop modeste pour aimer à parler de lui; mais je tâcherai qu'il vous conte ses souvenirs militaires... Il s'est conduit en héros.

— Et comment, avec ses états de service, dont mon grand-père parlait toujours, n'a-t-il pas été fait général?

L'expression qui attrista soudain le visage de Mlle Lespy révéla à Véfa qu'elle avait touché un point sensible.

— Comment? Oh! c'est bien simple : il n'a jamais rien voulu demander. Et vous comprenez que lorsqu'un si grand nombre d'officiers font, avec raison d'ailleurs, valoir des titres légitimes, on est trop heureux de les satisfaire au détriment d'un homme qui ne réclame rien... Il pense, lui, que l'honneur d'être officier est une récompense déjà suffisante, à laquelle vient encore ajouter la satisfaction d'avoir fait son devoir... Cela semble incroyable, mais je vous

affirme qu'il aimait mieux voir ses camarades décrocher les étoiles.

— Cela ne paraît pas incroyable quand on l'a vu de près... Il a dû souffrir, quand il a atteint l'âge de la retraite.

— S'il a souffert! J'ai cru qu'il en mourrait. Il avait l'air d'une âme en peine lorsqu'il se traînait, oisif, dans les rues, pour voir passer son régiment... S'il avait dû quitter l'uniforme, il n'y aurait certainement pas survécu... Puis, peu à peu, il a pris l'habitude d'aller à l'exercice, de passer une ou deux heures au cercle militaire... Il compulse des notes, il revit le passé; il se tient au courant des nouveaux règlements, des armes nouvelles; il garde l'annuaire à jour, il lit tout ce qui s'écrit sur l'armée, les tirs, les manœuvres en campagne, que sais-je!... Il vit aussi d'avenir...

— Il n'a pas eu de difficultés pour garder son uniforme? dit Véfa en souriant.

— Cela, je vous le répète, c'eût été au-dessus de ses forces... Mon enfant, j'ai dix ans de moins que lui... Quand je suis née, il entrait au Prytanée... je ne l'ai jamais vu en vêtements civils, jamais, entendez-vous?... Et si j'ai la douleur de lui survivre...

Deux larmes montèrent à ses yeux, et elle déposa un instant l'épée qu'elle frottait, une épée d'honneur offerte par les officiers de son ancien régiment...

— Si je lui survis, ce que je *dois* désirer, parce qu'il ne pourrait pas vivre sans moi, la dernière vision que j'aurai de lui, dans son cercueil, ce sera cet uniforme dans lequel, dit-il, il veut répondre à l'appel du grand Chef de là-haut...

Elle surmonta son émotion en voyant que Véfa aussi avait les yeux humides, et reprit plus gaiement :

— Cela n'a pas marché sans difficultés. Le général le rencontra un jour, quelque temps après sa mise à la retraite, et lui exprima son étonnement de le voir conserver un uniforme qu'il n'avait plus le droit de porter. « Plus le droit de porter! répéta mon frère ; ne l'ai-je pas acquis, ce droit, en vivant ma vie entière sans jamais le quitter? N'est-elle pas à moi, ne l'ai-je pas, à la lettre, payée de mon sang, cette tunique qui, à Bezonville, a été traversée de deux balles? Mon général, j'aimerais mieux mourir, — enseveli dans mon uniforme, — que de porter d'autres vêtements ». Le général embarrassé, en a réferé au divisionnaire; celui-ci a proba-

blement jugé le cas exceptionnel, d'autant qu'il y a eu dans la carrière de mon frère des circonstances qui lui font une situation particulière... Vous savez peut-être qu'en temps de guerre, il commanderait une brigade de territoriale... Et depuis, personne ne l'a jamais tourmenté.

Véfa avait envie de pleurer et de sourire à la fois. Elle aimait déjà, aussi, la sœur fidèle, qui était comme le reflet gracieux de cette figure de soldat.

— Et vous ne l'avez jamais quitté? demanda-t-elle, cherchant à pénétrer plus avant dans cette âme de vieille fille.

— Jamais! répondit Mlle Lespy avec orgueil. Mon frère a des idées très arrêtées sur le mariage, en ce qui concerne les officiers; on peut les trouver exagérées, et je crois vraiment qu'elles le sont pour les autres. Mais, dans son cœur à lui, il n'y avait pas de place pour une autre passion... Cependant, ce cœur est tendre, personne ne le sait mieux que moi. Il aurait souffert de l'isolement, si je m'étais séparée de lui.

— Alors, vous avez sacrifié votre bonheur au sien?

— Je n'ai rien sacrifié, je n'ai eu aucun mé-

rite; je n'ai fait que suivre la pente de mon affection.

— C'est beau, une telle union! Vivre de longues années sans nuages, sans ombres!

Mlle Lespy parut éprouver un léger malaise.

— Oh! certes, nous sommes profondément unis, dit-elle, quoique, en une circonstance, nous n'ayons pas pensé de même... Ce jour-là, j'ai compris que les meilleurs d'entre nous peuvent errer, et que les vertus les plus hautes sont, plus que les autres peut-être, capables d'exagération...

Elle avait paru plutôt se parler à elle-même que s'adresser à Véfa. Tout à coup, elle tressaillit, et regarda la jeune fille avec inquiétude :

— Je divague, enfant. J'aime à penser que je n'ai rien dit qui puisse atteindre votre sympathie pour mon cher frère? Plus vous le connaîtrez, plus vous constaterez combien il en est digne!

Un peu plus tard, Véfa visita la ville, pilotée par son tuteur.

Ils longèrent le Cours où, à cette heure, des officiers flânaient. Naturellement, la jeune fille eut sa part très large des saluts empressés qu'ils prodiguaient au colonel. Une jolie personne inconnue, très élégante, survenant tout à coup

dans cette ville de province, c'était un événement, et plus d'un lieutenant se rappela justement que c'était le jour de Mlle Lespy, et qu'on pourrait rencontrer chez elle et voir de plus près cette nouvelle venue à l'aspect très distingué et très sympathique.

Véfa entra dans la vieille église romane dont les briques avaient pris, au soleil de tant de siècles, ces tons roux merveilleusement chauds qui déconcertent tous les peintres. Elle admira les curieux chapiteaux des piliers frustes, trouvant que leurs ciselures fantastiques lui rappelaient les sculptures et les bas-reliefs assyriens entrevus au Louvre, lors de son unique voyage à Paris. Elle descendit l'escalier usé de la crypte, qui datait, disait-on, du second siècle, et dont la voûte surbaissée avait abrité les premiers chrétiens de ces régions. Puis le colonel la ramena à la lumière du jour, et la conduisit dans la grande rue où se trouvaient les magasins.

Lancran ressemblait à toutes les villes du Midi, — animée dans un unique quartier, silencieuse comme la tombe dans les rues aristocratiques où l'herbe poussait entre deux rangées d'hôtels délabrés, — encore plus triste dans les ruelles pauvres où les façades s'effritaient, où

les toits de tuile offraient à l'œil des crevasses sans nombre. Le soleil, toutefois, rachetait ces laideurs, et pour qui était doué de quelque sentiment artistique, le ton des briques et la patine des pierres devenaient pittoresques sous cette lumière ruisselante, et avec le fond d'azur intense, poussé presque jusqu'à l'indigo, qui recouvrait la ville comme une immense coupole.

Le déjeuner fut agréable. Le colonel redisait à sa sœur tous les racontars militaires qui, à la vérité, se rapportaient à des gens inconnus de Véfa, mais qui la ramenaient dans un milieu et un courant d'idées qu'elle aimait.

Ils s'assirent sous le grand orme brisé. Mlle Lespy bourrait de ses petits doigts délicats la pipe de son frère, et s'intéressait entre temps aux piétons qui passaient sur la route. Puis elle déclara qu'il était temps de s'habiller, et pria Véfa de se faire belle, le bruit de son arrivée devant certainement attirer des visiteurs.

— Et j'ai encore quelque chose à vous demander, ajouta-t-elle de sa jolie voix argentine. C'est bien froid de m'appeler *Mademoiselle*. Voulez-vous dire : ma tante, tante Chloé?

Véfa l'embrassa pour toute réponse.

Chloé! Ce vieux nom d'un autre siècle seyait à ses grâces surannées et à ses innocentes recherches... Elle avait une manière de le prononcer qui le rendait joli, qui en laissait échapper comme des bouffées de jeunesse, des parfums de souvenirs. Et la voix du colonel s'adoucissait pour le dire.

Le jour de Mlle Lespy était très suivi. C'était, pour les officiers, une tradition scrupuleusement gardée de faire visite au colonel et à sa sœur. Ce jour-là, elle eut toute la ville, et Véfa y était pour quelque chose. La femme du général elle-même, qui était cependant venue le vendredi précédent, voulut voir la pupille du colonel.

Véfa reprenait donc pied dans un milieu militaire. Elle y rentrait comme chez elle, elle s'y sentait droit de cité. Tante Chloé avait soin de faire allusion à ses origines ; en la présentant, elle parlait de son grand-père : « Mlle de Dourliac, la petite-fille du regretté général... » Ou : « La pupille de mon frère... Son grand-père, le général de Dourliac était l'intime ami du colonel... »

Véfa éprouvait un bien-être moral indicible à se retrouver dans son ancienne atmosphère. Il y avait cependant des ombres, des notes discor-

dantes... Ce long défilé révélait des jalousies de femmes, des rancunes de camarades chez certains, des habitudes de commérage, de dénigrement. Mais sur ces misères planait une certaine grandeur. On sentait l'amour du métier, du noble métier, l'amour de la France, l'attachement aux belles idées, à ce qui est juste, droit, élevé. Ces mères de famille s'occupaient presque toutes de l'éducation de leurs enfants ; elles ne vivaient pas pour le plaisir et la toilette ; cependant, chez les plus pauvres il y avait un souci de garder les apparences, non par une sotte vanité, mais par respect pour la situation, pour les galons du mari...

Vers cinq heures, le colonel entra dans le salon. Si au-dessus de certaines petites faiblesses qu'il pût être, Véfa pensa qu'il se trouvait flatté de l'empressement qu'on témoignait à sa sœur. Elle se rendit encore mieux compte de la situation très spéciale qu'il occupait dans la ville... Il inspirait un respect légèrement attendri, qui n'excluait pas, toutefois, un peu d'amusement. On souriait discrètement de ses exagérations, mais on sentait ce qu'elles avaient de touchant, et l'on admirait le sentiment dont elles émanaient. Il était à Lancran une sorte de person-

nalité, et même les jeunes officiers rieurs, qui se permettaient une plaisanterie sur son compte, se montraient pleins d'égards pour lui...

CHAPITRE XV

... La vie de Véfa s'organise tout naturellement, et elle se rend compte, maintenant, de la manière dont elle s'écoulera d'ici à de longues années.

Son tuteur l'intéresse de plus en plus, et lui inspire une affection toujours plus vive. C'est décidément une figure antique... Il est intransigeant : c'est l'homme d'une idée. La perte de l'Alsace lui a déchiré le cœur, et la plaie reste aussi fraîche qu'au premier jour. Quand de jeunes officiers parlent d'un rapprochement possible, dans l'avenir, avec le peuple allemand, il s'emporte, ses yeux lancent des éclairs, et il se refuse à discuter même un semblable sujet.

— Mais, mon colonel, nous n'avons pas vu la guerre, nous, lui a dit un jour un sous-lieutenant très audacieux. Nous n'avons pas souffert comme vous... Et, après tout, les Français en ont fait autant, en Allemagne!

— Je n'admets ni raisonnements, ni comparaisons quand le patriotisme est en jeu, Monsieur! J'ai fait la guerre, moi! J'ai vu la France démembrée, et si je tiens à la vie, c'est dans l'espoir de voir la revanche! Je prête l'oreille au coup de canon qui l'annoncera, lieutenant! Mon lit de camp est tourné vers l'Est! Mes cantines sont prêtes... Et si mon pays ne doit pas se lever tout entier pour reconquérir les provinces qu'on lui a arrachées, je demande à mourir avant d'avoir bu cette honte!

Il n'aime pas à rencontrer les officiers en tenue civile. Lui est si correct, que Véfa ne lui a jamais vu ni un veston d'appartement, ni une paire de pantoufles... Il ne lit que des livres militaires; il étudie des cartes; il annote des plans; toutes ses facultés sont tendues vers l'événement possible qui le rappellerait sous les drapeaux... Je me trompe : il a un livre de chevet qui étonnerait certaines gens : les *Exercices de saint Ignace*. Si ascétique que soit cet ouvrage, il le

comprend, le goûte et l'admire profondément. « C'est, explique-t-il à Véfa, de la vraie stratégie spirituelle, tracée par un vrai soldat. Soldat! Oh ! il l'est toujours resté, le héros du siège de Pampelune! Ses religieux s'appellent une compagnie, et leur chef un général... Ceux qui critiquent leur discipline et ont toujours à la bouche, pour se moquer, le *perinde ac cadaver*, ce sont les mêmes qui haïssent l'armée et la désagrègent... Voyez-vous, ma chère Geneviève, toutes les grandes choses marchent ensemble et s'harmonisent, et elles ont en commun l'honneur des haines, des jalousies, des attaques de la démagogie... »

La démagogie ! C'est la bête noire du colonel. Échappé d'Allemagne, il a vu la Commune... D'ailleurs, son bilan politique se réduit à l'amour de l'ordre et d'une juste autorité. Il serait de préférence bonapartiste, parce que le rayonnement du premier empire mit une lueur sur sa jeunesse,

Il n'impose à personne ses souvenirs personnels; il s'en nourrit silencieusement, il en rêve, il en vit. Mais lorsqu'il s'aperçoit qu'on s'y intéresse, il éprouve une jouissance à les narrer. Et Véfa y prend une sorte de plaisir poignant, car

les épisodes de la guerre sont si vivants dans sa mémoire, qu'il a, en les évoquant, une éloquence simple et nerveuse extraordinairement émouvante.

Et Chloé aime la jeune fille pour le sentiment que lui inspire son frère, comme lui sait gré à sa pupille d'aimer sa sœur.

Tante Chloé! Elle est délicieuse. C'est inouï ce qu'elle a conservé de jeunesse... On dirait que d'avoir été sans cesse occupée d'un autre, de n'avoir pas vécu de sa vie propre, l'a vraiment empêchée de vieillir... Elle fait penser à ces parfums de rose sèche qu'exhalent, après des années, les coffrets fanés et les tiroirs de nos grand'mères, parfums aussi pénétrants qu'au premier jour... Elle ne possède peut-être pas de facultés transcendantes, mais elle a un doux esprit féminin, un charme gardé sous ses cheveux blancs, une tendresse de cœur toujours chaude.

Véfa prête son attention à ses petites histoires, lui enseigne des ouvrages nouveaux, lui joue de suaves andante de Mozart, son compositeur favori, et devient sa rivale dans les sympathies de la chatte blanche, à qui elle a fait présent d'un ruban rouge... Car il ne faudrait pas, dans la description de cet intérieur, oublier

Snow, la vieille chatte, qui est un véritable personnage. Le colonel lui-même lui témoigne des égards. Il respecte son sommeil, et prend un autre siège quand elle ronronne sur son fauteuil favori, et il ne proteste pas quand, d'un bond de félin, elle saute sur son pantalon rouge...

Les journées de Véfa?... Elles passent vite, et, en somme, assez agréablement. Elle a tous les loisirs qu'elle veut pour lire et travailler. Elle fait des visites avec Mlle Lespy, des promenades avec son tuteur ; ils la mènent dans de petites réunions, et parlent, malgré ses protestations, de la conduire, le prochain hiver, au bal du général.

Elle a d'ailleurs, à Lancran, un succès qui la rend presque confuse. Le jour de tante Chloé n'a jamais été plus suivi : c'est à rendre jalouse la générale elle-même. Aussi la vieille demoiselle fait-elle, tout haut, à propos de son avenir, des rêves dont la jeune fille rit tout bas, car, malgré son aventure de Belvoir et le caprice d'un millionnaire, elle se rappelle sagement qu'elle n'a que neuf cents francs de rente, et que les officiers ne peuvent que rarement épouser des femmes tout à fait pauvres...

Isabelle ne lui écrit pas souvent : on la sent

reprise par sa vie bruyante. Elle exprime à Véfa une tendresse ardente, pense toujours à venir la voir, lui dit les mots de Bébé, et ne parle jamais de son mari.

Pauvre Isa ! Elle est le point noir de sa sœur, qui souffre pour elle, et qui voudrait tant la voir chercher ailleurs que dans ce tourbillon de plaisirs la consolation de son affreux désappointement !

CHAPITRE XVI

La souffrance ! Elle est partout, et Véfa la constatait aussi chez ses hôtes. Ils avaient des heures sombres, des accès de mélancolie provoqués par des causes inconnues pour elle.

La veille, elle avait été l'involontaire témoin d'une scène pénible. Mlle Lespy était allée au-devant du facteur, à la grille, et son frère, qui sortait, la rencontra, une lettre à la main.

Si elle avait eu quarante ans de moins, Véfa aurait pu supposer, à sa rougeur subite, que c'était quelque missive proscrite, venant d'un amoureux rebuté par le colonel. Elle, qui avait d'ordinaire des mouvements si adroits, elle essaya gauchement de dissimuler l'enveloppe.

— Je crains, dit gravement le colonel, que vous ne manquiez à la promesse que vous m'avez faite, ma chère Chloé.

Véfa était dans une petite tonnelle arrangée par le colonel, et elle entendit malgré elle.

— A quoi servent des rapports qui ne peuvent plus jamais redevenir ce qu'ils ont été? reprit-il avec une amertume que sa pupille ne lui connaissait pas.

Les joues de Mlle Lespy devinrent soudain toutes blanches, et sa main, qui arrangeait fiévreusement le nœud fixé à son col, trembla très fort.

— Ce que je ne comprends pas, dit-elle d'une voix altérée, c'est que vous, si juste d'ordinaire, vous, un chrétien sincère, vous ne puissiez ni oublier, ni pardonner...

— Oublier n'est pas une chose volontaire... mais je pardonne la cruelle déception que j'ai ressentie, la désobéissance, l'ingratitude...

Vous savez que cette pénible affaire n'a rien changé à mes dispositions testamentaires. Seulement, je ne peux plus renouer les relations anciennes, et ma conscience ne me le reproche pas.

Il souleva son képi pour prendre congé de sa sœur — sa politesse n'était jamais en défaut, — et se dirigea vers la grille.

Mlle Lespy hésita un instant, puis rentra précipitamment dans la maison, heureusement sans se douter que Véfa avait surpris cette discussion, la première dont elle eût été témoin depuis son arrivée.

L'imagination de la jeune fille s'égarait malgré elle dans des pensées nouvelles. Évidemment, la lettre tant incriminée venait d'un parent ou d'un ami qui avait encouru la disgrâce du colonel, mais auquel tante Chloé conservait toute son indulgence, et qui se servait d'elle pour essayer de rentrer en faveur. Était-ce là la cause des accès de tristesse et de mutisme qui l'avaient parfois étonnée ?

Ses surprises n'étaient pas épuisées. En levant par hasard les yeux du côté de la maison, elle aperçut la vieille demoiselle debout à une fenêtre de l'étage supérieur, dont elle avait toujours vu les persiennes closes.

Il y avait un petit mystère s'attachant à cette chambre, située immédiatement au-dessous du fronton de la villa, et par là plus élevée que les chambres qui l'avoisinaient. Elle avait un balcon enguirlandé de vigne vierge, ce qui lui donnait un agrément spécial, et cependant, non seulement elle n'était pas occupée, mais la porte en était toujours fermée. Lorsque tante Chloé avait fait faire à Véfa une visite domiciliaire dans laquelle se complaisait sa petite vanité de maîtresse de maison ordonnée et méticuleuse, elle l'avait menée partout, dans les recoins les plus insignifiants, y compris le grenier et l'armoire aux balais. Mais elles avaient passé sans y entrer devant cette chambre, et Véfa supposait tantôt qu'elle servait de débarras, tantôt que quelque personne chère y avait rendu le dernier soupir. Maintenant, le soleil entrait à flots par la fenêtre grande ouverte, et la brise agitait des rideaux de cretonne à larges fleurs.

Des rideaux dans une chambre inhabitée, cela faisait supposer qu'on y entrait quelquefois, qu'on y entretenait l'ordre intérieur, peut-être qu'on espérait vaguement y voir rentrer l'hôte ancien...

Véfa profita d'un moment où Mlle Lespy s'éloignait de la fenêtre pour rentrer chez elle. Mais à peine était-elle dans sa chambre, que deux ou trois coups de sonnette trahissant l'angoisse troublèrent le silence de la maison tranquille ; ils venaient évidemment de la chambre mystérieuse.

L'ordonnance (on l'appelait toujours ainsi dans la maison,) avait terminé sa tâche journalière, et était parti jusqu'au lendemain. La servante était en ville. Ni le choix, ni même la réflexion n'étaient laissés à Véfa : elle prit à tout hasard un flacon de sels, et monta en hâte les quelques marches qui conduisaient à la chambre au balcon, située entre le premier étage et les mansardes.

Sa crainte n'était pas vaine : Mlle Lespy s'était trouvée mal, et avait eu juste le temps de sonner et de se laisser tomber dans un fauteuil. Elle était pâle comme une morte, une petite sueur froide mouillait son front, et sa main détendue avait laissé échapper la lettre, cause probable de son émotion et de son malaise.

Elle revint promptement à elle lorsque Véfa eut desserré son corsage et lui eut fait respirer

les sels. Elle ouvrit les yeux, porta d'un geste égaré ses deux mains à ses tempes, et regarda la jeune fille d'un air surpris.

— Vous avez sonné, chère tante, et j'étais toute seule pour venir à votre appel... Vous êtes mieux, mais il ne faut pas encore parler ni remuer...

Mlle Lespy resta quelques instants immobile, absorbée dans l'impression de faiblesse, mêlée cependant de bien-être,qui accompagne le retour à la vie; puis, revenant tout à fait à elle, elle jeta un coup d'œil anxieux sur la lettre qui gisait sur le parquet, Véfa la lui rendit, et d'un geste encore fatigué, elle la fit disparaître dans sa poche.

— Il ne faut pas parler de ceci à mon frère, Geneviève ; il s'inquiète de tout ce qui touche à ma santé, et cette fois ce serait bien à tort.

— Je ne dirai rien, si vous pouvez m'assurer en conscience que cette syncope n'aura pas de suites, et surtout qu'elle ne provient pas d'un état de santé qui réclamerait des soins et l'affectueuse surveillance de votre frère.

— Je vous le répète, ce n'est rien. J'ai toujours été sujette à ces petits accidents, surtout... quand j'ai marché vite, comme ce ma-

tin, ou.... quand j'ai ressenti quelque émotion...

Elle rajusta sa robe et tâta délicatement ses boucles blanches.

— Descendons maintenant, ma chère : c'est tout à fait passé.

Mais elle se trouva encore faible quand elle voulut se lever, et Véfa la conjura de rester quelques minutes dans son fauteuil, près de la fenêtre ouverte.

— Ne parlez pas, ne vous occupez pas de moi. Essayez même de ne pas penser, et bientôt vous serez capable de descendre.

Mlle Lespy sentit la nécessité de suivre ce conseil; elle ferma les yeux et aspira l'air pur qui entrait à flots dans la chambre. Véfa s'assit près d'elle, et prit sa main à laquelle la chaleur commençait à revenir.

Véfa n'aurait pas été femme si elle n'avait regardé avec intérêt la chambre où elle entrait pour la première fois, après un séjour de plusieurs semaines chez le colonel.

C'était évidemment le réduit d'un homme, e. d'un homme jeune. Les meubles, un peu surannés, mais solides, comme tous ceux de la maison, étaient sans style et sans élégance : c'étaient d'autres objets qui pouvaient révéler quelques

particularités sur l'ancien habitant de ce lieu.

Il y avait d'abord des armes sur les murs, des armes arrangées avec goût, mais ayant toutes un cachet artistique, ancien ou exotique. Véfa devina que la même main qui, abritée sous un gros gant, entretenait l'éclat des revolvers et des sabres du colonel, préservait de la rouille et de la poussière ces épées damasquinées, ces poignards asiatiques, ces tomahawks océaniens. C'étaient, ensuite, des bas-reliefs en plâtre, des fusains piqués au papier par quatre épingles, et, encadrant le trumeau de la cheminée, une série de petites études représentant toutes des têtes de soldats et des uniformes variés. Enfin, un grand tableau noir, poussé dans un angle, portait encore les traces de figures géométriques.

Mlle Lespy avait rouvert les yeux et suivait probablement le regard de la jeune fille, car lorsque celle-ci le reporta sur sa vieille amie, elle rencontra une expression légèrement inquiète.

— Je suis remise maintenant...

Sa voix tremblait un peu.

— Je vous redemande, et j'insiste, de ne pas dire à mon frère que j'ai été souffrante, ni... que je rangeais cette chambre; il n'aime pas que je m'occupe... des soins du ménage.

— Vous vous soignerez, tante Chloé? Vous éviterez aujourd'hui toute fatigue ?

— Oui, oui, je vous le promets. Je vais m'étendre sur ma chaise longue, et dans une heure, il n'y paraîtra plus. Voulez-vous fermer ces persiennes?...

La chambre redevint sombre. Les armes seules étincelaient dans l'obscurité, touchées par une petite raie de soleil qui se glissait entre les persiennes. Mlle Lespy donna elle-même un tour de clef à la porte, et alla s'enfermer chez elle, laissant Véfa livrée à d'involontaires conjectures.

Il était évidemment banni, l'habitant de cette chambre close. Quel était son crime? Il devait être le proche parent du colonel; en quoi avait-il provoqué une rupture si complète que ses lettres ne devaient pas être lues ? Il n'était pas, cependant, devenu indifférent à ceux qu'il avait quittés : c'était son souvenir, évidemment, qui mettait si souvent un nuage sur le front du colonel, et tante Chloé devait l'aimer chèrement, puisqu'elle entretenait furtivement dans sa chambre l'ordre qui lui faisait illusion et lui permettait un instant de le croire proche, — puisqu'elle s'évanouissait d'émotion en lisant ses lettres à

la dérobée... Pauvre tante Chloé! Pauvre inconnu, quoi qu'il eût fait, — banni de cette chère demeure où l'on ne pouvait cependant l'oublier!...

CHAPITRE XVII

L'hiver est tardif; il n'en est pas encore question dans ce pays, que remplit une perpétuelle verdure. Cependant, l'orme du jardin qui, lui, est un arbre du nord, perd ses feuilles; c'est lui aussi qui annoncera le retour du printemps.

La vie de Véfa se poursuit, monotone, mais très douce. Ce qui l'empêche d'être tout à fait heureuse, c'est la pensée que cela ne durera pas toujours. Elle s'attriste en songeant que ses amis vieillissent, et la vision d'une chambre solitaire de « dame pensionnaire » n'est pas pour la réjouir. Mais pourquoi s'inquiéter de l'avenir? L'avenir est à Dieu, et Dieu sait ce qu'il lui faut.

En attendant, elle est de plus en plus aimée dans cette société de province, ou plutôt dans ce milieu militaire. Elle a des amies, elle sort quelquefois. Elle a assisté à une soirée chez le général, à un dîner chez le colonel. Les petites soirées, les « five o'clock » ne se comptent pas... Elle a vu un rallye qui l'a beaucoup amusée ; car il y a des chasseurs à Lancran, des chasseurs pour l'uniforme desquels elle a un faible.

Grâce à sa sœur, elle est très élégante, trop à son avis ; elle a quelque peine à faire comprendre à Isa que, n'ayant qu'une dot si petite, elle serait amèrement critiquée si elle éclipsait les jeunes filles qui l'entourent. Les cadeaux de la jeune femme ont *l'air* simples, c'est la concession qu'elle a faite ; mais Véfa se doute que tout sort de chez les grands faiseurs et doit coûter horriblement cher, et il lui est pénible de recevoir ce genre de présents.

Quoiqu'elle soit l'objet de sympathies auxquelles elle est loin d'être insensible, ce qu'elle préfère à tout, ce sont leurs petites soirées à eux trois, quand tante Chloé met son frère sur le chapitre de ses souvenirs. Il devient vite éloquent ; il revit le passé ; son expression change, ses yeux revoient les jours terribles, il dit avec

une simplicité étonnante des mots héroïques... Chloé l'écoute avec un mélange d'admiration et de terreur. Elle n'est pas personnellement capable de sentir comme lui, mais elle l'aime assez pour s'annihiler, pour absorber sa propre vie dans la sienne. Et il termine ses récits toujours par les mêmes mots... Sa voix, qui était tombée tout à coup, reprend son diapason ordinaire, avec toutefois une émotion contenue, tandis qu'il dit : « Voilà pourquoi je ne peux m'endormir que tourné vers l'Est... Voilà pourquoi, aussi, mon vieux corps ne veut point se désaccoutumer de l'uniforme dans lequel il sera enseveli... »

... Un de ces soirs paisibles, Véfa tricotait un cache-nez pour un des pauvres de tante Chloé (ils avaient tous été soldats, ses pauvres, ou du moins il le disaient). Le colonel suivit quelque temps des yeux le mouvement des aiguilles, puis dit tout à coup :

— Je mourrai content, ma chère, si je vous vois mariée à l'un de nos officiers.

Véfa sourit malgré elle de cette brusque apostrophe.

— Mais vous n'aimez pas, cependant, que les officiers se marient!

— Je préfèrerais qu'ils n'eussent pas d'autre amour que la France, pas d'autre rêve que la revanche, ni d'autre souci que l'honneur de leur métier... Cependant, je puis comprendre qu'on soit moins absolu... Comme disait votre sœur, c'est beau de faire souche de soldats. Et puis, tout dépend de la femme qu'on choisit... Vous seriez la digne compagne d'un militaire, mon enfant.

— Et, plus tard, une délicieuse générale, comme sa grand'mère, ajouta tante Chloé, lui adressant un petit sourire.

— Il n'y a à cela qu'un obstacle, dit gaiement Véfa. Beaucoup de jeunes officiers sont pauvres, et je n'ai pas la dot réglementaire.

— Elle n'est plus nécessaire. Ils ont aussi aboli cela, dit son tuteur avec un singulier mélange de satisfaction et de regret.

— Eh bien! reprit Véfa en plaisantant, ils ont peut-être eu tort. C'était une garantie de dignité, une mesure de prudence, et après tout, les officiers avaient encore un large choix parmi les jeunes filles possédant douze cents francs de rentes!

— Il ne vous manque que deux cent soixante-treize francs pour avoir cette dot, jadis régle-

mentaire, dont vous venez de parler avec un grand bon sens, mon enfant, dit le colonel avec une ombre d'embarras.

— Oui ; mais, à moins de gagner un gros lot, je ne l'aurai jamais, et je crois, mon tuteur, que vous n'aimez pas les valeurs à lots...

Il ne releva pas cette plaisanterie. Il échangea avec sa sœur un regard un peu embarrassé. Mlle Lespy se mit à travailler furieusement, semblant très absorbée par un point de crochet, et lui toussa pour cacher la difficulté qu'il éprouvait tout à coup à parler.

— Nous avons une très modeste fortune, mon enfant... Il semblerait très naturel... Oh ! ne protestez pas !... Je sais que vous n'y avez jamais pensé... Nous avons des preuves de votre désintéressement... Une vraie fille de soldat... Il semblerait cependant très naturel que nous vous assurions notre petit avoir ; seulement.

— Colonel !... Mon tuteur ! s'écria Véfa, rougissant, des larmes lui venant aux yeux malgré elle.

Tante Chloé vint s'asseoir près d'elle, lui prit la main, et murmura d'une voix émue :

— Laissez dire mon frère, ma chérie... Il parle aussi pour moi...

— Ce que nous possédons, nous le regardons comme un dépôt sacré, reprit le colonel d'un ton raffermi. Il appartiendra après nous à... à une personne de notre famille qui y a des droits, quoique... nous n'ayons plus de rapports avec... cette personne. Ce qu'un aïeul a amassé ne doit point, selon nous, sortir de sa parenté... Mais nous avons réalisé quelques économies, ma chère Geneviève, grâce à l'habileté de ma sœur...

(Il s'inclina vers Chloé, en disant ces mots, avec la politesse affectueuse qui caractérisait leurs rapports.)

— ... Et nous ne croyons pas manquer à notre devoir en vous disant, dès aujourd'hui, que je pourrai répondre en toute vérité, à l'officier qui me demandera votre main : « Ma pupille possède la dot réglementaire... » Ne pleurez pas, mon enfant, ne protestez pas... Ne voyez-vous pas que les larmes sont contagieuses, et que ma sœur ensevelit son visage dans son mouchoir ? C'est décidé entre nous, c'est arrangé... Non, ne me remerciez pas ! D'ailleurs, je suis pressé ; il y a une réception au Cercle, et il est probable que je devrai dire quelques mots... Chloé, ma chère sœur, séchez vos larmes, et faites sourire cette enfant...

Il saisit son képi et s'esquiva... Je ne voudrais pas assurer que lui-même n'ait pas, du bout de son gant blanc, refoulé une petite larme qui ne demandait qu'à couler...

Tante Chloé s'essuya une fois de plus les yeux, rendit ses baisers à Véfa, et, s'étant assurée que son frère avait quitté la maison, elle s'écria d'une voix altérée, mais avec une expression de triomphe :

— Comme il est juste et noble ! Vous l'avez entendu ? Il ne fera pas tort d'un centime à son neveu, quoiqu'il se croie vraiment l'objet d'une injure grave, et d'une ingratitude qu'il juge odieuse.

— Mais le neveu auquel vous conservez votre précieuse affection ne doit pas être si coupable, tante Chloé ?

La vieille demoiselle jeta à Véfa un regard reconnaissant, puis elle eut l'air perplexe et si malheureux !

— Il le dit cependant, lui, mon frère; il le croit... Sans cela, il n'aurait pas banni le fils de notre pauvre sœur, l'enfant qu'on nous apporta dans ses langes, et que nous avons élevé comme notre fils !

Elle cacha son visage dans ses mains, pleura

encore, tandis que Véfa restait interdite, pleine de pitié, mais aussi d'embarras; puis elle prit une soudaine résolution.

— Au fait, Geneviève, je ne vois pas pourquoi l'on vous cacherait ce que toute la ville a su... Quand vous connaîtrez le chagrin qui ronge mon pauvre vieux cœur, vous serez indulgente pour mes accès de maussaderie... Non, ne vous récriez pas, je sais bien que parfois je suis triste, et peut-être très désagréable... Si seulement vous aviez connu mon cher neveu, vous comprendriez quel regret désespéré il me laisse!

— Et pourquoi est-il parti, chère tante Chloé?

— Parce qu'il ne voulait plus être soldat...

Véfa s'attendait si peu à cette réponse, qu'elle ne trouva pas tout d'abord une parole à répondre. Quoi! son tuteur, si bon, si plein de cœur, si disposé à compatir aux soucis d'une pupille inconnue, chassait de sa maison le fils de sa propre sœur, uniquement parce que celui-ci n'avait pas la vocation militaire!

Mlle Lespy était très intuitive. Elle lut sur le visage de la jeune fille ce qu'elle pensait, et se hâta de prendre la défense de son frère. Pauvre chère vieille fille! C'était touchant de voir son embarras, partagée qu'elle était entre le désir

de plaider deux causes différentes, de justifier deux prétentions opposées, de ménager deux êtres également chers.

— Il faut connaître mon frère comme moi, chère petite, pour comprendre l'ardeur de son patriotisme, l'absolu de sa passion... Plus il déplore la mutilation qu'a subie notre pauvre chère France, plus il est désireux de lui vouer des cœurs et des bras... Il avait toujours ouï dire qu'on façonne à son gré l'âme d'un enfant... Celui-ci était richement doué... Ma chère, je l'ai tant aimé! Je vous montrerai ses photographies... J'étais fière de lui, de son intelligence, de sa beauté, de son entrain; Hubert constatait sa vivacité, son audace... Tenez, il ne marchait pas encore seul qu'il trouvait moyen de se dresser debout sur cette chauffeuse que vous voyez là... Naturellement, il devait être soldat. Il n'avait que des jouets belliqueux; il faisait l'exercice à dix-huit mois... Et si vous l'aviez vu faire au général le salut militaire sur le Cours!... Puis il grandit... Toujours plus intelligent, plus bruyant, plus fier, plus délicieux... Des études brillantes... Il réussissait en tout, et était surtout fort en mathématiques. Oh! ce pauvre tableau noir que vous avez vu là-haut!

Y a-t-il tracé des problèmes avec mon frère, qui avait presque les larmes aux yeux en voyant comme il était remarquable !..

Tante Chloé prit son mouchoir, et Véfa comprit pourquoi elle se gardait d'effacer les figures géométriques qui pâlissaient là-haut, sur le grand tableau noir.

— Et puis, reprit Mlle Lespy, tout changea. Il osa un jour (oh ! comment en eut-il le courage, le courage d'affronter la colère d'Hubert, et aussi de lui briser le cœur!...) il osa lui dire qu'il n'avait pas la vocation militaire... Il faut connaître mon frère pour comprendre ce qu'il ressentit de stupeur, de chagrin... Rien que par reconnaissance pour tant de bontés, le pauvre cher enfant aurait dû retenir ces paroles cruelles !

— Et cependant, chère tante, s'il avait d'autres goûts, une autre vocation ?

— Hélas! ce qu'il appelait sa vocation acheva d'exaspérer mon frère! Ce n'était pas une carrière déterminée, respectable, quoique civile, qu'il voulait embrasser... Mon enfant, dit tante Chloé, regardant Véfa avec inquiétude dans l'attente de ce qu'elle allait dire, il voulait être peintre !

Véfa sentit un petit coup au cœur, sans savoir pourquoi.

— Et n'est-ce pas une vocation respectable, vraiment belle, que l'art? balbutia-t-elle, voyant que Mlle Lespy attendait une réflexion de sa part.

La vieille fille secoua tristement la tête.

— Hubert ne croit pas que, sauf pour de rares génies, on arrive à quelque chose de bon en fréquentant les ateliers. Ce qu'il connaissait ou ce qu'on lui avait raconté de la vie d'artiste lui était souverainement odieux. Lui, si correct, si respectueux de toutes les formes qui, dit-il, sont nécessaires à l'honorabilité, si épris de la règle, de la discipline, de la régularité, comment n'aurait-il pas eu en horreur ce qu'il considérait comme une vie de bohème, une vie d'expédients! Il y eut des scènes bien dures... C'est à cette époque, mon enfant, que mes cheveux ont blanchi rapidement... Cependant, mon cher Michel avait un cœur d'or. Il comprit que son oncle n'agissait que persuadé de remplir son devoir; il sentit aussi tout ce qu'il lui devait, et se résigna à ce qui était pour lui le plus grand des sacrifices : il consentit à entrer à Saint-Cyr. Nous eûmes quelques années de bonheur, traversées

cependant par la passion malheureuse de Michel... Il peignait en cachette, et quand mon frère le découvrait, il le punissait avec rigueur... croyant toujours bien faire, ma chérie... Michel fut reçu... Oh ! quelle joie, quelle fierté éprouva mon pauvre Hubert !... J'aurais été heureuse, moi aussi, si je n'avais senti que mon neveu s'était sacrifié. Être ainsi placée entre deux affections si tendres, ah ! c'était vraiment dur ! Et puis, pendant ces deux années de Saint-Cyr, j'étais la confidente des ennuis, des révoltes de mon cher Michel. Mon frère fermait volontairement les yeux, il était heureux, il voulait l'être ; il écrivait tout le jour des notes militaires qui devaient être utiles à « l'enfant. » Il avait ordonné de tourner aussi vers l'est le chevet de son lit... Il lui disait en souriant : « Le vestibule est petit ; mais plus tard, tes cantines y tiendront bien avec les miennes... toujours prêtes. » Que vous dirai-je Geneviève ?... Michel sortit de Saint-Cyr le quatrième ; il vécut quelque temps de la vie de garnison, qu'il avait en horreur, puis, un soir, il vint ici, très pâle, très résolu... il allait donner sa démission... Oh ! mon enfant, que Dieu vous préserve de voir jamais une scène si cruelle entre des êtres que

vous aimez !... Mon frère fut comme frappé de la foudre ; il ne pouvait croire ce qu'il entendait. Michel fut tendre, éloquent; il épancha devant nous ses répugnances, nous confessa ses luttes. Il avait voulu obéir ; il avait voué sa jeunesse à des études antipathiques à sa nature ; il avait vécu trois ans de cette vie vraiment abhorée ; maintenant, il réclamait le droit qu'a tout homme de suivre sa voie... Hélas ! son éloignement pour la vie militaire, qu'il dépeignait si éloquemment, bien loin d'attendrir Hubert, aggravait sa colère. Ne pas aimer la vie du soldat ! Sentir péniblement cette sainte, cette salutaire discipline ! Cela faisait du pauvre Michel, à ses yeux, une espèce de monstre. En vain mon neveu répétait-il que si la guerre éclatait, il serait fier de reprendre son grade, et que nul, alors, ne pourrait lui reprocher de manquer d'ardeur... En vain, aussi, il rappela le sacrifice consenti par égard pour son oncle, ces années détournées de sa véritable vocation. Ce mot de sacrifice exaspérait mon frère, qui eut alors des mots si cruels !... Mon enfant, il l'appela un lâche, et le chassa de chez lui...

Tante Chloé essuya les larmes qui, à ce souvenir, inondaient sa figure pâlie.

— J'eus donc le chagrin amer de voir partir celui qui était un enfant pour moi, pauvre vieille fille, et la douleur de trouver mon frère injuste... Il ne faut pas que vous l'estimiez moins haut à cause de ce que je vous dis là, ma chère Geneviève... Il croyait agir selon son droit, et même selon son devoir. Il ne comprenait pas l'effort que fit Michel pour maîtriser sa propre colère, en s'entendant traiter de lâche, en s'entendant dire qu'il déshonorait son nom. Mais, vraiment, Hubert croyait que le pauvre enfant commettait un crime envers la France, et il lui aurait plutôt pardonné de lever la main sur moi... Je vous le répète, il n'eut pas un instant l'idée qu'il outrepassait ses droits, des droits que même un père n'eût pas poussés légitimement si loin... C'était de bonne foi qu'il se croyait lui-même blessé dans son honneur... Peut-être quelque indulgence eût-elle arrêté Michel; c'eût été cependant, pour peu de temps, et je puis à peine le regretter : mon cher enfant a bien le droit de suivre sa voie et d'être heureux à sa manière. Il partit, navré, blessé cruellement, ne voulant pourtant pas croire que c'était une irréparable rupture... Il ne connaissait pas Hubert... Sa chambre reste close, ses lettres sont refusées,

— non pas par moi, cependant. Et chaque année, ma chère (la voix de Chloé défaillit), chaque année, je le revois à Lourdes, aux pieds de la Vierge de paix qui peut attendrir les cœurs et rendre le bonheur aux foyers malheureux...

Véfa embrassa silencieusement sa vieille amie. Elle avait ressenti une étrange impression pendant ce triste récit.

— Tante Chloé, dit-elle enfin (elle ne se rendit pas compte qu'il y avait dans les intonations de sa voix quelque chose de très doux), je crois que j'ai rencontré celui que vous aimez si chèrement... Ne s'appelle-t-il pas Michel Dalrey?

Mlle Lespy tressaillit, et fit un signe affirmatif, regardant avidement la jeune fille.

— Alors, je l'ai vu chez ma sœur... Il est plein d'âme, de cœur, de talent... Il se fera un nom... C'est un grand chrétien... Nous avons parlé ensemble de Dieu et de ses œuvres, et c'était très doux, dans cette maison où Dieu était si oublié...

Tante Chloé l'étreint avec une passion dont on n'aurait pas cru capable cette frêle créature à l'aspect si paisible.

— Oh ! mon enfant, c'est Dieu qui a permis cela ! Je pourrai donc parler de lui à quelqu'un

qui l'a vu, qui sait combien il est digne de l'amour de mon pauvre vieux cœur! Je vous montrerai les photographies de ses tableaux, qu'il m'envoie en cachette...

— Le cuirassier? dit Véfa, souriant et pleurant.

Elle ne sait vraiment pas pourquoi elle pleure, à moins que les larmes ne soient contagieuses.

— Vous connaissez le cuirassier? s'écrie naïvement Mlle Lespy. C'est joli, n'est-ce pas? Mais c'est une étude; en ce moment, il prépare son envoi au Salon, un tableau beaucoup plus important... Oh! ma chère, si je pouvais aller à Paris!

Et elle est reprise de sanglots convulsifs, la pauvre tante Chloé au cœur fidèle...

CHAPITRE XVIII

Un nouvel intérêt est entré dans la vie de Véfa. Le drame caché qui s'est déroulé dans cette maison l'émeut et l'occupe; elle en pénètre d'au-

tant mieux les ressorts secrets, qu'elle connaît mieux les acteurs et leurs mobiles.

Certes, elle ne peut donenr raison à son tuteur ; elle trouve même qu'il a agi comme un vrai tyran ; mais il était de si bonne foi ! Hypnotisé par son idée fixe, son unique passion, il n'a pu comprendre qu'un être de son sang, élevé, pétri par lui, ait défailli à ses traditions de famille et trompé son attente. Il n'admet qu'une manière de servir la France, au moins pour ceux qui le touchent, lui, qui lui appartiennent. Si son point de vue est exclusif, la passion qu'il apporte à sa cause n'en est que plus ardente : elle absorbe toutes les forces vives de son être. Il a vaguement conscience qu'il est, à notre époque, un être à part, un survivant des temps héroïques ; il accepte, plus ou moins consciemment aussi, les charges de cette espèce de personnalité, et juge que tout ce qui tient à lui doit les accepter, ou tout au moins les subir... Tout ce qui reste d'humain dans cette nature de fer, il le transforme en patriotisme, comme en un étrange alambic. Son cœur, resté tendre malgré tout, et affamé de paternité dans l'austère célibat voué à son pays, a identifié ses espérances avec son amour du pays. L'enfant dont il avait la charge,

il l'avait élevé pour cette armée qui avait ses pensées et sa vie ; un être formé par *lui* ne pouvait être qu'un soldat. Et à mesure qu'il avait vu se développer cette intelligence, cette générosité, cet entrain dont Véfa avait pu juger, elle aussi, à Belvoir, il s'était réjoui pour le cher pays auquel il voulait les consacrer... Sa pupille peut donc avoir une idée de ce qu'il a souffert dans sa conception trop étroite de patriotisme ; elle peut imaginer l'espèce d'arrachement qu'il a subi en voyant son neveu, celui dont il faisait son continuateur, en qui il voulait être présent, fût-il mort, au grand jour de la revanche, — en le voyant dépouiller l'uniforme que lui-même emportera au cercueil.

Et la pauvre fille qui a voué sa vie à ces deux tendresses, qui, vraiment mère pour l'enfant banni, subit par amour pour son frère malheureux d'injustes défenses et de vraies tyrannies, et ne voit qu'à la dérobée l'absent dont elle soigne pieusement la chambre, dans le faible espoir qu'il viendra la reprendre !

Et enfin, celui que son tuteur appelle un coupable, un lâche, combien il a dû souffrir en essayant, pendant de longues années, de comprimer sa radieuse vocation, d'étouffer son idéal,

de sacrifier à la reconnaissance l'élan même de son être !..: En pensant à cette lutte silencieuse. Véfa en veut au colonel de n'avoir pas compris ce long sacrifice, de n'avoir pas été attendri par une obéissance qui a coûté si cher.

Mais est-ce irrévocable? Cette âme, qui semble pétrifiée dans l'attente mystérieuse d'un avenir qu'elle ne verra pas, mais dont elle emportera l'espérance au-delà du tombeau, ne se fondra-t-elle pas sous un souffle plus tendre? Ne se laissera-t-elle pas éclairer par la vue plus juste des choses, ou attendrir par la douleur muette qui, sous des apparences paisibles et même frivoles, consume le cœur de la pauvre Chloé? L'écho de la renommée, si elle s'empare du nom de son neveu, ne retentira-t-il pas en lui pour endormir la blessure de son orgueil?

Elle décide qu'elle demandera à tante Chloé d'aller prier à Lourdes avec elle. S'*il* est là, elle ne les gênera pas, elle se tiendra à l'écart; mais ce sera une voix de plus implorant la Vierge miséricordieuse...

Et si elle pouvait voir le Salon, l'année prochaine!

CHAPITRE XIX

LETTRE D'ISABELLE

« Ma Véfa, je n'écris pas souvent, c'est vrai, je le reconnais, je m'accuse. Mais si tu savais dans quel tourbillon je vis ici, et comme je dois vraiment me dédoubler pour jouir de mes amis, — les anciens, les agréables, — et frayer suffisamment avec ceux de mon mari, que je prends de plus en plus en horreur !... Je veux dire les amis... Et, après tout, ce n'est pas la peine de dissiper l'équivoque. Seulement, je ne te parlerai pas de lui, car tu prends au tragique mes déboires qui, après tout, sont ceux d'un grand nombre de femmes, et qui ont leurs compensations. Si, cependant, il faut bien que je te dise qu'il a été très malade : il a eu une pleurésie, il

ne se soigne pas, il a des désordres au cœur, il est menacé de lésions. Il ne croit pas beaucoup à ce que lui disent les docteurs, ni moi non plus. Je ne pense pas qu'il soit sérieusement atteint, on veut seulement lui faire peur.

« Bébé parle toujours de tante Véfa. Il devient de plus en plus Dourliac, manifeste des instincts militaires qui raviraient ton tuteur, apostrophant les officiers et acclamant les soldats qui défilent.

« M. Vélay épouse une nièce du baron Lévy, qui est extra laide, mais riche à proportion, et Léonie de Bourieux a échangé sa couronne de vicomtesse contre les millions du vieux beau qu'elle ménageait à Belvoir... M. Laurenton a gagné une cause quasi célèbre... M. Dalrey vient quelquefois me voir, quoiqu'il soit très froid avec Georges. Sais-tu l'étonnante découverte que j'ai faite? Il est le neveu du colonel, qui s'est fâché à mort avec lui, parce qu'il a donné sa démission, après être entré à Saint-Cyr. Il est très réservé sur cette histoire, qui l'afflige évidemment à l'excès ; mais cela a refroidi mon enthousiasme pour ton tuteur, qui est un affreux tyran. Savais-tu ce lien de parenté entre eux? Leur rupture est-elle sans espoir?

« Il n'aime que trop tendrement ces parents rigoureux, car il m'a demandé des détails infinis sur eux, leur intérieur, la manière dont ils te font passer le temps, les gens qu'ils voient, etc. Ainsi, donne-moi tous les renseignements qui peuvent l'intéresser.

« J'ai visité son atelier avec des amis. Oh! un atelier très sévère, pas du tout luxueux et fantaisiste comme ceux que je connaissais... Il travaille à un tableau vibrant! C'est un épisode de la guerre de 1870... La principale figure est celle du colonel Lespy, et c'est, en effet, d'après ses récits, que M. Dalrey a reconstitué cette scène, où son oncle s'est conduit en héros. Il avait eu son cheval tué, et il avait reçu une balle à l'épaule; appuyé sur un sergent, il dirigeait le feu, tenant son sabre de la main gauche... Ma chère, si le cher vieux tyran voyait cela, je ne puis croire qu'il demeurât insensible!

« Allons, ma petite Véfa, je te quitte pour un essayage: une robe de drap beige, avec broderies crême merveilleuses. Ça n'a l'air de rien, et ça ruine. Cependant, je suis encore assez riche pour t'offrir une robe de bal: tu ne peux pas toujours mettre la même. L'aimes-tu mieux

rose ou bleue? C'est toujours banal, mais ce sont les plus jolies couleurs, et tout d'ailleurs te sied, avec tes cheveux cendrés qui ont, selon le jour, des reflets d'or ou d'argent...

« Bébé et sa maman t'embrassent de tout leur cœur. »

CHAPITRE XX

Véfa est devenue l'objet des rêves de son tuteur. Il faut donc toujours qu'on rêve, dans ce pauvre monde?... N'ayant pu avoir un neveu soldat, il reporte ses espérances déçues sur... le futur mari de sa pupille. Il invite les jeunes officiers; il faitsavoir discrètement qu'elle possède la dot *réglementaire*, mot qui, bien qu'à l'état de tradition, garde quelque chose de fatidique dans les milieux militaires. Enfin, il se remet à ses notes et à ses cartes, qui peuvent

servir « au mari de Geneviève », lorsque viendra la revanche !

— Et si vous avez un jour des fils, ma chère Geneviève, dit-il en regardant vaguement devant lui, j'entreprendrai peut-être l'ouvrage que j'ai dans ma tête, et qui aura pour titre : *Comment l'on fait un soldat.* Il traitera de l'éducation physique et de l'éducation morale spécialement appropriées au but poursuivi... Je n'ai qu'une crainte : c'est que la forme de ce petit livre ne soit un peu fruste... Mais je mettrai un avertissement ou une note explicative, quelque chose comme ceci : « L'auteur s'excuse de n'être pas grand clerc. En revanche, il est soldat, a vécu ce qu'il enseigne. Le geste l'emporte sur la parole, et, en vertu de cet axiome, il demande aux lecteurs de braver la sécheresse de la forme pour étudier le fond en conscience ».

— Et je déclare, colonel, qu'un tel avertissement me ferait tout de suite commencer le livre, et que je le lirais jusqu'au bout...

Ce qui ennuie un peu Véfa, c'est qu'il y a un jeune lieutenant qui a l'air de penser que la dot réglementaire est suffisante quand la femme plaît... Elle a pour lui toute l'estime possible, et même de la sympathie ; mais elle ne peut

s'habituer à l'idée de l'épouser. Que dira le colonel s'il la demande et qu'elle refuse? Va t-elle avoir une autre lutte à livrer? Lui en vaudra-t-on beaucoup? Est-ce une chose fatale que les gens qui veulent la marier se fâchent contre elle, quand elle n'aura pu se rendre à leurs désirs?

La solution de ce problème embarrassant s'offre un matin, très inattendue, sous la forme d'une lettre d'Isabelle.

« Chérie, je viens te demander un service... Mon mari est très malade, hélas! par sa faute. Je n'ai pas, je crois, à t'apprendre quelque chose de nouveau, en te disant qu'il a affaibli sa santé par d'odieuses habitudes d'intempérance. A la suite d'une maladie accidentelle, les poumons sont restés malades, le cœur s'est pris, et les docteurs, auxquels j'ai demandé la vérité, ne m'ont pas caché qu'on peut seulement prolonger sa vie, quoiqu'ils aient ajouté des phrases toutes faites sur les ressorts de la jeunesse, les ressources imprévues d'un tempérament primitivement robuste, etc.

« Comme tous les malades atteints de ces terribles affections, Georges aspire à changer de

lieux. M. Dalrey lui a parlé par hasard de l'Andalousie, et il ne rêve que partir pour Séville. C'est un long voyage, que je redoute beaucoup ; mais son désir devient maladif, et le tourmente à un tel point, que les médecins ont décidé de le satisfaire.

« Veux-tu venir, Véfa, pour t'associer à des émotions pénibles, peut-être à un deuil que je ne peux m'empêcher de prévoir ? On me dit cependant qu'une amélioration passagère est possible, que je puis le ramener mieux... Ne crains pas de sa part un mauvais accueil ; il est bien changé, maintenant qu'il ne sent dépendant de mes soins, et il sera content de te voir nous accompagner. Lui qui, je ne sais pourquoi, avait pris en horreur M. Dalrey au moment de ton mariage manqué, il le voit avec un vif plaisir, et trouve toujours trop rares les visites que ce jeune homme multiplie cependant d'une manière vraiment touchante. Il est vrai que les autres amis ne viennent guère plus : la maison est trop triste.

« Pauvre Véfa ! c'est douloureux ce que je te demande, et après tout, tu n'auras jamais eu près de nous que des chagrins et des soucis !

« Dis au bon colonel ma pénible situation.

S'il veut te conduire à nous, à la frontière, je lui serai bien reconnaissante. Il n'a plus à redouter, pour toi ni tracasseries d'aucune sorte, ni société fâcheuse, ni prétendants indignes de ma chère petite sœur. Il est si dévoué, qu'il te comprendra si tu décides de me rejoindre. »

Comment exprimer les sentiments de Véfa à la lecture de cette lettre ! Elle ne pouvait trouver chez Isa, qui était la sincérité même, l'expression d'une bien vive douleur ; la jeune femme plaignait son mari malade, était évidemment attentive à alléger ses maux et à satisfaire ses fantaisies ; elle aurait, s'il succombait, une pitié réelle pour un être si jeune ; mais son cœur, sa vie n'étaient pas atteints dans leurs sources. Hélas ! Véfa eût presque préféré la voir malheureuse près d'un mari aimé : son état d'esprit révélait une si triste histoire !

La jeune fille n'eut pas l'ombre d'une hésitation. Elle porta la lettre à son tuteur, elle lui dit que son devoir était d'aller près de sa sœur, et il inclina silencieusement la tête. Mais quand tante Chloé, ayant lu la lettre à son tour, s'écria en pleurant qu'elle ne reviendrait plus,

que sa sœur aurait besoin d'elle, qu'elle leur enlevait la joie de leur vie, elle sentit une angoise affreuse à la pensée qu'en effet Isa, garde-malade ou veuve, voudrait la retenir, et que, très probablement, cette étape si reposante était terminée... Chère petite maison où elle avait été heureuse, aimée, où elle avait retrouvé une atmosphère sympathique ! Cher bon colonel au cœur simple, qui s'en allait dans la vie les yeux fixés sur un but unique, n'ayant au cœur qu'un regret, une espérance, une passion, — dont ce que les railleurs appelaient les manies l'avait émue jusqu'aux larmes !... Et vous, tante Chloé, qui, avec vos grâces surannées et vos sourires toujours jeunes, gardez cachée une plaie maternelle, quoique vous ne soyez pas mère, se peut-il qu'elle ne partage plus jamais votre vie, qu'elle ne s'assoie plus dans votre petit salon fleuri, qu'elle ne vous aide plus à recevoir « le régiment » ?

Et cette chambre close, où il lui était permis d'entrer à la dérobée pour feuilleter les albums oubliés, et aider sa vieille amie à maintenir un ordre, hélas ! jamais troublé, ne la reverrait-elle plus ? Si une réconciliation avait lieu un jour entre deux êtres si bien faits pour s'aimer

et se comprendre, n'en serait-elle pas témoin?... Elle l'avait cependant rêvé... Quand elle levait ses yeux pensifs sur le balcon fleuri de jasmin et de vigne vierge, elle y évoquait une figure mâle et souriante, des éclats de gaiété, une voix joyeuse...

— Elle reviendra, dit tout à coup le colonel d'un ton décidé, arrachant ainsi brusquement Véfa à ses tristes pensées et aux regrets qu'elle se reprochait vis-à-vis de sa sœur. Elle reviendra! Qui sait si son avenir ne se fixera pas à Lancran, d'ici à quelques mois?

Ce mot fut la seule et secrète consolation du départ de Véfa. Elle évitait la lutte tant redoutée, et si elle revenait, en effet, le beau lieutenant l'aurait depuis longtemps oubliée, elle et sa dot... réglementaire...

CHAPITRE XXI

Couverte des larmes de tante Chloé, Véfa partit avec le colonel pour rejoindre Isa à Saint-Sébastien.

Elle avait demandé à passer par Lourdes... L'aspect en était étrange sans les foules pieuses qu'elle y avait vues répandre leur enthousiasme. Quelques pèlerins tranquilles circulaient sur le chemin, et venaient faire de longues stations à la Grotte. Les montagnes étaient toutes blanches ; le Gave, grossi par les pluies, roulait, avec un fracas inaccoutumé, ses eaux troublées. Mais quelle paix dans ce silence et cette solitude, devant l'image sainte, à l'ombre de ce rocher qui a abrité la Reine du ciel, et qui, même en cette saison, se fleurissait d'églantines, là où le pied de l'Immaculée a effleuré la paroi !

Il priait avec une ferveur d'enfant, le colonel. Sa religion ressemblait à son patriotisme. Il éprouvait, vis-à-vis de Dieu, les sentiments d'un soldat ; son obéissance aux lois de l'Église était encore de la discipline, et lors de l'appel suprême, sans un regard derrière lui, il était tout prêt à répondre : « Présent ! »

Mais il ne se doutait pas qu'après avoir confié à la sainte Vierge Isa et le pauvre Georges, Véfa faisait cette prière : « Éclairez le cœur sincère de mon tuteur... Dites-lui que le devoir de la justice et du pardon — s'il croit avoir quelque

chose à pardonner, — n'est pas acquitté par l'inscription d'un nom sur un testament... Qu'il rappelle son neveu, et que tante Chloé ne pleure plus... »

Et tout à coup, sans qu'elle sût bien pourquoi, la vision de leur bonheur dans la chère petite maison où elle ne serait plus la fit pleurer à chaudes larmes. Elle ne voulut pas chercher pourquoi elle pleurait ; mais elle prit pour ainsi dire son cœur à deux mains, et elle le remit entre ces mains célestes, toujours tendues vers les hommes ; elle le leur confia avec tout ce qu'il renfermait, tout ce qu'elle en connaissait, tout ce qu'elle en soupçonnait... « Cachez-le, ô Mère, sous votre manteau blanc », dit-elle, levant ses yeux en pleurs. « Qu'il s'imprègne de tout ce que vous aimez, qu'il soit fort pour souffrir, si le bon Dieu ne juge pas qu'il doive connaître le bonheur. »

Elle se retourna une dernière fois pour regarder la blanche statue, placée là où les yeux ravis d'une enfant eurent leur vision céleste, puis reprit le chemin de la gare pour s'en aller vers cette nouvelle vie...

Son cœur battait d'effroi à mesure qu'elle se rapprochait de Saint-Sébastien, où sa sœur et

son beau-frère passaient une journée de repos. L'idée de revoir Isa dans son nouveau rôle si triste l'impressionnait terriblement, et elle se sentait pour Georges une pitié infinie, un sentiment douloureux de sympathie qu'elle n'avait jamais éprouvé. Comment allait-elle le trouver? Très affaibli, sans doute, et sa sœur très grave?...

La réalité ne répond jamais à ce qu'on avait attendu... Elle aperçut d'abord Isa, et s'étonna un peu naïvement de ne rien voir de modifié dans son extérieur. Sa grande pelisse élégante, doublée de fourrure, était à demi ouverte sur sa robe de drap vert ; à son col foisonnaient de vieilles dentelles ; elle portait le gros bracelet uni qui ne la quittait jamais, sa chaîne ornée de perles, ses bagues sur une de ses mains dégantées ; ses cheveux étaient toujours teints en fauve ; son chapeau avait des dimensions un peu excentriques... Et Georges semblait à peine changé. Sans ses mains, qui étaient extraordirement blanches et diaphanes, Véfa aurait à peine remarqué une altération en lui ; il est vrai qu'un vêtement épais dissimulait sa maigreur. Il avait le teint coloré et les yeux brillants.

Il attendait Véfa dans un petit salon de l'hôtel, qui donnait sur la Concha, cette baie ravissante, encerclée de montagnes boisées, au bord de laquelle s'arrondit la ville élégante, avec ses maisons blanches et sa riche verdure, et que domine le château royal.

— Bonjour, petite sœur... Mon colonel (il se souvenait tout à coup de son temps de service), je suis profondément reconnaissant de la bonté que vous avez eue de nous amener Geneviève. Elle va faire un beau voyage, et sera une vraie ressource pour ma femme pendant les premiers temps, car j'ai une diablesse de bronchite qui me forcera tout d'abord à quelques précautions.

Il avait la voix couverte, comme brisée, mais parlait avec entrain, et Véfa se demanda si les médecins ne s'étaient pas exagéré son état.

Bébé fit son entrée, trottinant gaiement et regardant sa tante avec curiosité. Mais quand ses yeux eurent été attirés par le pantalon rouge et les galons d'or du colonnel, il courut à lui et s'empara de son képi.

Isa avait emmené sa nurse anglaise, et une Sœur garde-malade les accompagnait.

— Cette Sœur a été engagée pour Aymard, dit Georges, suivant le regard de Véfa, qui

saluait la religieuse. Isabelle ne se souciait pas d'entreprendre avec lui un si long voyage, sans avoir la garantie d'une personne expérimentée.

Par un de ces phénomènes qui sont fréquents chez les malades, les dispositions de Georges semblaient changées envers sa belle-sœur. Il ne paraissait plus se souvenir des discussions pénibles à la suite desquelles elle avait quitté Belvoir, et ne lui tenait évidemment pas rigueur de sa résistance à ses plans : Elle était pour lui quelque chose de nouveau, elle pouvait le distraire d'une manière ou d'une autre...

Le colonel lui parlait avec des égards singuliers, et il ne sourcilla pas quand Georges lui dit :

— Vous êtes encore bon de voyager en tenue ! C'est par trop assommant, et tout le monde vous regarde...

Le colonel voulut les mettre en wagon. Il échangea le salut militaire avec Bébé, donna à sa pupille un baiser paternel, et, les ayant tous installés, se tint sur le quai, la tête découvert avec une inexprimable mélancolie...

Véfa retenait ses larmes à grand'peine...

Ils ne devaient pas s'arrêter jusqu'à Madrid. Mais Georges eut une crise d'étouffements, et

sa femme, inquiète, insista pour qu'on couchât à Burgos.

Combien, en d'autres circonstances, Véfa eût joui de se voir dans un pays qu'elle avait toujours désiré connaître, tout plein de poésie et de souvenirs héroïques!

Elle se leva très tôt, et emmena Sœur Camille visiter la cathédrale.

L'impression que cause cette masse profondément ciselée et sculptée est étonnante. La cathédrale de Burgos, une de celles que les Français préfèrent certainement en Espagne, est beaucoup plus riche que les nôtres, non seulement comme autels, stalles, retables, détails de tout genre, mais comme architecture. C'est un fouillis de sculptures, une profusion d'ornements où l'on reconnaît l'exubérance méridionale, débordant du cadre trop sévère de l'art implanté du Nord. Peut-être, à tout prendre, préférons-nous l'ordonnance plus sobre de nos églises; peut-être les célèbres retables qui comprennent des centaines de figures sculptées et peintes font-ils plus d'honneur à l'ingéniosité et à la richesse des ouvrages d'art espagnols qu'au goût qui les a inspirés. Mais il est impossible de ne pas admirer sans réserve ces den-

telles de pierres, ces voûtes fleuries, ces piliers superbement sculptés, et il faudrait des semaines pour voir les détails d'un si prodigieux monument : les stalles merveilleuses de la chapelle capitulaire, la chapelle du connétable avec ses ravissants autels, les portes majestueuses, les sacristies pleines de trésors et de curiosités, telles que le coffre du Cid, sans parler de l'extérieur de l'église, de ses tours si riches, de ses flèches découpées...

Véfa vit le Christ si vénéré qu'une légende attribue à Nicodème, et qu'on ne découvre que lorsqu'on a allumé des cierges. On peut douter de l'origine qui lui est prêtée, et il est permis, aussi, de regretter qu'il soit en peau de buffle... On dirait, d'ailleurs, une peau humaine ; il a de vrais cheveux, de vrais cils, et cette expression de vie saisissante que le génie espagnol, très spécial en ce qui concerne la statuaire, donne à ses œuvres en employant des moyens moins conformes au sens que nous avons de l'art. Après tout, peu importe, pour le cœur vraiment pieux, sous quel aspect est représenté notre Sauveur, pourvu que l'artiste ait apporté dans son œuvre cette foi et ce respect qui sont souvent communicatifs, et ait essayé de rendre

l'image du « plus beau des enfants des hommes » avec la conception de la beauté la plus élevée qu'il possède.

Véfa traversa une vaste place circulaire entourée d'arcades, et revint par le quai, après avoir passé sous la porte très sculptée et surchargée, mais grandiose, qu'on appelle l'Arco de Santa Maria.

Georges dîna chez lui. Isa et sa sœur s'amusèrent un instant de ce premier repas d'hôtel en Espagne. Il y avait un air étranger dans la vaste salle à manger où l'on dînait par petites tables. La cuisine était française, mais les convives appartenaient à diverses nationalités, et offraient des types très variés. Cependant aucune des deux jeunes femmes ne pouvait se distraire complétement du souci, de l'inquiétude du voyage. Il n'y avait pas de cheminées, le temps était glacial, et la chaleur des poêles était dangereuse pour Georges...

Et le voyage continua, ayant quelque chose de sinistre. Excepté le malade, ils étaient tous hantés de l'idée du retour. Et Véfa avait pu croire d'abord que son beau-frère n'était pas très atteint !

Il y eut une halte de deux jours à Madrid. Le

froid était intense. Georges ne put sortir, mais il était de bonne humeur, et il força sa femme à accompagner Véfa. Isa évitait de parler de ses inquiétudes, et même s'appliquait à cacher son état d'esprit. Elle causait beaucoup, et essayait, avec une sorte de fièvre, de s'intéresser à ce qu'elle voyait. Elles parcoururent les larges rues qui partent comme des rayons de la Puerta del Sol, longèrent le Prado, errèrent dans les larges allées du Buen Retiro, stationnèrent devant la lourde masse du Palais Royal, qui n'a de remarquable que sa situation et son panorama de montagnes bleues. Elles parcoururent en courant les salles merveilleuses du Musée, vraiment incomparable. Véfa comprit tout à coup la splendeur des Murillo. Elle ne pouvait s'arracher à ces chefs-d'œuvre ; elle pleura d'admiration devant l'admirable toile qui représente *El Niño Dios Pastor*, auquel le peintre, vraiment inspiré, a donné une majesté qui s'allie avec le charme et la douceur... Isa était un peu en avant, et Véfa s'éloignait à regret de ces tableaux dont un seul l'eût arrêtée des heures, lorsqu'un des gardiens lui montra deux toiles, placées en face l'une de l'autre.

— Voici, dit-il en mauvais français, le *Mi-*

racle de Notre-Dame des Neiges. Murillo s'y est peint avec sa femme.

Véfa connaissait le miracle que l'artiste avait rappelé en deux œuvres immortelles. L'une représente, dans un décor splendide, qui n'a que le tort d'être un anachronisme, le pieux patricien Jean et sa femme, auxquels la sainte Vierge apparut en songe pour leur demander d'employer à la construction d'un sanctuaire sur l'Esquilin le riche patrimoine que, privés d'enfants, ils voulaient employer en son honneur. L'autre tableau les montre aux pieds du pape, racontant leur vision, confirmée par la blanche ondée de neige tombée, au milieu des ardeurs du mois d'août, sur la colline choisie par la Reine des cieux. Et là encore, la richesse de ce pinceau merveilleux s'affirme dans l'éclat des costumes, la noblesse des lignes architecturales, et dans la perspective qui montre au loin le sommet revêtu du voile immaculé.

Une émotion inexprimable saisit la jeune fille tandis que, en communion avec ce génie, elle entrevoyait soudain la beauté surnaturelle du mariage chrétien. Heureux ceux à qui, alors qu'ils reposent unis dans une même et harmonieuse pensée, après le commun hommage

rendu au ciel, Dieu réserve une faveur identique, un même appel mystérieux! Heureux ceux qui, ayant accepté une tâche, l'accomplissent ensemble, sanctifiant les biens d'ici-bas, les consacrant à Dieu, et méritant de voir cette neige céleste purifier et bénir les plans de leur piété... N'avoir avec le compagnon de sa vie qu'un seul cœur pour prier et aimer, un seul désir pour souhaiter le bien, une seule volonté pour l'accomplir!...

« Pauvre Isa! pensa Véfa. Elle n'a jamais su, elle, ce que c'est que ce cœur unique pour deux! »

CHAPITRE XXII

JOURNAL DE VÉFA

« Je me suis éveillée en Andalousie. Le soleil n'était pas levé, mais il faisait assez jour pour voir une campagne toute nouvelle et ressentir une impression d'inconnu pleine de charme

Des maisons d'un blanc cru s'élevaient, isolées, dans les champs, ayant à leur angle un palmier solitaire qui se dressait tout droit sur le ciel bleu. Des caroubiers d'un vert sombre mélangeaient leur feuillage luisant aux feuilles argentées et tremblantes de l'olivier. Sur les haies se hérissaient les glaives raides et bleuâtres de l'aloès, tandis que les figuiers d'Inde étendaient de toutes parts leurs raquettes criblées d'épines.

— Quel air doux et pur ! s'écria Georges, ouvrant sa pelisse d'un air ravi. C'est ici qu'il fallait venir chercher des forces ! Aymard sera superbe après une saison passée dans ce climat !

Il veut se persuader que c'est pour fortifier son fils qu'il est venu en Espagne.

Séville apparaissait dans la plaine, avec ses tours carrées, ses vieilles murailles couleur d'ocre ou de vermeil, et l'altière Giralda, dominant de sa masse, à la fois puissante et élégante, les maisons aux toits en terrasse, les murs crénelés, les massifs de verdure et la vaste cathédrale...

Un grand mouvement régnait dans la gare. L'accent était plus harmonieux, les visages plus avenants, les femmes plus jolies...

Nous éprouvions tous un soulagement à être

arrivés. Ce voyage si long nous pénétrait, Isa et moi, d'une vague terreur que nous n'osions même pas nous avouer l'une à l'autre. Le soleil apparaissait maintenant comme une énorme perle de feu montant dans une voûte bleue. Je ne sais quelle atmosphère de vie, de gaieté ambiante nous entourait, nous détendait, nous parlant vaguement d'espérance.

Georges retrouvait une force inaccoutumée, une force nerveuse peut-être, mais enfin la possibilité d'agir. Il quittait tout à coup son attitude de malade, et reprenait le rôle normal de l'homme en voyage, qui dirige les menus détails. Nous étions, nous, un peu effarées au milieu de ce mouvement, de cette foule, de ces voix bruyantes et douces à la fois, qui nous parlaient avec une incroyable volubilité dans leur langue sonore et inconnu...

Un quart d'heure après, nous nous trouvions installés dans un omnibus, avides de jeter un premier regard sur cette ville de rêve, cette Sevilla rendue à l'Espagne, dont elle est le joyau, par un saint qui était aussi un grand soldat.

L'hôtel est situé sur la Plazza San Fernando, plantée de palmiers et entourée de larges bancs

de marbre blanc. Les chambres sont agréables, luxueuses, même. Mais nous n'y séjournerons pas longtemps; Isabelle a des lettres pour le consul de France, et elle espère, grâce à ses indications, trouver une maison où son mari soit plus tranquille. Pourquoi, hélas! faut-il que ce soit un motif si triste qui nous amène dans ce pays de merveilles!

Il n'y a pas d'hiver, ici. A la vérité, les arbres du Nord, qui sont le luxe de ce pays, comme es palmiers sont le nôtre, se trouvent dépouillés de leurs feuilles, et c'est même étrange de voir sur les *Délices*, la belle promenade qui longe le Guadalquivir, la voûte brune de brindilles qui laisse voir le ciel comme à travers un réseau de guipures... Mais ce ciel même à lui seul est un poème de printemps, d'un bleu si pur, qu'il semble qu'on pénètre jusque dans ses mystérieuses profondeurs. Le soleil dore les rues étroites et les blanches façades, inonde les quartiers plus modernes et les jardins remplis d'orangers. Il prête une beauté nouvelle à la cathédrale, dont il souligne les ciselures de pierre; il teinte de vermeil les antiques murailles romaines aux créneaux profondément

découpés, et les murs de l'Alcazar et sa lourde tour carrée... Et puis, il y a toute cette flore exotique qui ne connaît pas d'hiver... Le parc Maria-Luisa masse, près des Délices, ses eucalyptus, ses pins parasols, ses lauriers-roses, ses bananiers, ses dattiers, ses phénix. Les fleurs s'épanouissent de toutes parts; les femmes en piquent dans leur sombre chevelure, et tout cela a un cachet, une gaieté inexprimables...

Georges éprouve un mieux tellement subit, tellement extraordinaire, que nous nous mettons à espérer. Pour la première fois, Isabelle m'a parlé de ses inquiétudes.

— Il y a tant de vie à son âge, Véfa, m'a-t-elle dit, que je veux, malgré tout, espérer sa guérison. Je n'ai pas de raisons pour l'aimer follement, tu sais... Il a eu envers moi des torts dont on ne peut jamais bannir le souvenir... Mais voir mourir un homme de trente ans, c'est horrible... Il semble qu'on soit atteint soi-même dans sa jeunesse et sa vie. Et puis, qui sait si cette crise ne produira pas en lui un changement pour le bien? Il s'attache beaucoup à son fils; peut-être comprendra-t-il, s'il guérit, qu'on a des devoirs envers ces petits êtres, et que le

premier de tous, c'est de leur donner l'exemple d'une vie honorable...

Georges est beaucoup plus aimable. Sa nature ne sera jamais attrayante, il ignorera toujours les grandes pensées et les sentiments élevés ; mais il montre une humeur moins rude et moins maussade, c'est déjà quelque chose.

C'est aujourd'hui le premier janvier.

Je n'ai jamais vu se lever une année nouvelle sans une certaine angoisse. Que dérouleront ses jours inconnus?... Je n'ai pas complétement goûté, même toute petite, les joies sans nuages des étrennes. Le deuil de nos parents pesait plus lourdement sur nous, ce jour-là, et les baisers de grand'mère étaient mouillés de pleurs. J'apprenais ainsi qu'il y a de cruelles surprises sous les voiles des années qui commencent, et une crainte vague m'envahissait.

Ce matin, Isa m'a tendu les bras en pleurant. Elle a peur de l'avenir, et quand Georges, qui était sorti la veille pour des achats mystérieux, nous a offert triomphalement, à elle une bague d'émeraude, à moi une fleur de lys en broche, semée de poussière de diamant, nous avons senti la même impression d'angoisse affreuse...

Verra-t-il la fin de cette année, qui commence ici parmi les sourires du ciel bleu, du soleil et des fleurs?...

Au moins, il y a chez nous un heureux : Aymard a été comblé, et nous l'avons emmené, dans son plus joli costume, velours rouge et guipure, au Consulat, où il y avait un lunch pour la colonie française. Georges y est venu aussi. Isa a eu un vrai succès... Cela fait plaisir d'entendre parler sa langue, de revoir des compatriotes, de se trouver sur un sol français, fût-il réduit aux étroites limites d'un jardin ou d'un salon...

J'ai reçu des lettres exquises de tante Chloé et du colonel. Elle m'a brodé un grand fichu, et lui m'a envoyé une épingle pour le retenir : une minuscule épée en filigrane d'or. Tout à coup, mon cœur s'est serré en pensant que le pauvre Michel Dalrey ne reçoit plus d'étrennes, et n'a pu embrasser, ce matin, la chère femme qui a remplacé sa mère...

J'aime notre maison.

Elle est située tout près de la cathédrale et de l'Alcazar, c'est-à-dire de ce qu'il y a de plus intéressant à Séville. Elle a une façade simple,

plutôt sévère, mais la grille d'entrée ouvre sur un *patio* délicieux. Une légère colonnade de marbre court tout autour; au milieu, il y a un petit bassin, de marbre aussi, avec un jet d'eau dont les gouttes irisées rafraîchissent sans cesse les plantes exotiques qui ressortent en vert sombre sur la vasque blanche et les colonnettes. Sous les arcades, à la mode espagnole, il y a des nattes de couleurs vives, des sièges, des tables, des tableaux, des vases de fleurs. Nous y passons une partie de nos journées. Le soir venu, on y allume des lampes, et plus d'un passant s'arrête devant la grille pour admirer la fraîche verdure et l'aspect riant de notre patio... Bébé y joue avec nous, quand il ne va pas faire admirer aux Délices sa fraîche beauté du nord...

Nous voyons du monde : la colonie française, quelques familles espagnoles amies du consul. Nous sortons un peu le soir, quand Georges s'est retiré... Je ne suis plus aussi tranquille qu'Isabelle... A sa place, je n'aurais pas le courage de sortir.

On a si souvent parlé de Séville, que je répéterais ce qu'ont dit les autres en décrivant sa cathédrale.

Elle me donne de l'art une conception nouvelle à laquelle j'ai eu quelque peine à m'accoutumer, moi qui ne connaissais que quelques-unes de nos cathédrales françaises. Ce n'est plus notre art relativement sobre, le souci instinctif de faire prédominer l'ensemble sur le détail. Ici, je trouve un véritable amoncellement de richesses artistiques, dans l'assemblage desquelles on n'a point eu souci de l'ordre, de l'harmonie, de l'agencement. Le goût y est parfois sacrifié. En Espagne, il faut faire abstraction de ses habitudes artistiques antérieures, et prendre comme elles se présentent ces manifestations extraordinairement riches de la piété et de l'art.

Je suis entrée dans la cathédrale par la belle porte mauresque et le patio rempli d'orangers, qui rappellent la domination sarrasine et le croissant vaincu par la croix... Si grandiose, si immense, si élevé que soit l'intérieur de la cathédrale, je l'aurais crue plus vaste, une partie de son étendue étant prise par les sacristies regorgeant de trésors, la splendide salle du chapitre, et les chapelles du pourtour, dont plusieurs sont de véritables petites églises.

La chapelle capitulaire, placée, comme dans toutes les églises d'Espagne, au milieu de la nef

centrale, est certainement une merveille ; ses stalles sculptées vaudraient, à elles seules, le voyage de Séville ; cependant, elle interrompt la perspective, et empêche de jouir de la vue prolongée des superbes piliers et de la voûte élancée.

J'ai vénéré la châsse d'argent de saint Ferdinand, et la Vierge d'ivoire appelée la Vierge des batailles, qu'il portait devant lui dans les combats. J'espère être ici à l'une des dates vénérées où son saint corps, conservé par miracle, est exposé aux yeux de son peuple.

J'ai longuement visité l'église, et il n'est guère de jour où je ne stationne devant cette œuvre radieuse où Murillo a déployé le plus pur de son génie : cette extase de saint Antoine voyant apparaître l'Enfant Jésus au milieu d'une multitude d'anges, dont chacun exciterait l'admiration si l'on pouvait distraire longtemps son regard du saint transfiguré, et surtout du divin Enfant dont la beauté, la majesté, la douceur le sourire amènent des larmes dans les yeux.

Nous avons eu quelques jours un peu froids hélas ! le mieux qui nous avait prématurément rassurés ne se maintient pas. Il y a un progrès

fatal, lent, presque insensible, qu'on constate en se rappelant ce que Georges faisait huit jours plus tôt...

Comme nous sommes seules!... Si riant, si accueillant que soit ce pays, si bienveillantes que soient les familles qui nous reçoivent, je sens maintenant ce que c'est qu'une frontière, et l'émoi étrange qu'on éprouve à se sentir hors de son pays quand on souffre ou qu'on est inquiet. Une terreur s'empare de moi quand je songe aux choses qui peuvent survenir... Isa ne paraît pas s'alarmer, mais la Sœur me confie son angoisse...

Je l'aime beaucoup, cette petite Sœur Camille, dont la douceur, l'égalité d'âme, la tendre piété nous soutiennent dans cette épreuve. Elle peut avoir trente ans ; elle a perdu toute sa fraîcheur dans ses veilles charitables, mais son regard très pur, très doux, lui donne un charme secret. Elle ne s'impose pas à Georges, mais elle a acquis sur lui une influence que ne possède pas Isabelle; il n'aime pas qu'elle s'éloigne, et il obéit à ses prescriptions.

Comme, en vérité, ces servantes de Dieu ont choisi la meilleure part!... Nous autres, quel que soit notre désir d'accueillir la volonté di-

vine, nous traversons mille inquiétudes, nous subissons de douloureuses anxiétés, nous ne nous désintéressons pas de notre propre sort, quoique nous voulions sincèrement nous soumettre, et nous avons vers le bonheur humain des aspirations pleines d'angoisse... Elles, depuis longtemps, elles ont rompu leurs liens. Semblables à l'oiseau dont parle le psaume « qui s'est échappé du filet de l'oiseleur », elles planent au-dessus de nos misères, et font leur demeure dans le grand arbre mystérieux que peuplent seuls des hôtes ailés. Que leur importe le pays vers lequel ou les dirige, le foyer où elles vont s'asseoir un instant? Leurs intérêts, leurs désirs, leur bonheur ne sont pas de ce monde; leur cœur est « là où est leur trésor ». Pour elles, pas d'exil : « la terre entière est au Seigneur ». Elles ont leur *home* dans chaque église où elles vont puiser leur nourriture. Partout elles gardent leur règle, qui les soutient et sanctifie leurs œuvres; partout elles trouvent des malades à soigner, des affligés à consoler, des âmes à sauver... Elles ont en elles quelque chose d'immuable qui nous raffermit... Je ne sais ce que nous ferions sans Sœur Camille...

Encore un mieux... Nous vivons au jour le jour, mais le fond d'angoisse demeure, même quand un espoir léger vient surnager au-dessus...

Je ne comprends pas bien Isabelle. Elle ne me parle plus jamais de ses inquiétudes. Elle doit en éprouver, cependant, car, insensiblement, elle change vis-à-vis de Georges. Elle n'est plus avec lui froide, brève, impatiente. Elle a des intonations très douces, très nouvelles, qui me rappellent un peu ce qu'elle est près d'Aymard ou avec moi. Elle n'a plus ce regard hautain, presque méprisant, qui accueillait ses saillies vulgaires; elle entre dans ses goûts, cherche ce qui l'amuse, supporte avec une douceur infinie ses plaintes ou ses caprices.

Tante Chloé m'écrit souvent, et se tourmente de nous... Il paraît que M. Dalrey est un peu fatigué et énervé de travail; il a une peur affreuse que son tableau n'ait pas de succès.

Quelle surprise!

Ce matin, je revenais par la calle de Sierpes — la rue des magasins, où ne passent pas les voitures, et qui est ici un lieu de promenade et de rendez-vous; — j'entends tout à coup mon nom prononcé par une voix française, une voix familière :

— Mlle de Dourliac!...

Je me retourne, et il me semble soudain que mon pays, mes amis, tous les bonheurs que j'ai jamais goûtés me sont rendus dans une impression de joie folle, quand je rencontre les yeux clairs et joyeux de M. Dalrey, — ces yeux, je le vois tout à coup, que me rappelaient ceux de tante Chloé sans que mon impression pût se préciser.

Il ôte son chapeau, et sourit en s'inclinant très bas.

— Suis-je très incorrect en prenant la liberté de vous saluer dans la rue? J'ai, naturellement, l'adresse de Madame votre sœur, mais j'attendais une heure convenable pour me présenter chez elle.

— C'est bien bon de rencontrer un compatriote en pays étranger! Isabelle et Georges seront heureux de vous voir... Ils ne sont pas formalistes, et ils vont, j'en suis sûre, attendre votre visite de très bonne heure...

— M. Rallière est plus malade, n'est-ce pas? dit-il, baissant la voix avec une sorte de crainte.

— Oui, j'en ai peur... Et nous sommes si seules, ici!

Il regarde avec une émotion visible les larmes qui montent à mes yeux.

— Pendant que j'y suis, disposez de moi, je vous en prie... J'aurai l'honneur de me mettre dès aujourd'hui à la disposition de Mme Rallière.

J'hésitai un instant, puis je lui dis :

— C'est tante Chloé qui vous a dit que Georges est plus mal ?

Tout à coup, quelque chose fut rompu entre nous : peut-être cette barrière que placent entre des personnes même sympathiques les réserves, les convenances mondaines.

Le cher nom de l'excellente créature que nous aimons tous deux sembla faire de nous des amis d'enfance... C'est très singulier, ce que je dis là; mais je le sentis, et je vis qu'il l'éprouvait comme moi... Nous nous étions vus huit jours à Belvoir... Mais je connaissais *sa* maison, ses parents, j'avais entendu maint récit de son enfance, et je devinais que tante Chloé avait dû lui parler aussi de moi.

— Oui, elle me tenait au courant de tout, naturellement... J'étais très fatigué, on me conseillait un changement d'air, une diversion, et je venais justement de vendre un tableau... Alors, je suis venu ici...

Certainement, il y avait une transformation

dans ses manières. Elles étaient aussi respectueuses, mais avec une nuance plus intime ; sa voix avait quelque chose de plus chaud.

Quand il s'éloigna, je suivis avec une sorte d'attendrissement cette silhouette familière.

Une impression indéfinissable dilate mon cœur, tandis que j'attends sa visite. Il me semble qu'un poids d'angoisse est soudain ôté de son esprit ; j'ai l'impression enfantine que, pendant qu'il est là, aucun malheur ne peut nous arriver... En rentrant, j'ai trouvé le ciel plus bleu, la foule plus joyeuse, les femmes plus jolies, et la Giralda ne m'a jamais paru plus ravissante...

A la maison, ils partagent mon plaisir. Georges me gronde avec quelque acrimonie de ne pas avoir invité M. Dalrey à déjeuner. Il déclare que, pour jouir sans fatigue de sa visite, il prendra son repas chez lui et fera une courte sieste.

Isa m'a suivie dans ma chambre, et, après un peu d'hésitation, m'a dit d'un ton étrange :

— Je voudrais savoir s'il trouvera Georges changé. Il ne me le dirait pas, mais toi, tu peux le lui demander...

Et elle s'est enfuie sans écouter ma réponse.

... Les heures se traînent... Nous attendons

tous comme si M. Dalrey était notre parent ou notre ami intime. Georges espère entendre des histoires parisiennes; Isa est anxieuse de son impression, et moi... il me semble qu'il me rendra quelque chose de cette chère petite maison, d'où cependant il est exilé, et des deux êtres que lui et moi aimons si sincèrement.

Il est venu de bonne heure, comme il l'avait promis, et il a été si bon, si affectueux! Il s'est surtout occupé de Georges.

J'admirais la patience avec laquelle, lui qui est si artiste, il écoutait les appréciations de mon pauvre beau-frère sur l'Espagne et Séville... La cathédrale? Surfaite... La partie d'enceinte arabe qu'on a conservée est simplement affreuse, beaucoup trop nue. La Giralda n'est pas en rapport avec le style du monument... L'Alcazar? Une contrefaçon de l'Alhambra... L'*ayuntamiento* (le maire) devrait faire recrépir toutes les vieilles murailles qui ont une teinte roussie, déshonorante pour une ville à la mode... On devrait abattre les petites rues anciennes pour y tracer de larges voies tirées au cordeau... Le musée? Oh! oui, très beau, cela, on n'en peut disconvenir; mais c'est un peu monotone de

n'y voir presque que des Murillo et des sujets religieux... En revanche, la manufacture de tabacs est amusante, malgré l'odeur qui vous prend à la gorge, quoiqu'il y ait plus de vieilles femmes laides que de jeunes filles, et qu'il ne s'y trouve pas une seule machine.

Isa a eu pitié de M. Dalrey, et a profité du moment où Georges étouffait un accès de toux pour prendre la parole.

— Je trouve plus pittoresque, dit-elle, de voir tous ces doigts agiles rouler les cigares et les cigarettes, et j'ai été intéressée par les longues salles où les pauvres ouvrières font toute leur vie la même besogne monotone.

— Du moins, répliqua M. Dalrey, on permet aux jeunes mères d'emmener leurs bébés. C'est à la fois joli et mélancolique de les voir remuer du pied ces petits berceaux, tout en roulant les feuilles de tabac... Et puis, pour relever leur besogne fastidieuse, elles ont, ajouta-t-il en souriant, une ressource qui ferait pousser les hauts cris à nos socialistes, prétendus amis de l'ouvrier : elles peuvent reposer leurs regards sur les petits autels disposés dans chaque salle, et ornés avec un soin si touchant de lumières et de fleurs.

— Comme vous êtes dévot! s'écria Georges, railleur. Parlez-nous donc de Paris, mon cher. Avez-vous vu la nouvelle pièce qui a failli avoir les ailes rognées par les ciseaux de dame Censure? Est-elle bien montée?... Ah! Paris! Il n'y a que cela! Aussitôt que la saison sera assez avancée pour y ramener Aymard sans inconvénient, nous y retournerons. Décidément, je n'aime pas Séville.

M. Dalrey échangea avec moi un regard grave, et fit un effort pour retrouver dans sa mémoire des racontars et de menues nouvelles. L'heure de la promenade était venue, et Isa l'invita à prendre la quatrième place du landau. Nous longeâmes le fleuve aux eaux jaunâtres; nous croisâmes des équipages aux Délices, et quelques-uns sont si jolis, avec leurs attelages à quatre de mules bien appareillées! Comme nous errions dans les méandres du parc Maria-Luisa, Isabelle m'offrit de marcher un peu avec M. Dalrey.

— Cela fera du bien à Véfa, dit-elle. Vous suivrez la voiture; il fait si beau, que Georges ne peut être pressé de rentrer.

Quel rêve étrange d'être à Séville avec le neveu du colonel, presque seule avec lui, puis-

que nous sommes libres de causer sans que nul nous entende...

Je me rappelle la demande d'Isa, et, le cœur serré d'une angoisse soudaine, je lui pose la question redoutable :

— Comment trouvez-vous mon beau-frère?

Il secoue la tête, et ses yeux sont graves.

— Très malade... J'ai eu la douleur de voir un ami succomber à ce terrible mal, et je ne puis garder les illusions qui endorment la vigilance des personnes inexpérimentées.

— Cependant, il sort tous les jours.

— Il veut vivre, et fait appel à toutes ses forces nerveuses.

Il fit une pause et reprit doucement :

— C'est tante Chloé qui m'envoie...

Un flot de douceur soudaine inonda mon cœur. Ce nom, que nous disons tous deux de la même manière, semble entre nous un lien tout nouveau. Par lui, je ressentais la douce protection, la chaude tendresse de tante Chloé...

— Comme elle est bonne!...

C'est tout ce que je pus dire... La journée était délicieuse. Au-dessus des massifs, je voyais les grands arbres dépouillés des Délices, la *Torre del'Oro*, ressortant sur le ciel

foncé, et tout autour de nous, des rosiers en fleur...

— Lorsque j'ai eu l'honneur de vous voir pour la première fois chez Madame votre sœur, reprit-il d'une voix où je crus surprendre un peu d'émotion, j'ignorais que vous fussiez la pupille de mon oncle... J'ai ressenti quelque chose d'étrange, en apprenant de Mme Rallière que vous étiez partie pour Lancran... Depuis, tante Chloé, avec qui j'ai une correspondance clandestine...

Un sourire forcé trembla un instant sur ses lèvres...

— ... Tante Chloé m'a écrit quel charme vous avez répandu dans leur tranquille maison... Sans doute, par suite d'un oubli, elle ne vous a nommée à moi que ces temps derniers; elle vous désignait toujours comme sa charmante petite amie, ou la pupille du colonel. Mais elle a été si heureuse d'apprendre que vous avez connu ce grand coupable !... C'est alors que j'ai tout appris... Et ainsi, vous avez vécu près d'eux?

Quelque chose se brisa dans sa voix, et il s'interrompit brusquement.

— J'ai vécu près d'eux, j'ai appris à les aimer

tendrement, et... ces temps derniers aussi, j'ai connu le chagrin secret de ces pauvres vieux cœurs...

— Et vous ne m'avez pas mal jugé?

Il y avait une vraie inquiétude dans ses yeux clairs. Je ne pus m'empêcher de sourire.

— Il serait difficile de mal juger quelqu'un dont tante Chloé embrasse la cause, dis-je. Malgré mon affection et mon admiration pour mon tuteur, je suis d'ailleurs obligée de reconnaître qu'il a été terriblement, cruellement injuste!

Un soupir échappa à M. Dalrey; ce soupir n'exprimait pas seulement le chagrin, mais le soulagement.

— Alors, vous ne pensez pas que j'aurais dû sacrifier ma vie tout entière?

— A une conception erronée du devoir? Oh! non, sans doute! Le colonel le reconnaîtra un jour...

— Hélas! il est de fer! Cependant, j'ose fonder un espoir sur l'avenir, sur un succès possible... Je suis un peintre militaire... Mon tableau est terminé...

— Isa m'en a parlé, dis-je vivement. En êtes-vous content?

Il sourit.

— Serais-je un artiste dans la vraie acception de ce mot, si j'étais content de mon œuvre? Se trouver satisfait, n'est-ce pas s'arrêter, s'interdire la poursuite de l'idéal, cette poursuite désespérée, douloureuse, jamais interrompue, qui est la joie et la torture, et aussi l'honneur de l'artiste, en même temps que la raison d'être de sa vocation?... J'étais fatigué, un peu découragé; j'avais écrit à tante Chloé qu'on me conseillait un petit voyage. Elle m'a demandé de choisir l'Espagne, pour essayer de vous être utile, et, je peux bien vous le dire, elle a aplani quelques petites difficultés qui s'opposaient à cette grande excursion... Ai-je besoin d'ajouter que je n'aurais jamais accepté cela pour moi, si je n'avais entrevu la possibilité de rendre quelques services à Madame votre sœur... et à vous?

— Comme elle est bonne! répétai-je, me sentant toujours joyeuse.

— Parlez-moi d'eux, voulez-vous?... Je ne vous demande pas si mon oncle est toujours en tenue.

— Il y sera jusque dans la mort.

— Et son lit est toujours tourné vers l'est? Savez-vous que, moi aussi, bien que ma géné-

ration ne partage pas ses haines, j'ai gardé, par respect, pour lui, cette habitude d'enfance! Car ce qu'il n'a pas voulu entendre, c'est que je reste soldat pour le cas où une guerre quelconque éclaterait... Il verrait bien, alors, que son sang coule dans mes veines, et je ferais mon devoir non seulement bravement, mais avec amour, avec passion... Ce que je n'ai pu endurer, c'est la vie de garnison en temps de paix. Je sais bien ce que vous allez dire, ajouta-t-il vivement, voyant une ombre de sourire sur ma figure, je connais l'objection de mon oncle : c'est en temps de paix qu'on prépare la guerre, qu'on forme les officiers... J'avoue que l'homme le plus brave, sans expérience, sans science technique, serait de peu d'utilité à son pays le jour où il devrait se battre. Mais j'ai acquis, moi, les éléments de cette science; j'ai appris à obéir, même un peu à commander, et je reprendrais sans scrupule les galons qui, alors, me deviendraient chers... Le régiment défile toujours le vendredi chez tante Chloé?

— Toujours. Nous avons dîné chez le général, et j'ai dansé chez le colonel avec la fleur des pois de la brigade, dis-je en riant.

Il ne riait pas, et il ne me regardait plus.

— Ma tante me raconte en effet, dit-il avec un peu d'emphase, les succès que vous obtenez à Lancran. Ils ne m'étonnent pas... Elle paraissait s'attendre... à vous y voir fixer votre avenir... Mais je n'ai évidemment pas le droit de m'occuper de ce qui vous concerne, encore moins de forcer vos confidences... J'ai vraiment peine à me rappeler que je vous aie vue pendant si peu de jours à Belvoir... Cependant, quand Madame votre sœur me faisait l'honneur de me donner de vos nouvelles, il me semblait que je vous avais toujours connue... Et maintenant, vous êtes « à la maison !... »

Tante Chloé lui a parlé du lieutenant ! Vraiment, en quoi cela peut-il l'intéresser ?

Je jetai sur lui un regard à la dérobée. Il arrachait machinalement des feuilles aux arbustes qui bordaient l'allée.

— Je n'ai ni à faire, ni à refuser des confidences. J'avoue franchement que mon désir ardent serait de retourner, à Lancran, près des vieux amis qui m'ont fait la vie si douce ; mais dans la situation où se trouve ma pauvre sœur, en face des événements qui la menacent, je serai sans doute pour longtemps fixée près d'elle.

— Si charmante, si bonne qu'elle soit, pensez-vous lui devoir le sacrifice de votre avenir? dit-il, toujours sans me regarder.

— Je n'ai à faire aucun sacrifice, et il n'est nullement question d'arranger ou de déranger mon avenir.

Le voiture nous rejoignait.

— Veux-tu remonter, Véfa? Nous allons mettre M. Dalrey chez lui, et revenir à la maison.

Georges ne parlait plus; il semblait épuisé.

— Je voudrais bien que Véfa sortît un peu, dit Isabelle; nous l'enchaînons trop à... Bébé. Mme de Sauvert, la femme du consul, m'a parlé d'une personne bien élevée qui l'accompagnerait volontiers dans ses promenades... Parlez-vous espagnol, Monsieur Dalrey? demanda-t-elle avec un peu de malice.

— Un peu, Madame.

— C'est que Véfa, qui lit convenablement les affiches, et même un peu les journaux, ne peut réussir ni à se faire entendre, ni à comprendre une langue qui, je le reconnais, est parlée très vite. Si vous avez quelques heures à perdre, ne pouvez-vous lui servir d'interprète?

— De tout mon cœur, Madame! s'écria-t-il avec élan.

J'eus une vraie joie à l'idée de voir mieux Séville avec lui, mais je m'étonnai un peu. Jadis, à Belvoir, Isa m'avait mise en garde contre le charme des hommes pauvres. A-t-elle changé d'idée? Trouve-t-elle, maintenant, que l'argent sert de peu pour le bonheur? A-t-elle foi en l'avenir artistique de M. Dalrey, ou le voit-elle autrement depuis qu'elle le sait le neveu de mon tuteur?...

Quelle folie, et qu'est-ce que je pense là! M. Dalrey aime à causer avec moi parce que nous avons les mêmes idées et que, paraît-il, je comprends l'art à sa manière. Mais il ne songe pas à autre chose... Il a peut-être des théories semblables à celles de son oncle sur le mariage, et croit qu'un artiste, pas plus qu'un soldat, ne doit pas se marier... Quand même il y penserait, le colonel opposerait son veto... Il frémirait à l'idée d'unir sa pupille à son neveu banni... Et quelle nouvelle terrible déception il éprouverait si sa petite Geneviève, cette fille de soldat, ne se mariait pas « dans l'armée! »

Je me rappelle avec douceur la prière que j'ai faite à Lourdes... J'ai confié mon cœur à Celle qui est une tendre Mère...

Ma duègne s'est présentée hier. C'est une femme entre deux âges, très comme il faut, qui a, dans un visage insignifiant, une paire d'yeux noirs veloutés, et qui porte la mantille, même à la fin de la journée, quand les élégantes arborent leurs chapeaux, — probablement parce qu'elle trouve le vieil usage beaucoup plus économique. Un cordon violet est noué à sa ceinture; elle fait sans doute partie d'une confrérie pieuse, et hier, fête chômée de la Purification de la Sainte Vierge, elle avait revêtu une robe bleue.

Elle est charmée de me promener dans Séville, et de m'en faire admirer les beautés moyennant une rétribution. Elle sera également charmée d'indiquer au jeune peintre français, notre ami, les rues pittoresques et les pans de murailles bien éclairés qui formeraient des sujets de tableaux, les chefs-d'œuvre cachés dans toutes les églises, etc.

Elle déjeune avec nous. Isa s'est informée de ce qui lui plaît, car elle n'aime pas notre cuisine française, et en outre, il paraît qu'elle jeûne fréquemment. J'admire sa sobriété : deux douzaines d'olives,avec des piments doux frits à l'huile, ou des dattes, ou une tranche de pastèque suffisent souvent à son repas. Quoiqu'elle

ne soit plus jeune, elle a une grâce étrange, des mouvements souples, des lueurs dans ses grands yeux. Elle est toute seule au monde ; elle fait de la dentelle noire, qu'elle vend, et passe dans les églises tous ses loisirs; c'est son refuge et sa joie...

Nous avons commencé par le musée, cette perle des musées espagnols, où sont groupées en petit nombre des toiles hors pair, des Zurbaran énergiques et rudes, et... seize Murillo, comptant tous parmi les œuvres les plus belles du maître...

J'ai admiré le tact avec lequel M. Dalrey (j'allais l'appeler Michel, tant je suis habituée à entendre tante Chloé prononcer ce nom)... j'ai donc admiré le tact avec lequel il ménage la juste susceptibilité de notre Espagnole, tout en m'initiant à ces merveilles d'art qu'on n'épuise jamais. Elle semble croire qu'il me traduit ses paroles, et quand elle est lasse d'être restée un quart d'heure devant une toile, elle va s'asseoir sur un banc et nous laisse à notre enthousiasme, qui plaît à son patriotisme.

Jamais je n'oublierai le musée de Séville... Il me semble que, fussé-je très vieille, j'y retrouverais des effluves de jeunesse, des élans d'ad-

miration, et cette sorte de recueillement attendri qu'à certaines heures le beau inspire. La *Pieta* est d'une douleur si navrante et si divine! Le Christ mort est cependant si vivant dans la divinité qui n'a pas abandonné son Corps adorable! Les yeux de cette Mère de douleurs laissent lire d'une manière si poignante ce que nous, pauvres êtres incomplets, pouvons entrevoir de cet abîme d'amertume...

Elle n'est plus la Mère douloureuse, la Vierge souriante qui présente à saint Félix de Cantalice son radieux Niño... Il est si beau, ce vieillard transfiguré dans l'extase, qu'on pense à la jeunesse mystérieuse renouvelée comme celle de l'aigle, à cette jeunesse de l'âme qui peut demeurer dans les ruines du corps, comme une flamme rallumée à l'éternel flambeau... Saint Thomas de Villeneuve distribuant ses aumônes est un ascète et un père... Et le Saint Antoine qui voit apparaître soudain près de lui l'Enfant divin tout prêt à lui prodiguer de célestes caresses! Mais je manque de mots pour exprimer ce que j'ai senti, et cependant M. Dalrey faisait surgir pour moi des détails que je n'aurais peut-être pas saisis toute seule; il éclairait encore ces splendeurs vraiment idéales, et j'ai compris

ce que c'est qu'une âme d'artiste, quel sens supérieur du beau elle possède, avec cette espèce de seconde vue qui lui permet de trouver des jouissances là ou d'autres n'aperçoivent rien, et cette faculté de mystérieuse transformation qui relève les banalités et idéalise jusqu'à certaines laideurs elle-mêmes.

Nous avons joui comme je ne l'avais jamais fait de la cathédrale. Mon compagnon m'y a fait admirer mille détails, et devant cette profusion presque désordonnée qui a sa grandeur spéciale, j'ai compris le mot des vieux chanoines qui, se ruinant pour bâtir leur église et éperdus d'amour pour sa beauté, se disaient : « Élevons quelque chose qui fasse dire à la postérité que nous étions fous ! »

Fous d'enthousiasme, fous de piété... Tout ce qui est vraiment grand ne confine-t-il pas à une sorte de folie ou, pour mieux dire, d'extase ? Et il y a quelque chose de superbe dans ce désir désordonné d'entasser les richesses pour Dieu, de multiplier jusqu'à l'épuisement les efforts de l'art, de tout jeter à ses pieds sans compter, sans se soucier, même, de l'arrangement de ses dons...

— Moi aussi, me dit Michel, j'ai été tout d'abord déconcerté par l'absence d'ordre, de méthode, d'ensemble, par le manque de goût, si vous voulez, qui vous frappe dans l'art espagnol. Mais j'ai compris, et je voudrais vous faire sentir qu'il n'y a pas rien qu'une conception de l'art. Surtout lorqu'il est inspiré et animé par le plus puissant des mobiles : le sentiment religieux, il serait téméraire de lui imposer des règles trop précises, d'endiguer sa fougue, de refroidir l'enthousiasme qui l'entraîne hors du convenu. L'art religieux est l'expression de l'âme d'un peuple. Notre mentalité, à nous, hommes du Nord, plus froids, plus pondérés, diffère de celle des Méridionaux, et nous aurions tort de vouloir mesurer à notre manière l'élan et le mode d'un génie qui n'est pas le nôtre. Il est indispensable de faire entrer en compte, dans les manifestations artistiques de ce peuple, le sentiment, qui joue chez lui un si grand rôle ; or, tout sentiment vif, profond, enthousiaste, sort de la mesure et se prodigue sans réflexion...

Il réfléchit un instant, puis sourit en faisant cette comparaison :

— Vous disiez tout à l'heure, et vous aviez raison, que les styles sont souvent confondus

dans l'ornementation de cette église; on y a jeté à pleines mains les richesses, sans s'inquiéter de la manière dont elles cadreraient entre elles. Mais imaginez deux hommes qui, découvrant un trésor de gemmes, en feraient don à la femme qu'ils aiment... L'un prendrait tout d'abord la peine de les trier, de les ranger par nuances et par grosseurs, rejetant les médiocres, et les ferait richement monter avant de les mettre à ses pieds... L'autre, dans la joie de sa découverte, courrait sans retard les lui porter toutes, ne voulant pas retarder d'un instant sa joie, à elle, de les recevoir, son bonheur à lui, de les donner... L'un est plus judicieux, plus pondéré; l'autre a le cœur plus chaud... Ici, les fidèles, prêtres ou laïques, n'ont pas même pensé à respecter le plan de l'architecte, dans leur hâte d'embellir son œuvre... L'architecte lui-même partageait peut-être leur enthousiasme et ce besoin de prodiguer ses propres dons...

De temps à autre, il exprime à la señora Alvarez son admiration et la mienne. Elle sourit, et est contente.

Une délicieuse visite à l'Alcazar...

Je m'étonne, je me reproche un peu de pou-

voir jouir de quelque chose en voyant que Georges ne va pas mieux... Un fond de tristesse et d'inquiétude demeure ; seulement, sur ce fond sombre, il y a des éclairs de joie... c'est comme une broderie éclatante cousue sur un vêtement de deuil... J'aime à croire que je ne suis pas égoïste, car je partage les soucis d'Isa, j'essaie de distraire Georges, et je ne sors que lorsque ma sœur m'y contraint...

J'ai fait part de mon scrupule à Sœur Camille qui, elle, ne veut voir de Séville que les églises, les offices somptueux, si longs, si touchants lorsque, dans une forêt de mille cierges, l'hostie sainte est l'objet de la louange de tout un peuple répétant sans se lasser le mystérieux trisagion : *Santo! Santo! Santo!*

Elle m'a dit de ne pas me troubler, et surtout de ne pas me croire insensible.

— Dieu, a-t-elle ajouté, intercale sagement quelques joies dans la trame de nos douleurs, afin de laisser respirer notre âme et de lui redonner un peu de force. Joies et douleurs viennent par sa volonté ; ne faut-il pas l'accueillir comme Il se présente? Nous savons bien que, pour l'âme de foi, Il se donne sous toutes les apparences...

Alors, sans bannir la pensée du pauvre Georges et d'Isa, j'ai joui simplement de ce répit qui m'était accordé...

N'ayant pas vu Grenade, j'ai admiré sans restriction l'Alcazar, cette réduction de l'Alhambra. M. Dalrey m'a expliqué les procédés de moulage qui, tenant plus de l'art décoratif que de l'art proprement dit, nous laissent une idée si complète de l'ingéniosité et du goût des Arabes. Ce n'est pas grand, ce palais, et nulle préoccupation d'idéal n'a présidé à la construction de ces salles si merveilleusement ciselées, à la disposition de ces colonnettes fines, de ces arcs à demi fermés, de ces patios où l'eau vive éclabousse les bassins de marbre, ni même à l'arrangement de ces jardins si délicieusement artificiels. L'idéal n'était pas dans leur génie : ils concevaient le bien-être, le luxe, l'agrément de la vie et le plaisir des yeux, c'était tout. Mais l'Alcazar est ravissant, Nous avons erré dans les salles richement repeintes et dorées, dans le patio des *doncellas*, — jeunes filles, — et dans celui des poupées, *muñecas*, ainsi nommé à cause des figurines étranges sculptées au-dessus des arcades. Nous nous sommes arrêtés avec respect dans l'alcôve profonde où, remplaçant les

califes, saint Ferdinand a rendu à Dieu son âme toute céleste... Puis nous nous sommes assis dans les jardins où les haies de myrtes taillés tracent des dessins capricieux, où les jets d'eau, sortant de terre comme des plantes gigantesques, forment une avenue étrange d'une extraordinaire fraîcheur... Mais là, nous étouffions, et nous rêvions des grands espaces libres et de la vraie nature...

CHAPITRE XXIII

C'en est fait même des joies passagères, même des arabesques de lumière tracées sur le fond noir... Elles sont finies aussi, ces promenades charmantes dans la ville riante et ensoleillée, — dans le bleu où de jeunes cœurs erraient, charmés...

Georges s'affaiblit si soudainement, que Sœur Camille demande à Véfa, d'un ton grave et en

baissant la voix, s'il a été chrétiennement élevé, et si sa femme se chargera de lui parler d'un prêtre.

Véfa tremble et se met à pleurer. Comme c'est prompt, et inattendu, aussi!.. On dit bien : « Il est perdu ». Mais quand l'affreux moment se rapproche, on reconnaît avec effroi qu'on n'avait pas cru à ses propres paroles, qu'on ne pensait pas voir jamais la mort, l'horrible mort, surgir à son foyer.

Pauvre petite Véfa! C'est bien dur d'être près de sa sœur si chère la messagère d'un tel avertissement! Mais elle n'a pas besoin de parler : elle serre Isabelle dans ses bras, elle pleure, et soudain la jeune femme a tout compris.

Elle reste un instant silencieuse, pâle à faire peur; mais quand Véfa lui murmure dans ses sanglots les paroles de la Sœur, elle retrouve un calme presque effrayant.

— Oui, il a eu une mère très pieuse... Ce souvenir était en lui la seule chose qui m'eût inspiré de la sympathie... Ne t'effraie pas, Véfa, c'est à moi à lui parler; j'ai eu un tort irréparable envers lui : je l'ai épousé sans amour, pour son argent; maintenant, je remplirai le devoir que j'ai assumé si légèrement.

Elle appuie sur le front de sa sœur, ses lèvres, — si froides, — et entre sans un instant d'hésitation dans la chambre de son mari. Et Véfa, agenouillée avec la Sœur, prie ardemment pour que cette âme, soudain arrachée à ses illusions et à ses vanités, ouvre les yeux à la vraie lumière...

. . . .

Elle attribua toujours aux prières de Sœur Camille ce qui se passa alors derrière cette porte close... Après un quart d'heure d'attente, qui parut long comme un siècle, Isabelle parut, si changée de l'effort qu'elle venait de faire, que sa sœur la regarda avec une véritable frayeur. Elle alla vers la religieuse, et lui prit les deux mains.

— Il consent... Ce sera pour aujourd'hui même...

Sa voix aussi était changée, moitié vibrante, moitié brisée.

La Sœur lui rendit silencieusement son étreinte, tandis que Véfa l'embrassait en pleurant.

On prétend nier les miracles... Ah ! quel prodige plus extraordinaire que de voir, ainsi que cela arrive chaque jour, grâce à la bonté de Dieu, un homme oublieux, jusqu'à en être insensé,

de ses destinées éternelles, absorbé dans les plaisirs et les calculs, que de voir, dis-je, un tel homme consentir tout à coup à revenir en arrière, vers les sentiers bénis de son enfance, et accepter comme une expiation, virilement, simplement, la mort dont il détournait constamment son regard!

Qui donc a dit que la maladie est pour certains une insigne bienfaitrice? Elle rompt brusquement les habitudes mauvaises; elle impose des loisirs pour la réflexion, elle isole de mille dangers, elle permet à l'âme de se simplifier, d'évoquer ses souvenirs, de se replier sur elle-même, et... d'avoir des remords...

Georges n'était pas, cependant, inquiet pour sa vie, qui ne tenait plus qu'à un fil. Il y avait peut-être, dans ce retour à Dieu, l'alliage de cet égoïsme qui ne meurt guère qu'avec nous, l'espoir de guérir, une espèce de convention tacite avec le ciel. Il comptait qu'en échange de ce qu'il voulait bien faire, il obtiendrait cette guérison à laquelle il aspirait...

Il devait avoir mieux que la guérison : il touchait à la *Vie*...

CHAPITRE XXIV

Le prêtre est venu, Georges se lève encore ; Isa est sortie de la chambre, un sourire aux lèvres ; mais aussitôt la porte close, elle a éclaté en sanglots. C'est dans les bras de sa sœur qu'elle passe cette demi-heure solennelle. Elles ne se parlent pas, elles prient du fond du cœur, tressaillant au moindre souffle, impressionnées par ce grand silence, appelant la bénédiction de Dieu sur ce qui se passe là, dans cette chambre fermée...

C'est fini. Le prêtre sort, visiblement ému.

—Madame, je reviendrai demain ; il faut bénir Dieu : votre mari est disposé à recevoir les saints sacrements...

Alors la jeune femme rentre précipitamment, tandis que Sœur Camille et Véfa, soulagées d'une immense angoisse, se serrent la main en silence...

Que ce passe-il entre cette âme régénérée et la femme qui, jadis si frivole, a été subitement mûrie par de cruelles réalités? Au bout d'un quart d'heure, Isabelle reparaît. Elle a pleuré.

— Véfa, dit-elle d'une voix altérée, Georges veut te voir... Moi, j'ai besoin d'être seule...

Véfa s'assure que ses yeux ne sont pas trop rouges. Elle ouvre la porte de Georges, et le voit dans son fauteuil, souriant, avec une expression qu'elle ne lui a jamais connue.

— Je suis beaucoup mieux, Geneviève, dit-il, haletant, oui, vraiment beaucoup mieux, quoique je n'aime pas à voir pleurer Isabelle...Cette petite folle n'a-t-elle pas été jusqu'à me demander pardon, alors que je n'ai pas été, moi, un bien bon mari?... Mais nous changerons tout cela... C'est à moi à dissiper les sentiments amers que j'ai pu éveiller... J'ai été un peu dur pour vous, à Belvoir... Vous ne m'en voulez pas?

— Oh! mon cher Georges!

Elle ne peut en dire davantage, elle a peur de pleurer.

— Il fait trop froid pour que je sorte demain. Mais voici la semaine sainte, et je verrai ces cérémonies, ces danses étranges, à la cathédrale... Je voulais aller à l'église; ce prêtre,

qui est très attentif pour moi, ne veut pas que je sorte, de peur que je ne m'enrhume... Est-ce singulier, Véfa, de me voir communier!

Il a un accès de suffocation... Il ne peut plus guère tousser.

— Savez-vous, reprend-il, comment j'ai cédé à Isabelle? Approchez-vous; j'ai une recrudescence de bronchite, il doit y avoir de l'orage, car je suis oppressé ce soir... Vous savez, d'abord, que je ne suis pas crédule... ni névrosé... Mais j'ai eu un rêve...

L'expression de son visage changeait étrangement. Ses yeux erraient avec une sorte d'inquiétude dans la chambre, et ses doigts diaphanes tourmentaient sa chaîne de montre.

— J'ai rêvé que je voyais ma mère...

Sa pauvre voix prenait des intonations attendries...

— Elle est venue près de moi, comme elle était dans les derniers temps de sa vie, avec une robe noire et une dentelle sur ses cheveux, qui étaient encore si beaux... Elle parlait... Je ne comprenais pas bien... vous savez, c'était un rêve... Mais elle répéta plusieurs fois : « Viens, viens me retrouver par la route ancienne... « C'était étrange, n'est-ce pas?... Quand

je m'éveillai, j'étais couvert de sueur. Mon cœur battait, et à ce moment même, Isabelle est entrée, et m'a dit avec son entrain et sa gaieté : « Georges, j'ai une idée, et il faut que vous en passiez par où veut votre tyran... Vous devez faire un vœu pour être guéri... — Un vœu ! Ma mère en faisait jadis, quand j'étais malade... — Oui, c'est cela ! s'est-elle écriée. Mais ce doit être sérieux, Georges, et nous communierons ensemble. » Ma petite sœur, il m'a semblé que je revenais, en effet, à la route ancienne... Et j'ai dit oui avant même d'avoir réfléchi.

Véfa retenait ses larmes. Ceux qui vont nous quitter revêtent-ils donc un aspect nouveau pour être plus regrettés? Si Dieu faisait un miracle, Georges serait-il changé?...

Une nuit très calme...

Ce n'était plus qu'une affaire d'heures, mais il avait voulu rester dans son fauteuil...

Il y avait un autel dans la chambre.

Isa avait arrangé elle-même les fleurs les plus belles qu'eût fait éclore le soleil d'Andalousie. Elle ne pleurait pas; même, quand Georges la regardait, elle trouvait la force de sourire.

Michel était là, représentant à lui seul la fa-

mille éteinte, les amis absents, la patrie lointaine...

Et au moment où le prêtre entrait, Isa plaça sur sa tête une mantille blanche, et s'agenouilla près de son mari..,

Alors, le prêtre leur partagea la même hostie...

Jamais ils n'avaient été unis ainsi...

Un peu plus tard, le petit Aymard parut. Il eût peur de la pâleur de Georges et saisit la main de sa tante en disant tout bas :

— Ce n'est pas papa!

Isa, très forte, se releva.

— Georges, voici Bébé... Après ce que tu viens de faire, il faut le bénir...

C'était la première fois qu'elle employait avec lui ce *tu* familier, et son accent avait quelque chose de nouveau...

Georges s'en allait, au moment où Celui qui est le lien même de la famille venait de les unir si mystérieusement.

Il entendit encore ces paroles, cependant. Une sorte de sourire erra sur son visage si pâle ; il posa la main sur la tête brune de son fils, remplissant pour la première et dernière fois cet acte sacré du père chrétien, puis il chercha les doigts de sa femme...

Et, tout à coup, Isa poussa un cri :

— Ma Sœur ! Sa main s'alourdit ! Il se trouve mal !...

La Sœur était là... Elle s'agenouilla et commença les admirables prières dont l'Église aide le suprême combat de la pauvre âme... Avant qu'elle fussent terminées, Isa était veuve.

CHAPITRE XXIV

JOURNAL DE VÉFA

Quelles heures pleines d'angoisse! Nous étions si seules, si inexpérimentées devant ces tâches funèbres!... Seules? Oh! non, Michel a été pour nous un frère!...

C'eût été une triste douceur de faire avec lui ce voyage de retour; mais un télégramme nous annonce l'arrivée du colonel, et il doit partir.

bien malheureux, nous demandant de ne pas parler à son oncle de sa présence ici :

— Il m'en voudrait de vous connaître, et croirait que je veux vous détacher de lui...

Il y a deux jours... Qu'ils ont été longs!... C'est aujourd'hui que mon tuteur arrive. Demain aura lieu la cérémonie funèbre, et le soir, l'affreux départ...

Je bénis Dieu qu'Isa ait pu le pleurer. Ce doit être trop affreux de mettre son mari au cercueil sans pouvoir lui donner un regret...

Je suis allée en voiture à la gare chercher le colonel. Au milieu de la foule qui arrivait pour les cérémonies de la semaine saine, j'ai aperçu la note éclatante du pantalon rouge, le scintillement des galons. Des yeux surpris s'attachaient sur lui ; il ne semblait pas même s'en apercevoir.

— Mes pauvres enfants! Ç'a donc été bien imprévu, que vous n'ayez pu appeler à temps votre vieil ami? Pauvre Isabelle! C'est affreux, à son âge de connaître le sens de ce mot cruel : le veuvage! Et quelle tâche d'élever toute seule son fils, d'en faire probablement, mais sans l'appui d'un père, un soldat!... Oui, ma chère,

j'ai ma cantine... Je conviens que cela peut sembler singulier, mais je ne possède pas d'autre malle... Je parle un peu l'espagnol; si vous voulez me permettre de vous reconduire à votre voiture, je m'occuperai ensuite de mon bagage...

J'avais conscience de l'attention et de la curiosité dont mon tuteur était l'objet. J'entendais chuchoter.

Un touriste français se mit à rire, et marmotta en passant :

« — Un fier original! Il n'a donc pas porté assez longtemps le harnais? »

Heureusement le colonel est un peu sourd!

Quand nous arrivâmes à la maison, nous vîmes, à travers la grille, que le patio était faiblement éclairé. Ce fut dans l'ombre des arcades qu'Isa nous apparut... Elle a, depuis la mort de son mari, quelque chose de rigide, mais elle s'attendrit soudain en tendant au colonel ses mains tremblantes.

— Vous! Toujours vous quand on souffre et qu'on est perdu dans l'angoisse! Vous étiez là aussi pour grand-père...

— Isabelle, mon enfant!...

Il tirait furieusement sa moustache, et luttait

contre des larmes qu'il ne voulait pas laisser couler.

— Si jeune!... Pauvre enfant!... Alors, ç'a été très prompt?

Elle recommença pour lui le triste récit qu'elle avait fait ce jour même au consul. Seulement, elle entr'ouvrit son cœur, et ajouta :

— Il avait beaucoup changé, ces derniers jours... Il était devenu bien différent de ce que vous l'avez connu... Il me laisse un souvenir attendri, et je pourrai dire plus tard à son fils qu'il est mort en chrétien...

Hélas! ce sera la seule leçon qu'il lui ait laissée, et c'est en partant qu'il a touché le cœur fermé de ma pauvre sœur!

Une journée de rêve, de rêve affreux...

Ce matin, Isa est entrée dans ma chambre, revêtue de ses habits de veuve. Elle paraissait encore plus grande et plus mince dans sa longue robe traînante, et le noir mat du crêpe faisait ressortir étrangement la pâleur de son visage, et aussi la teinte fauve que ses cheveux garderont longtemps.

Elle m'a demandé de lui attacher son voile... C'était si lamentable!...

Elle avait fait placer sur le cercueil, tendu de velours, une croix de fleurs admirables. Il y avait une triste pompe : en Espagne, ces lugubres chars ont un luxe spécial. Les glaces biseautées, les ornements d'argent, les plumes des huit chevaux caparaçonnés semblaient une ironique recherche de vanité devant la fin de tout...

Dans l'église, on achevait les préparatifs de la grande semaine. Un autel provisoire s'élevait jusqu'à la naissance des voûtes, et les gigantesques piliers étaient drapés de velours cramoisi...

Isa était à bout de forces quand elle rentra à la maison, laissant le colonel escorter jusqu'à la gare le char funèbre. Elle consentit à s'étendre sur une chaise longue, et je lui amenai Bébé, qui la réclamait depuis le matin. La gouvernante avait noué sur sa robe blanche une large ceinture noire ; c'était si triste, et en même temps cela offrait un tel contraste avec sa fraîcheur, ses yeux brillants, ses manières vives et gaies !

— Maman !..

Il la couvrait de baisers, il fourrageait en riant ses cheveux, il posait sa petite tête brune

sur son cœur. Que pensait-elle? Ne se disait-elle pas que le pauvre chéri eût été mal dirigé par son père? Comprenait-elle que, libre maintenant de l'élever à son gré, une responsabilité à la fois grave et douce pesait sur elle?... Elle l'embrassa longuement et pleura.

CHAPITRE XXV

Quinze jours ont passé depuis leur retour à Paris, quinze jours très lourds, très remplis, donnant à Véfa la sensation d'avoir traversé des années. Elle sent une espèce de désarroi dans son existence : il lui semble qu'elle vit celle d'Isa.

Pauvre Isa!... Il y a maintenant un pli entre ses sourcils ; les affres de ces derniers jours ont imprimé leur trace sur ce visage jadis insouciant. Et dans son cœur seront-elles durables, ces autres traces d'un deuil qui, si profond pour celles

qui ont été heureuses, n'atteint chez elle aucune source vitale? Peut-elle arrêter, immobiliser sa pensée à ces dernières heures où, à travers les étranges transformations de la maladie et de l'ombre de la mort, elle a pu échanger avec son mari un sentiment sincère? Ou bien, remontant le cours de sa vie d'épouse, retrouve-t-elle, avec les tristes souvenirs, la conviction non moins cruelle qu'elle n'eût jamais été heureuse? Ressent-elle du vide, du regret, ou essaie-t-elle d'étouffer une vague impression de délivrance?

Véfa se pose, en la regardant, toutes ces questions angoissantes. Elle ne peut arriver à les résoudre; mais ce qu'elle sait, ce dont elle est sûre, c'est qu'elle, elle aimerait mieux mourir que faire un mariage d'argent, et qu'elle bénit Dieu de n'avoir pas cédé à une pression odieuse, de n'avoir pas même été tentée d'épouser un homme qu'elle ne pouvait ni aimer ni respecter...

Elle ne voudrait pas penser à elle... Elle se reproche de sentir un battement de cœur joyeux, dans cette maison de deuil, quand Michel Dalrey vient les voir.

— C'est un ami fidèle, dit un jour Isabelle; je ne suis pas si égoïste que je ne pense à toi

au milieu de mes peines, ma Véfa chérie... Le choses sont bien changées... Le pauvre Georges m'avait faite riche... Et tu sais combien je t'aime... Il faut qu'une de nous soit heureuse.

— Isa, ne parle pas ainsi ! D'abord, tu ne sais pas, seulement, s'il pense à moi.

Elle regarda Véfa avec un éclair de son expression d'autrefois.

— Oui, je sais... Seulement, il ne t'en parlera pas tout de suite... Cela ne lui ressemblerait pas de prononcer sitôt le mot de bonheur dans la maison d'une veuve... Moi seule ai le droit de le dire... pour toi...

Comment Véfa, après ces paroles, réussirait-elle complétement à faire taire son cœur ? Seulement une pensée la hante : que dira son tuteur ?... Est-elle toujours condamnée à lutter ? Lutter pour refuser un mari, lutter encore pour en accepter un... Oh ! colonel, comme elle a peur de vous !... Car avec votre tendresse de cœur, votre générosité, votre admirable abnégation, vous êtes un tyran... Et en affligeant les autres dans la bonne foi de votre âme sincère, c'est surtout vous, peut-être, que vous martyrisez !

. . . .

Et le grand jour arriva pour Michel. Le Salon s'ouvrait, et Véfa, le cœur ému d'impatience et d'angoisse, se rendit au vernissage.

Il était de bonne heure ; la foule brillante au milieu de laquelle elle eût craint de trouver ses vêtements noirs déplacés, n'était pas encore nombreuse. Cependant, il y avait déjà, au Grand Palais, un mouvement qui, tout d'abord, l'étourdit et l'attrista. Des groupes arrivaient, causant bruyamment ; les peintres adressaient des recommandations, pilotaient des amis, recevaient des compliments. Entrée avec la femme de chambre d'Isabelle, qui avait l'air d'une dame, la jeune fille se sentait un peu embarrassée ; mais cette impression ne fut pas de longue durée : Michel l'attendait au haut de l'escalier. Il avait une figure à la foi ravie et anxieuse, bien que cela n'ait pas l'air de s'allier ensemble.

— Est-il bien placé ? s'écria-t-elle impatiente.

Il sourit.

— Sur la cimaise... On le regarde beaucoup... Mais je lui trouve des défauts que je n'avais pas vus dans l'atelier... Je voudrais faire mon lointain plus flou, retoucher le sergent, et j'ai peur de n'avoir pas bien rendu l'expression de mon oncle... Si vous alliez être déçue !...

Le cœur de Véfa bat très fort. Est-ce qu'elle sera vraiment déçue pour avoir rêvé qu'il ferait un chef-d'œuvre ?

— Là-bas... Vous voyez ce groupe?

— Un groupe! Mais c'est une foule!

— Ça ne prouve rien, vous savez ; on regarde aussi les choses très laides ou ridicules.

Elle lui jette un regard de reproche; mais, si invraisemblable que ce soit, il est sincère dans ses défiances...

La voici devant le tableau de Michel. Quelque chose papillotte devant ses yeux, elle se sent oppressée d'angoisse, et ce n'est qu'après quelques secondes qu'elle se rend compte de ce qui est là, devant elle...

Une toile de moyenne grandeur, d'un ton animé, ni terne, ni brutal, donnant tout d'abord l'impression du vrai dans la couleur... Un mouvement non pas exagéré, mais saisissant... Une scène qui s'empare tout d'abord de votre être tout entier, et vous émeut d'une sensation poignante...

A l'arrière-plan, c'est la campagne ensoleillée... Là, devant, c'est une maison éventrée par les obus; sur l'herbe, il y a des cadavres convulsés; une compagnie allemande bat en re-

traite ; les casques brillent, les visages blonds ont une expression frémissante, et les petits troupiers français se jettent en avant avec une ardeur que ne trouble pas la triste certitude que leur vaillance sera stérile. Et près de son cheval tué, dont un flot de sang rougit le poitrail d'ébène, c'est le colonel qui, un bras pendant, sa tunique déchirée, s'appuie sur un sergent et tient son sabre dans sa main gauche. La ressemblance est frappante, l'attitude héroïque...

Les yeux de Véfa se remplissent de larmes... Et à mesure que son regard avide embrasse cette toile qui, demain, sera célèbre, des détails saisissants se détachent : un rosier a été épargné à l'angle de la maison détruite, et une jeune femme fuit avec son enfant qui, terrifiée, serre convulsivement une poupée, tandis que le père, l'œil hagard, jette par les fenêtres les meubles que le feu n'a pas encore atteints.

— Merveilleux !

— Qui est-ce? Il fera parler de lui...

— Un élève de Detaille... C'est certainement un des clous du Salon...

— Un jeune, évidemment, demain, un maître...

Véfa entendait ces réflexions qui se croisaient,

rapides, et voyait la surprise, l'admiration se peindre sur ces visages.

Radieuse, elle regarda Michel.

— C'est admirable !

— Vraiment? Moi, je ne sais plus...

— Dalrey, le mot de compliment serait banal... Vous aurez une médaille, le public vous la décerne déjà... Vous me remuez le cœur!

Et un homme d'aspect très jeune, brun, l'air militaire, portant la rosette de la Légion d'honneur, serre à la briser la main de Michel.

— Mon maître, murmure le jeune peintre à Véfa.

Il y a quelques critiques, mais elles sont presque flatteuses. Michel sait bien qu'il a encore de l'expérience à acquérir, qu'il doit perfectionner son *faire*; mais tous s'accordent à lui prédire un grand avenir artistique.

Comme Véfa s'éloignait, après une longue, délicieuse, émouvante contemplation, une dame dirigea vers elle son face à main et murmura en souriant :

— Sa fiancée !

Véfa devint pourpre. Michel aussi avait entendu, et elle rencontra son regard, à la fois tendre et ému.

— Puisse-t-elle prophétiser ! dit-il tout bas.

CHAPITRE XXVI

— Véfa, je suis désemparée !

Il y a quelque chose de si plaintif, de si anxieux dans ce mot, que Véfa court à sa sœur, et la regarde dans les yeux, inquiète.

— Oui, reprend la jeune femme, s'appuyant à son fauteuil avec un geste d'abandon ou plutôt de découragement, toutes ces affaires me tuent. J'aspire au moment où ils ne viendront plus tous les jours essayer de me faire comprendre des énigmes industrielles et me demander des signatures. Je ne pourrai pas quitter Paris avant deux mois... Belvoir m'est odieux; cette grande baraque, dans un pays dénué de pittoresque, m'a toujours été désagréable; elle représentait si fidèlement un type de parvenue!... Je voudrais aller dans un endroit où tout soit nouveau pour moi, où aucun souvenir pénible ne viendra me rappeler un passé douloureux.

Mais, avant de partir, j'ai besoin de voir autour de moi un peu de bonheur. Michel Dalrey, après le succès qu'il a obtenu, a désormais une carrière artistique assurée ; j'augmenterai ta dot de la moitié de la mienne, et je vous servirai une pension... Et puis, chérie, Bébé vous fera des cadeaux...

— Isa, tu es bonne ! Mais nous sommes jeunes, nous pouvons attendre. Crois-tu que je voudrais te quitter pendant la durée de ce deuil si lourd ?

— Je ne pourrais pas me séparer de toi, en effet ; si égoïste que ce soit d'assombrir par ma robe noire votre lune de miel, je vous sais assez dévoués, tous les deux, pour supporter ma présence, que je tâcherai de ne pas faire gênante... C'est moi qui, dans quelque temps, vous emmènerai à la mer ou dans la montagne ; j'éprouverai une douceur à la pensée que le pauvre Georges n'a pas réussi dans le triste projet dont il m'avait faite la complice, et qu'à lui comme à moi, cette responsabilité de ton malheur a été épargnée...

Véfa l'embrassa, puis laissa sa tête posée sur l'épaule de sa sœur, pour que celle-ci ne vît pas les brillantes couleurs qui soudainement coloraient ses joues.

— Mais, Isa, tu parles de *cela* comme d'une chose décidée ! M. Dalrey, ne m'a jamais rien dit... excepté une toute petite phrase, l'autre jour.

— Parce qu'il est la délicatesse même ; mais il avait gardé de toi un souvenir que rien n'effaçait. Cet hiver, il me parlait, à moi.. Allez, vous êtes bien faits l'un pour l'autre !

— Et que dira le colonel ?

— Le colonel ! répéta Isa, un peu déconcertée. Au fait, je sais vaguement qu'il en veut à son neveu d'avoir donné sa démission, mais j'ignore les détails... Dis-moi ce que tu sais.

Véfa raconta ce que Mlle Lespy lui avait dit de cette triste histoire, atténuant presque malgré elle les torts de son tuteur, car elle avait si bien appris à le connaître qu'elle pouvait, même en le blâmant, comprendre ce qu'il avait pensé et senti.

— Notre colonel est un tyran ! s'écria Isabelle avec force. On n'est pas à ce point exclusif ! Même le droit d'un père s'arrête à de certaines limites ! Comment peut-il torturer ainsi ce brave garçon, et martyriser sa pauvre vieille sœur ! Naturellement, ma chérie, je vais écrire à Lancran.. Michel écrira, lui aussi, il n'est pas

possible, tu m'entends, qu'on mette obstacle à un projet qui réunit pour vous deux toutes les chances de bonheur, et qui, même au point de vue pratique, est très raisonnable, grâce à la petite combinaison que je suis si heureuse de machiner.

— Il ne voudra pas ! dit Véfa avec une triste certitude.

— Alors, s'écria Isabelle avec indignation, on passera outre ! Il doit y avoir des moyens d'échapper à une tutelle qui deviendrait une tyrannie... Je peux demander à un tribunal que la charge de ma sœur me soit confiée... Ma petite Véfa, ajouta-t-elle avec émotion, tu es une dévote de la Providence... N'as-tu pas quelquefois pensé qu'elle a dirigé vers un certain but tous les événements de ton existence, et que le fil conducteur en est facile à trouver ? Tu as été conduite à Lancran pour réconcilier des cœurs si bien faits pour s'aimer, et même pour s'entendre.

Véfa ne demandait pas mieux que de croire sa sœur. Chacune des visites que Michel espaçait d'ailleurs à regret par un souci scrupuleux des convenances, resserrait les liens mystérieux qui s'étaient noués entre elle et le jeune peintre.

L'harmonie de leurs idées, de leurs sentiments s'affirmait toujours plus complète, et malgré l'atmosphère pesante de cette maison silencieuse et à peu près désertée, Véfa goûtait ces joies si vives, si douces, qu'il n'est pas donné à tous de connaître, mais qui comblent à la fois le cœur avide du bonheur et l'âme désireuse du bien.

Et un jour, elle écrivit à tante Chloé, l'autorisant, si elle le jugeait bon, à montrer sa lettre au colonel. Elle y racontait, avec une simplicité qui avait son pathétique comme son charme, le pur roman commencé au seuil d'une église de village, un dimanche d'été. Elle parla de Michel avec toute l'éloquence d'un cœur aimant. Elle dit avec quelle douceur elle retrouvait en lui une double ressemblance : les traces encore toutes fraîches de la tendresse de tante Chloé, qui avait pétri le cœur de son neveu, et l'empreinte, non moins profonde, non moins vivante des enseignements virils du colonel.

Michel glissa sa lettre, à lui, dans la même enveloppe. Il la lui montra, et cette confiance l'inonda de douceur.

Sans recherche, spontanément, il avait écrit un chef-d'œuvre de respect, de tendresse. Lui

aussi racontait son amour, éclos dans une prière commune; il parlait de Véfa avec une sorte de recueillement attendri; il disait quelle douceur il aurait à ramener dans la chère maison de son oncle une femme qui en avait été l'hôte familière et très aimée. Une de ses joies était qu'elle chérît si sincèrement les êtres à qui il devait tant. Il exprimait la confiance qu'il ne devrait pas seulement à Véfa le bonheur de sa vie, mais encore le soulagement de se voir pardonné. Enfin, il abordait les questions pratiques, et affirmait avec une juste fierté que son pinceau lui fournirait désormais les moyens d'entretenir un foyer.

Avec quelle anxiété ils attendirent la réponse à ces lettres, auxquelles Isabelle avait joint ses instances, et aussi des engagements secrets! Et cependant, quelles que fussent les alternatives par lesquelles ils passaient, ces jours furent doux entre tous les jours heureux de leur vie...

Une partie du vaste appartement d'Isa était fermée : elle n'était pas rentrée dans le cabinet de son mari, ni dans les grands salons revêtus de housses. Sa chambre, celle de Bébé, la chambre de Véfa et un petit salon, c'est tout ce qu'elle avait fait réinstaller. Dans ce petit salon, Michel

et celle qu'il appelait sa fiancée passaient des heures délicieuses, que le petit Aymard animait de sa gaieté, et dont Isabelle parvenait à écarter l'ombre de ses pensées...

Elle était, elle, grave plutôt que très triste, mais certainement changée. Véfa cherchait parfois à retrouver en elle ce qui lui était familier, et elle n'y parvenait pas, excepté quand elle lui parlait de leur enfance. On eût dit qu'elle cherchait à faire le silence sur cette période de sa vie pendant laquelle elle avait payé si cher sa grande erreur, sa défaillance. Elle voulait évidemment se faire une existence nouvelle, et visitait des appartements sur la rive gauche, près du Luxembourg, dans un autre Paris, très loin de celui où elle avait vécu depuis son mariage. Sa porte restait impitoyablement fermée à celles de ses relations qui n'avaient pas encore quitté Paris.

— Je romps avec ce monde, tu le vois, disait-elle à sa sœur avec un accent singulier. Plus tard, je reviendrai à mes anciens amis...

Une fois, elle dit, les yeux vaguement fixés devant elle :

— Je n'ai pas vingt-cinq ans, et ma vie est finie !

— Oh ! mon Isa, s'écria Geneviève, remuée par

cette plainte presque involontaire, je comprends que tu dises ce triste mot, que tu ne puisses pas même regarder l'avenir en ce moment !

Isabelle se détacha doucement de l'étreinte de sa sœur, et la regarda de cet air calme qui avait quelque chose d'énigmatique, et qui semblait si étrange, comparé à son animation d'autrefois :

— Tu te trompes, Véfa, je puis parfaitement regarder l'avenir, et j'ai même examiné dans la plénitude de mon sang-froid les alternatives qu'il peut m'offrir... Je sais bien que la secousse violente que j'ai ressentie est passagère, et surtout qu'elle n'a rien de commun avec une douleur inconsolable... J'ai eu la douceur très grande de voir mon mari sous son meilleur jour, et notre séparation m'a laissé de lui un souvenir plus sympathique que je ne l'aurais pensé. Mais je ne me leurre pas : s'il avait vécu, il serait probablement redevenu ce qu'il était, et j'aurais de nouveau souffert par lui.... C'est triste, mais je ne peux m'empêcher de penser que, sans lui, mon fils sera meilleur.... Je sais qu'à mon âge, je pourrais recommencer la vie et chercher un peu de bonheur... Mais j'ai beaucoup réfléchi ces temps-ci, et... je ne veux pas.

— Tu en aurais le droit, chérie, dit Véfa, sans pouvoir retenir ses larmes, car elle sentait vaguement quels ravages il avait dû y avoir dans une vie pour qu'on pût parler ainsi.

— Le droit ! Eh! bien, dans l'intime de ma conscience, je ne me le reconnais pas...

Elle appuya sa tête sur une de ses mains. Ses beaux cheveux n'avaient pas encore perdu leur teinte d'emprunt, et ils contrastaient étrangement avec ce crêpe, et aussi avec la blancheur de cette main délicate.

— J'ai commis une action méprisable, reprit-elle, j'ai été lâche le jour où j'ai épousé, seulement pour sa fortune, un homme que je ne pouvais ni chérir, ni estimer... J'ai la vague notion qu'il faut expier par la vie solitaire... Quelque chose en moi se révolterait, d'ailleurs, à l'idée que cet argent, que j'ai payé si cher, qui représente pour moi tant de larmes, tant de rancœurs, m'aiderait à trouver un autre mari... Non, Véfa, je n'apporterai à personne en dot le prix de ce triste marché... Enfin, il y a mon fils... J'ai trop craint de voir toucher à son âme par des mains indignes ou brutales, pour ne pas le garder pour moi seule... C'est désormais ma tâche, mon devoir ; c'est aussi une joie qui

me tiendra lieu de tout le reste, la seule que je puisse goûter...

Son regard s'adoucit soudain, et elle se pencha vers sa sœur avec un vague sourire.

— Quand on a souffert un certain genre de peines, Véfa, on devient peut-être incapable de goûter le genre de bonheur qu'ont détruit ces peines-là... Tu n'en feras jamais l'expérience, grâce à Dieu... Mais, dans les cœurs même très ravagés, même desséchés, il est une source toujours fraîche et d'une capacité inépuisable où l'on peut s'abreuver : c'est la joie maternelle... Personne ne m'enlèvera plus à mon fils; aucune obligation, aucune tyrannie mondaine ne se placera plus entre nous... Je veux qu'il soit bon, brave, généreux... j'aimerais qu'il fût soldat... Quoique, ajouta-t-elle, souriant faiblement de nouveau, je ne lui en fasse pas la condition de ma tendresse. Et je veux aussi qu'il soit heureux... Pour lui donner les menus bonheurs de l'existence, j'aime l'argent de Georges... Et puis, ma chérie, cet argent me permettra d'être charitable. Ce sera très doux... Je veux l'être vraiment, non pas en écrivant mon nom et mon offrande sur des listes, mais en me rapprochant de ceux qui souffrent... Avec le temps, Véfa, ne crois-

u pas que je serai heureuse à ma manière?... Enfin, j'aurai ton foyer ; c'est encore un des éléments de ma vie future.

Les deux sœurs s'embrassèrent, les larmes aux yeux, pour sceller un pacte... Combien leur sort était différent, et quel abîme il y avait entre les ruines du cœur d'Isabelle et les espérances qui remplissaient celui de Véfa !

CHAPITRE XXVII

Le colonel Lespy à sa pupille

« Ma chère pupille,

« J'ai ressenti une surprise bien pénible en isant la lettre d'Isabelle, et celle que vous aviez rié ma sœur de me communiquer.

« Je ne parle pas de l'autre missive, celle qui émane d'un ingrat auquel j'ai depuis longtemps

fermé ma maison et mon cœur. Il sait que je n'ouvre aucune enveloppe sur laquelle je reconnais son écriture.

« Je regrette, mon enfant, que vous ayez eu vis-à-vis de votre tuteur des réticences qui ont causé tout le mal. Si j'avais su que vous connaissiez mon neveu, j'aurais pu vous prémunir contre sa recherche, et prévenir une demande à laquelle je ne puis donner mon assentiment.

« Ne croyez pas, ma chère Geneviève, que j'agisse par un sentiment de colère ou de rancune. J'ai pardonné à Michel ; il en aura la preuve lorsqu'on ouvrira mon testament. Il y a entre nous trop de choses pénibles pour que je renoue jamais des relations désormais dénuées de charme et de douceur. Mais si je croyais vraiment qu'il pût vous rendre heureuse, je vous dirais : « Épousez mon neveu, Geneviève ; « j'aurai le regret, bien vif, de ne plus vous voir, « mais mes vœux les plus tendres accompagne« ront la fille de mon vieil ami dans sa vie nou« velle. » Voilà, Geneviève, ce que je vous dirais si je croyais votre bonheur assuré. Mais comment le serait-il avec l'être versatile qui a pu abandonner la plus noble des carrières pour se lancer dans une vie de rapin ? Comment la sécu-

rité de votre foyer ne serait-elle pas menacée, aux mains d'un homme disposé à courir tous les hasards? Et enfin, quelles garanties vous offrirait l'affection de celui qui a pu mépriser mes désirs les plus chers, à moi, son père adoptif, désobéir à mes ordres, déshonorer mon nom avec le sien par le plus odieux, le plus lâche des abandons !

« Je me suis placé en face du souvenir de votre grand-père, le général de Dourliac... J'ai, pour ainsi dire, évoqué sa mémoire et scruté les idées que je lui connaissais, les paroles qu'il avait maintes fois répétées devant moi... Sûr de ses sentiments, qui seraient conformes aux miens, c'est avec le regret de vous peiner, mais aussi avec la certitude de faire mon devoir, que je viens vous donner ma réponse :

« Ma chère pupille, tant que la loi me donnera autorité sur vous, je ne saurai consentir au mariage que vous me soumettez.

« Veuillez communiquer ma lettre à Mme Rallière. Mes doigts ont aujourd'hui un tremblement qui me rend pénible tout mouvement...

« Quant à celui qui, fidèle à ses tristes errements, jette aujourd'hui une ombre entre nous,

et m'inflige ainsi une nouvelle peine, je le laisse à sa conscience...

« Si vous me fermez votre cœur, mon enfant, j'en ressentirai un vif chagrin... Pourquoi entre tant de jeunes filles, est-il venu choisir celle qui a été la joie de mon foyer?... »

Il est impossible de peindre la consternation de la pauvre Véfa, lorsque le courrier lui apporta cette lettre cruelle. Elle la lisait et la relisait encore, et, quoi qu'il arrivât, elle ne voyait que souffrance.

Isabelle la lui arracha presque des mains... Sa figure était curieuse à voir pendant sa lecture. Elle releva enfin la tête, et regarda sa sœur d'un air de perplexité.

— Mais, ma chère Véfa, c'est de la pure démence ! Je ressens plus de peur que de colère : le colonel est fou !

— Non, c'est un point de vue étroit, passionné, exclusif, répondit la jeune fille, luttant contre un affreux chagrin. Il est sincère, il croit agir comme il le doit, et il est convaincu qu'il pratique le pardon des injures imaginaires dont il souffre très réellement.

— Ma chérie, s'écria Isabelle, je vais téléphoner à mon notaire, et dans une heure, nous

saurons quel est le moyen le plus prompt de t'arracher à une tyrannie qui passe les bornes... D'abord, je ne crois pas que les pouvoirs dont la loi investit un tuteur s'étendent jusqu'à empêcher un mariage qui offre toutes les garanties morales et matérielles, sous le seul prétexte que le futur n'a pas voulu rester soldat!

Elle éclata d'un rire nerveux, et se leva pour aller au téléphone.

Mais Véfa l'arrêta.

— Oh! non, non, Isa, c'est impossible!

Et comme Isa, légèrement irritée, voulait passer outre, elle domina son chagrin par un effort suprême.

— Tu n'y penses pas, ma chérie! Prendre des mesures légales contre le pauvre colonel, l'ami de grand-père, celui à qui il nous a confiées!

— Mais rien, pas même le choix de grand-père, ne l'autorise à se mettre en travers de ton bonheur, Véfa!

Mais la jeune fille, un instant écrasée, s'était ressaisie. La situation lui apparaissait de plus en plus nette, quoique douloureuse... Rejeter la protection, les soins, l'autorité de son tuteur, alors qu'il était accouru à son appel en un jour de détresse, qu'il l'avait recueillie sans savoir

si elle ne troublerait pas l'agrément de sa paisible existence, alors enfin qu'il voulait aider à son avenir en se dépouillant pour compléter sa dot au taux réglementaire! Vraiment, c'était trop odieux... Et puis, agir ainsi, n'était-ce pas fermer à jamais sa maison à Michel, couper les routes de retour, désespérer la pauvre tante Chloé?

Véfa pleurait à chaudes larmes, maintenant, tout en résistant à sa sœur. Celle-ci, fâchée, voulait toujours appeler au conseil légal. Alors, Véfa demanda qu'on fît venir Michel...

. . . .

Elle n'oublia jamais cette scène. Isabelle était très montée; comme le jeune peintre entrait, le visage défait par l'anxiété, elle courut au-devant de lui, tenant à la main la lettre qu'elle avait froissée dans son indignation.

— Asseyez-vous là, lisez cette lettre, et aidez-moi à rappeler Véfa au bon sens...

Michel regarda la jeune fille avec inquiétude, comprenant, à voir ses yeux gonflés, qu'il y avait de la souffrance à redouter. Il ne s'assit pas. mais s'approcha de la fenêtre, peut-être pour cacher les impressions qu'il était inhabile à déguiser.

Isabelle accompagnait sa lecture de commentaires.

— Son devoir envers Véfa!... Oui vraiment! Il a pris pour spécialité de rendre malheureux, sous couleur de devoir, ceux dont il assume la charge... Vous, indigne d'elle! Vous, un rapin! il le dit en toutes lettres! Vous, un lâche, un homme sans honneur! Non, c'est trop fort! Si on lui voulait du mal, ce serait à plaider la folie!...

Michel se retourna lentement, et revint vers elle. Il était si pâle, que le cœur de Véfa se serra affreusement. C'est elle qu'il regardait, c'étaient ses yeux qu'il interrogeait. Oh! avec quelle angoisse!

Isabelle lui demanda impérativement de s'asseoir, et il se laissa tomber dans un fauteuil en face d'elle.

— Ce qu'il y a à faire est bien simple, reprit Mme Rallière d'un ton déterminé. En admettant, ce qui n'est pas, j'en suis sûre, qu'un tuteur puisse empêcher un mariage pour des raisons à lui personnelles, il y aurait évidemment des moyens de remédier à un odieux abus... Je vais réclamer la tutelle de ma sœur...

Il y eut un silence, et Michel jeta à Véfa un

regard désolé. Jamais ses yeux n'avaient plus ressemblé à ceux de tante Chloé...

La jeune fille ne pouvait retenir ses larmes, mais elle protesta contre les paroles d'Isabelle...

— Non, Isa, cela n'est pas possible... Je ne ferai pas à mon tuteur l'injure de rejeter la protection qui m'a un jour été très douce... Il se leurre, je le sais; il veut se dissimuler à lui-même une rancune dont nous sommes les victimes, mais qui, malgré sa folle exagération, provient d'un sentiment touchant... Il restera mon tuteur.

Michel lui tendit silencieusement la main.

— Alors, s'écria Isabelle, les regardant tous deux avec une surprise indignée, vous vous sacrifierez à un sentiment qui tient de la manie, vous vous rendrez malheureux l'un l'autre pour ne pas froisser les rancunes absurdes d'un vieillard entêté?

Michel regardait toujours Véfa, et la laissait répondre.

— Non, Isa, nous ne sacrifierons pas un sentiment vrai, un bonheur trop légitime... Mais nous attendrons...

Et elle chercha les yeux attendris de Michel.

— Nous attendrons, répéta-t-elle d'une voix

plus ferme. Il n'est pas possible qu'un être si bon, si droit, n'ouvre pas les yeux !

— Mais il est figé dans ses entêtements ! Et si après vous être rendus malheureux pendant... Voyons, Véfa, tu as dix-neuf ans... si pendant les années de ta minorité, deux longues années ! il reste inflexible?

— Alors, nous aurons acquis le droit d'être heureux, comme M. Dalrey a acheté, par ses années de Saint-Cyr et de régiment, le droit d'être peintre.

— C'est trop beau, dit Isa émue, mais ne voulant pas avouer qu'elle admirait sa sœur.

— Chère Madame, s'écria Michel, les yeux si brillants qu'on eût pu croire qu'il allait pleurer, laissez-la être bonne ! Permettez-lui de ménager le parent qui m'a tenu lieu de père, et que son injustice ne m'empêche pas d'aimer !... Voyez, tout est déjà commun entre nous : elle lui paie ma dette !...

Isabelle se laissa convaincre, quoiqu'elle répétât que c'étaient de tristes fiançailles.

Le lendemain, Michel apporta à Véfa une perle montée en bague, qui avait appartenu à sa mère. C'était un bijou assez simple pour que la jeune fille pût le porter sans éveiller l'attention.

Et Isa lui demanda de les rejoindre en Savoie, lorsqu'elles quitteraient Paris... L'avenir était devant eux ; qu'importent les délais lorsqu'on est sûr l'un de l'autre?

CHAPITRE XXVIII

DE TANTE CHLOÉ

« Ma petite Geneviève chérie, comment vous dire ce que je ressens! Grâce à vous, le dernier lien n'est pas rompu! Nous vous reverrons, vous... Et qui sait ce que mon pauvre frère éprouvera, en pensant qu'il a empêché votre bonheur!

« Votre lettre l'a violemment ému.. Je sais votre douce phrase par cœur : « Je crois que » j'aurais perdu l'amour de M. Dalrey si j'avais

« eu seulement la pensée de me soustraire à « votre chère protection ; seulement, laissez-moi « espérer que vous rendrez justice à ses efforts, « à son travail, à la célébrité qui vient à lui, et « surtout à son cœur, qui vous est si tendrement « attaché. »

« Ma chère petite, il est malheureux depuis cette lettre, — et malheureux aussi de votre absence. Et moi, insensible pour la première fois à ce qu'il souffre, je me dis que le chagrin amollira son cœur.

« Il a entendu malgré lui parler du tableau de mon cher enfant. Les journaux l'ont tous loué ; ils sont unanimes à dire qu'il aura une médaille. Les libraires de Lancran exposent, grands ouverts, les numéros des journeaux illustrés qui le reproduisent. Mais il se détourne, il s'est, j'en ai peur, juré de ne pas les regarder... Pourtant, je le sens, il n'est pas le même, il a perdu la paix de son esprit... »

ENCORE DE TANTE CHLOÉ

« Mon cher Michel, tu l'as donc, cette médaille ! Et ton tableau a été acheté par l'État !.. Le maire de Lancran écrit à la direction des

Beaux-Arts pour demander qu'on l'envoie à notre musée... Mon cœur se fond de joie!

« En attendant, je vais être seule trois jours, Hubert s'absentant inopinément. Envoie-moi donc sans crainte cette chère photographie que tu m'annonces, et que je brûle de voir... »

CHAPITRE XXIX

Le tableau de Michel, portant la mention qui rend si fière tante Chloé, est toujours assiégé par la foule, d'autant qu'on va l'enlever prochainement pour l'enfouir, dit quelqu'un d'un ton de regret, dans un musée de province.

Voici qu'au milieu des toilettes claires et harmonieuses des femmes, des costumes sombres des hommes, une note éclatante fait retourner les curieux... A Paris, c'est presque inouï de voir un uniforme dans un endroit public...

Avec des efforts répétés, des excuses polies

ou des gestes impératifs, selon qu'il s'adresse à des femmes ou à des messieurs, celui qui porte cet uniforme parvient enfin au premier rang... Il prend son lorgnon, et sa main, gantée du brun rouge d'ordonnance, tremble visiblement en l'assujettissant...

Colonel, est-ce bien vous!... Qui vous eût cru capable de ruse? Qui eût pensé que, prétextant un voyage d'affaires, vous veniez voir en cachette l'œuvre de ce neveu dont vous vous prétendiez à jamais désintéressé?

Pauvre colonel! Personne ne saura jamais ce qu'il a souffert depuis que la petite lettre résignée de Véfa est venue apporter à son cœur sincère le tourment jusque-là inconnu du doute. Pour la première fois, devant la ruine de ce bonheur que son autorité jalouse a détruit, il s'est demandé avec effroi, avec angoisse, *s'il a bien fait*. Et l'idée qu'il a pu être trop sévère, qu'il a pu, surtout, être injuste, a, depuis ce jour, hanté ses nuits et ses jours... Un mystérieux travail, presque inconnu de lui-même, s'est accompli dans son esprit obstiné... Un désir d'abord timide, puis impérieux, tyrannique, fou, de voir le tableau de Michel, est né en lui, y a crû, s'est emparé de tout son être, le

tenaille, le torture... Il n'ose pas stationner devant les montres des libraires, parce que les passants, qui connaissent tous son histoire, iraient raconter bruyamment dans la ville que le colonel regarde l'œuvre de son neveu... Quelquefois, il se flatte qu'on ne le verra pas, et il jette autour de lui des regards furtifs... Mais les deux libraires de Lancran ont leurs boutiques dans la rue Neuve, l'un près de l'autre, et en face, il y le café où, de sept heures à minuit, les consommateurs stationnent, à l'affût de tous ceux qui passent...

Ce désir fou l'emporte un jour vers Paris; c'est au Salon qu'il faut voir l'œuvre, avec la mention : *médaille d'honneur*...

En montant en wagon, il ne calcule pas quelles peuvent être les suites de cette étrange équipée... Il ne pense pas à une réconciliation possible; il n'a pas l'intention de rencontrer son neveu... Non, tout en lui est concentré dans le présent; il est hypnotisé par l'idée fixe : voir le tableau de Michel...

Et maintenant, il regarde avidement... Il a la fièvre; depuis deux jours, ses artères battent, son cerveau est en feu...

Tout à coup, il tressaille : il s'est reconnu...

Et soudain, il oublie tout pour revivre l'heure poignante, le souvenir glorieux qui, grâce à ce pinceau, grâce à Michel, durera encore quand lui aura disparu...

Il n'est plus là, au milieu de cette foule parisienne... Il n'est plus vieux. L'odeur âcre de la poudre le grise, le crépitement des balles remplit son oreille, il voit monter la fumée noire de l'incendie... Son cheval, qui agonise... il entend son dernier et plaintif hennissement... Il sent frémir dans sa main gauche le sabre dont la poignée est rouge de sang... Et comme un contraste étrange, il revoit cette poupée que l'enfant terrifiée a sauvée des flammes, cette poupée en robe bleue qu'elle serre convulsivement... Il la revoit, il voit tout cela, non plus sur cette toile qui cependant, vit et palpite, mais dans sa mémoire réveillée avec une puissance intense, dans son cœur qui bat si fort qu'il sent se soulever sa croix sur sa tunique sombre...

Une voix d'enfant, claire et décidée, rompt tout à coup ce charme enivrant.

— Moi je veux être aussi un officier ! Et quand je serai blessé, j'apprendrai à tenir mon sabre de la main gauche !

— Ce qui est merveilleux, en plus du talent, dit un homme à l'air militaire, c'est la science du métier... Pas un détail qui ne soit juste... L'artiste a évidemment servi.

Le colonel se retourne et porte, avec une politesse instinctive, la main à son képi.

— Il a été sous-lieutenant, en effet, mon génér... Monsieur... sorti le quatrième de Saint-Cyr... dit-il presque malgré lui.

L'inconnu sourit et ôte son chapeau

— Vous devez bien le connaître, colonel... Son père, n'est-ce pas? Vous êtes le héros que mon petit-fils voulait tout à l'heure prendre pour modèle.

— Il est mon neveu...

La voix du colonel défaille.

— Toutes mes félicitations, colonel... M. Dalrey fait encore œuvre de soldat, dit le vieil officier, posant en souriant la main sur la tête de l'enfant. Il perpétuera nos gloires, et sera l'apôtre de l'armée... Voulez-vous me permettre de me faire connaître à vous, colonel, et de vous charger pour votre neveu des félicitations d'un soldat?...

Il tend sa carte... Il porte un nom cher à la France, et il s'y connaît en honneur...

Mais tout à coup le colonel se voit le point de mire de tous ces regards curieux qui l'ont reconnu, reconnu dans cette image plus jeune, car il a vieilli sans changer, immobilisé peut-être, même au physique, dans l'idée et l'amour unique de sa vie. Il s'éloigne, un peu confus, aussi vite que le lui permet le groupe compact dont il s'est trouvé le centre...

Si Michel avait été là!...

. . . .

— Madame prie Mademoiselle de vouloir bien venir au salon...

Véfa pose son livre, et ouvre la porte du petit salon dont les persiennes sont à demi closes...

Est-ce un rêve?... Cet uniforme familier tranchant sur la robe noire d'Isabelle... Non, ce n'est pas possible! Elle frotte furieusement ses yeux... La même vision lui apparaît ; c'est bien lui, le colonel, qui se lève brusquement et vient au devant d'elle, les traits altérés...

Il lui met au front le baiser paternel qu'il fait à la fois tendre et respectueux, puis il lui dit à brûle-pourpoint :

— Mon enfant, il fut un temps où j'aurais mille fois mieux aimé aller au feu que d'accuser

mes torts... Je suis trop près de la tombe pour m'obstiner dans une erreur quand je reconnais m'être trompé... J'ai vu le tableau de Michel...

Sa voix s'étrangle,et son regard reprend cette expression de rêve, de rêve héroïque, que Véfa avait parfois surprise quand il songeait au passé ou à l'avenir...

— J'ai compris...

Et sa main loyale se tend vers la jeune fille.

— J'ai compris... Je reconnais que l'âme d'un soldat peut vibrer dans une œuvre comme celle-là... C'est encore servir l'armée... Croiriez-vous (et il s'attendrit soudain,) qu'un enfant s'est écrié devant moi qu'il veut être officier?... Non, Geneviève, celui qui a peint cette toile n'a pas dégénéré, et je lui dois mes excuses, comme à un homme d'honneur...

Il s'arrête pour dominer son émotion, et reprend avec effort :

— Soyez bénie, mon enfant, pour votre indulgence, pour votre respect vis-à-vis des exagérations ou... des manies d'un vieux soldat... C'est vous qui avez porté le premier coup à une résolution que je croyais si ferme... Non, ne pleurez pas... Même quand ce sont des larmes de joie, je ne peux pas voir pleurer une

femme... Isabelle, oserai-je vous demander de voir mon neveu chez vous?... Et si vous pouvez m'offrir l'hospitalité, ma chère enfant, je ferai chercher ma cantine à l'hôtel...

Isabelle rit et pleure en même temps qu'elle court à la sonnette...

Et une heure après, il vient, le pauvre Michel, si ému, si heureux... Les bras du colonel lui sont ouverts.

— Michel, je m'étais trompé...

— Mon oncle, je vous en supplie!... Ne dites rien! Laissez-moi oublier ce mauvais rêve!... Ainsi, vous aimez mon tableau?

— J'en suis fier!.. Sais tu qu'on m'a reconnu? Ils me prenaient pour ton père... Je le suis un peu... Le général de Saint-Mauran t'adresse ses compliments...

Véfa ne reconnaît plus le colonel; il rit, il parle avec volubilité, il réclame le petit Aymard...

Il se tourne tout à coup vers Isa.

— J'appellerai ma sœur demain, dit-il, à moins que vous ne m'accordiez une requête...

— Tout ce que vous voudrez ; mais d'abord, nous voulons tous voir « tante Chloé... »

— Ma maison a été celle de Geneviève ; je

voudrais quelle fût la vôtre, et que leurs fiançailles y fussent célébrées, puis aussi leur mariage...

Une larme monta aux yeux de la pauvre Isa.

— Vous avez toutes les délicatesses, mon ami... Ce n'est pas dans la demeure endeuillée d'une veuve qu'un jeune bonheur doit s'abriter... Nous partirons pour Lancran dès demain, si Mlle Lespy peut nous recevoir

. . . .

Quelle soirée inoubliable !... Et cependant il n'est jamais de bonheur complet : ils pensent avec un serrement de cœur à la pauvre fille qui a tant souffert de la rupture, et qui n'a pas eu la joie de cette première heure du revoir... Mais qui sait si Dieu n'a pas escompté ce sacrifice?..

Il est tard quand Michel se décide enfin à partir. Isabelle s'approche de son vieil ami avec un e ses sourires séduisants d'autrefois :

— Colonel, votre chambre est prête... Et votre lit est tourné comme l'aimez...

CHAPITRE XXX

La dernière page du journal de Véfa.

En attendant notre mariage, nous passons les semaines brûlantes de juillet dans la montagne, près de ce cher Lourdes où tante Chloé et moi avons tant prié. Mais nous avons fait une étape à Lancran... Tante Chloé, plus jeune et plus fraîche que jamais, avait fait des prodiges pour installer Isa et son fils, qu'elle n'a jamais voulu laisser aller à l'hôtel.

La chambre du balcon n'a plus ses persiennes closes... Au milieu des roses grimpantes et du jasmin jaune, le colonel venait fumer avec Michel, qu'il ne quittait guère plus que son ombre.

Bébé animait de son babil et de ses jeux bruyants le petit jardin ombreux. Tante Chloé

et lui se sont intimement liés; on ne les voyait plus l'un sans l'autre...

Le vendredi suivant, le régiment a défilé comme un seul homme dans le petit salon Louis XVI. Tante Chloé s'est tirée avec un esprit infini de toutes ces curiosités... Le tableau de Michel, dont une belle photographie figurait à une place ostensible, a eu les honneurs de toutes les conversations; s'il n'était l'œuvre de mon fiancé, j'en aurais été lassée!

Et entre nous, que de souvenirs rappelés! Que de joies revivent, qui n'étaient pas mortes, après tout, dans ces cœurs qui se croyaient séparés!...

Nous avons décidé notre avenir : nous partagerons notre année entre Paris et Lancran. Isa a demandé au colonel de lui trouver une villa près de la sienne.

— Et vous écrirez pour Aymard votre grand ouvrage, colonel, a-t-elle ajouté avec son plus charmant sourire.

Nous sommes mariés.

Que Dieu est bon!

Le colonel, dans une grande tenue toute

neuve, m'a conduite à l'autel. Tante Chloé était ravissante : personne n'aurait songé à critiquer les roses dont était orné son chapeau de dentelles...

Nous partons pour notre voyage de noces, laissant Isa, qui est meurtrie aujourd'hui, malgré son énergie, aux mains compatissantes des vieux parents... et à l'enfantine, mais toute-puissante tendresse d'Aymard...

Le colonel a jeté les yeux sur notre grande malle habillée de toile grise.

— Cela tient plus de place que mes cantines, a-t-il dit en souriant.

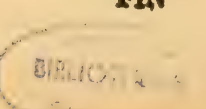
Michel l'a embrassé chaleureusement.

— Soyez tranquille, mon oncle, j'ai gardé la mienne, et si une guerre éclate jamais, vous me trouverez près de vous...

La voiture s'ébranle... Le colonel fait un signe. Avons-nous oublié un colis?

— Michel a-t-il ses albums, ses couleurs?... Il y aura quelque chose à faire, un sujet à trouver au Simplon.

FIN



—

et
pl

c
L
e
ta
fi
n
l'

(
a
s

t

